Aract OCCITANIE

Sauramps Odyssée
le loisir de se cultiver

NOUVELLES DU TRAVAIL

DÉCEMBRE 2018 - TOME 13

Anact Aract LE RÉSEAU

La Région Occitanie Pyrénées · Méditerranée

SOMMAIRE

PREFACE ***5***

Tout près des nuages
1er prix du concours ***7***
Déconnexion
2ème prix du concours ***11***
ON/OFF
3ème prix du concours ***16***

Au commencement, ... ***20***
Cherche travail à temps complet ***23***
Conchita femme de ménage femme de méninges ***26***
Dans les yeux ***30***
Délivrances ***34***
« Et si on prenait une semaine rien que pour nous ? » ***38***
Face à la mer ***42***
Glaces, chouchous, boissons fraîches ***46***
H moins 5 ..... ***50***
Il est où le bonheur ? ***55***
J'adore les lundis ***60***
Jusqu'où va le train du progrès ? ***65***
L'absente ***70***
L'essentiel ***74***

La boite de legos ***79***
La nouvelle ***83***
La révélation ***88***
Le ballet blanc ***92***
Le gardien et le surveillant ***97***
Le nouveau ***102***
Le téléphone de trop ***106***
Mes accords de vies ***111***
Nous, les managers… ***115***
Personnel d'exécution ***120***
Plus longue la vie ***124***
Post mortem ***128***
Qu'est-ce que vous faites comme métier ? ***132***
Recruter des profils atypiques ***137***
Rien vu venir ***143***
Robot-Disco ***147***
Sept cents quarante-sept kilomètres ***152***
Start & Stop ***156***
Trop tard ! ***159***
Tu deviendras un homme mon fils… ***163***

A.V.S. *1er prix du concours 2006* ***168***
Laisser battre doucement *1er prix du concours 2007* ***172***
Sous surveillance ? *1er prix du concours 2008* ***176***
Le pain de tous les jours *1er prix du concours 2009* ***182***
Camarade Nollin *1er prix du concours 2010* ... ***188***

L'entretien *1er prix du concours 2011* ... ***192***

Un refus poli *1er prix du concours 2012* ... ***196***

Burn-out *1er prix du concours 2013* ... ***203***

Vu d'en haut *1er prix du concours 2014* ... ***208***

La femme de l'ombre *1er prix du concours 2015* ... ***212***

Je revis *1er prix du concours 2016* ... ***216***

Et le lendemain, on a tout changé
1er prix du concours 2017 ..... ***221***

PREFACE

Accepter de présider un concours de nouvelles sur le thème de la qualité de vie au travail ? *T'es pas un peu maso, là ?* Peut-être bien. Peut-être aussi que pour le sociologue que je suis aussi, à côté de l'auteur que l'on a sans aucun doute invité prioritairement à endosser le costume rigide de président, c'était l'occasion de feuilleter un matériau brut de première qualité. N'est-ce-pas là dans le travail quotidien, dans les lieux de vie et d'échange de nos espaces professionnels que bat le pouls de la société tout entière ? N'est-ce pas là que les individus révèlent leurs maux cachés, leurs amertumes, leurs espoirs aussi ? N'est-ce pas dans ces *open spaces* et ces zones de *co-working*, dans ces bureaux, ces ateliers, ces entrepôts que nous ouvrons nos cœurs, peut-être parfois avec plus d'intensité qu'à nos proches ?

Quoiqu'il en soit, j'ai lu des dizaines de textes – je dis « textes », parce que tous n'étaient pas des nouvelles, au sens strictement littéraire du terme. Parfois, ce que j'ai lu paraissait tombé d'un carnet de note professionnel. D'autres pages semblaient fraîchement arrachées d'un journal intime, de ceux à qui l'on confie doutes, mal-êtres et secrets. Beaucoup de détresse suintait de certains récits. Pas mal d'angoisse aussi. De celles qui font se réveiller la nuit : peur du chômage, du déclassement, de la mutation. Peur d'être remplacé à très court terme par un robot, un automate, un androïde dont la science-fiction n'a plus désormais l'exclusivité. Peur d'être contrôlé, surveillé, épié par des caméras et des programmes espions. Voire, d'être bientôt évalué par des machines ; gratifié ou puni par des outils logiciels. À lire ces pages, j'ai eu souvent le sentiment très fort que la technologie inquiétait plus que jamais les femmes et les hommes du monde du travail, quelque soit sa nature : manuel ou intellectuel, des villes ou des champs. Un monde en glaciation, d'où l'humain se retirait…

La plupart de ces textes étaient plutôt bien écris. Certains maladroit, sur le fond ou la forme, mais pleins du désir de parler, si ce n'est pour raconter une histoire, tout au moins pour témoigner de la sienne. Dire le bruit de son lieu quotidien, les odeurs

familières, les horaires singuliers ; brosser les portraits de collègues complices ou anxiogènes…
Il a fallu choisir les « meilleurs » et on a insisté pour qu'en tant que président du jury, j'y expose mes préférences voire, que j'y impose tout ou partie de ma propre sélection. Je me suis contenté, comme les autres jurés, de proposer les textes qui m'avaient le plus ému. Mais surtout, j'ai essayé de défendre le genre qui était demandé au concours. J'ai donné ma définition de la nouvelle, de manière globale, sans vouloir favoriser l'un(e) ou l'autre histoire. Brièveté, bien sûr, mais aussi unité d'action, situation initiale bien brossée, et chute surprenante. En pensant à elles et à eux : Edith Wharton. Virginia Woolf. Maupassant. Borges. … Voilà de quoi travailler. Voilà de quoi choisir. Et bien entendu, choisir, c'est éliminer. Seuls trois récits ont « survécu » au filtre redoutable du jury. Les voilà. Suivi d'une sélection des autres, dont les mérites sont parfois à peine moins grands.
Et non, il n'y avait rien de *maso* là-dedans.

Michel MOATTI
Auteur, maître de conférences en sociologie

Tout près des nuages…

Michelle MARCOUX

C'est avec sourire et enthousiasme que je me rends au travail chaque matin.

Je pénètre dans le domaine de « l'Empyrée », usine où je monte et embellis des objets de maroquinerie marquetés, des sacs à main, des sacs de voyage, des pochettes, des portefeuilles, des portes-monnaies, des bourses, des bracelets, des ensembles de bureau…
Laissez-moi vous décrire les lieux : c'est un parc verdoyant qui m'accueille. Pas de bitume au sol, mais un terrain stabilisé entouré de pelouses. Les véhicules des salariés sont abrités sous la ramure de pins parasol ou de tilleuls au parfum apaisant. Une allée couverte de bougainvilliers multicolores conduit aux bâtiments. La construction ne présente pas de béton mais un assemblage de bois et de vitres fumées ; le toit, en terrasse, est couvert de panneaux photovoltaïques qui suivent le soleil à la façon des tournesols. Ils permettent une totale autonomie énergétique au point que les salariés ont la possibilité de recharger leur véhicule électrique gratuitement sur place.
Lorsque je me présente, la porte me souhaite la bienvenue et s'ouvre, automatiquement, sur une rotonde tapissée d'aquariums, certains fort classiques où se prélassent des poissons rouges et toutes sortes d'espèces de chez nous, d'autres qui abritent des exotiques multicolores frétillant à souhait, que je ne me lasse jamais d'admirer.

Un écran me fait face, il me renvoie mon image, ou plutôt mon avatar, esquisse de moi-même dont l'expression et la couleur reflètent mon état d'âme du moment. Aujourd'hui, je suis épanouie et d'un rose éclatant. Celui, ou celle, qui se cache derrière cet écran a pour nom « Le Sphinx » car il s'agit d'un programme informatique complexe et mystérieux. Le Sphinx me demande de poser ma main sur une plaque, il analyse ainsi ce que mon avatar ne lui a pas révélé. S'il perçoit un accident de santé imminent il me

renvoie chez moi pour me reposer ou, si c'est grave, il m'enjoint de voir le médecin. Je lui obéis comme tous mes collègues.

Aujourd'hui sa voix profonde m'autorise à aller dans mon atelier. Quel plaisir, car là je vais réaliser des ensembles de voyage composés de valises, sacs, pochettes… Mon rôle est très riche : je suis responsable d'une gamme de produits variés, toujours nouveaux qui sont mon œuvre de A à Z. Le cuir est travaillé façon marqueterie pour réaliser des articles de grand luxe qui seront vendus dans une boutique des Champs Elysée à Paris et il arrive que certaines productions soient commandées par de grands couturiers ou de riches princes lointains.

D'un pas alerte, je vais prendre mon poste. Déjà, je baigne dans la musique douce qui rythmera ma journée. Un morceau classique, Mozart, Vivaldi... peut être suivi par des chants d'oiseaux ou de la nature, les vagues sur la grève, le bruissement du ruisseau ou du vent… toujours en accord avec mon humeur, Le Sphinx veille…

Le cuir est préparé, tous mes instruments sont là, j'imagine le dessin que je vais réaliser. Je découpe, je monte, totalement absorbée par l'ouvrage que je contemple. La marqueterie doit se conjuguer en différente taille pour assortir la minuscule bourse au sac de sport. Le son de la cornemuse m'accompagne. Satisfaite, je me relève alors qu'une voix me dit « Il est temps de déjeuner ». Incroyable, il est midi !

Au restaurant un plateau m'attend garni d'un repas équilibré, succulent et totalement à mon goût qui ravit à la fois les yeux, l'odorat et les papilles. C'est un moment de détente convivial et gai. Entre camarades nous échangeons l'enthousiasme de nos réalisations bercés par le chant d'un violon.

Certains jours sont moins idylliques.

Tenez, par exemple, il y a une semaine je suis arrivée très en colère : un malotru venait d'emboutir ma voiture et de prendre la fuite sans que j'ai le temps de l'identifier. J'étais une véritable cocote minute et mon avatar, noir comme la colère et rouge

comme le feu, ne s'y est pas trompé. Le Sphinx m'a pris en main tout de suite. Il m'a envoyé en salle de sport. Là, le coach m'a présenté un punching-ball sur le quel j'ai dessiné le visage de mon agresseur avec des yeux plissés, un nez tordu, une langue pendante… Et je l'ai bombardé de coups avec des gants de boxe trempés dans la peinture. Quelques minutes plus tard, le visage avait disparu et j'avais retrouvé mon calme, prête à faire ce qui a été ma plus belle création du mois, une fine pochette destinée à l'épouse d'un émir du Moyen Orient. Plaisir suprême, le Sphinx m'a félicitée ! Et, cerise sur le gâteau, je suis repartie au volant d'une voiture électrique que L'Empyrée met à la disposition de ses employés lorsqu'ils sont privés de leur propre véhicule. Ici, tout problème trouve sa solution !

Lorsqu'une mauvaise nouvelle vient me frapper, si je me présente triste, morne et défaite au point que mon avatar est d'un gris plus terne que l'hiver, là encore je ne peux gagner mon poste de travail qu'après avoir évacué le négatif dans la salle de parole où un psy prend en main et fait envoler toutes les difficultés. Je le nomme « magicien » car rien ne lui résiste.

Pour nourrir mon imagination, j'ai à ma disposition, virtuellement, un véritable musée de marqueteries du monde entier, celles d'hier et d'aujourd'hui. La source est inépuisable. Afin d'en tirer la quintessence, l'observation est complétée par un temps de yoga et de méditation. On ne dira jamais assez la sérénité et l'ouverture d'esprit qu'apportent ces pratiques. Les dessins entrevus s'entremêlent, se combinent pour laisser apparaitre un mélange de couleurs et de cuir au graphisme totalement nouveau. J'imagine qu'un jour mes marqueteries remporteront un trophée réservé au meilleur design.

La réalisation est parfois très compliquée et s'il m'arrive de buter contre l'obstacle, le Sphinx me susurre de me rendre dans la salle de détente. C'est un espace idyllique, un environnement apaisant, musique de harpe, murs arc-en-ciel, odeur fleurie, mignardises succulentes… et massages orientaux… Rien de tel pour remettre les neurones dans le droit chemin. L'instant de repos n'est que du

temps gagné car ensuite la productivité est maximum. La solution des plus grosses difficultés devient évidente, presque simple. C'est ainsi que j'ai pu satisfaire une commande très particulière : assortir le décorum d'une selle et des bottes de cheval d'un prince lointain. Face à la matière beaucoup plus dure que celle à laquelle j'étais habituée, j'étais très embarrassée. Embarras envolé après ce moment de zénitude. Le « lâcher prise » fait des miracles !

Vous pourriez penser que je travaille seule dans mon coin. Faux. De l'apprenti à l'expert, nous sommes nombreux mais chacun de nous dispose d'un espace de travail conséquent. Ainsi, à mon poste, je me sens « chez moi » et il en est de même pour tous mes condisciples.

Je rêve, me direz-vous ?

Oui, je rêve.

Je m'appelle Ah Lam, ce qui signifie paix. Je viens de Fujian, une province côtière du sud-est de la Chine. Je suis une experte en marqueterie sur le cuir. Mais…

Mais, dix heures par jour et six jours par semaine, je suis scotchée derrière une machine dans un sous-sol parisien qui ne voit jamais la lumière du soleil. Là, je pique des vêtements qui se vendront une poignée d'euros sur les marchés français.

Je rêve…

Je rêve d'échapper à Monsieur Tchang, mon geôlier, qui a confisqué mon passeport.

Je rêve que mon rêve se réalise !

Déconnexion

JigoKu KOKORO

Mr Sanders, bien coiffé, beau costume, était devant la baie vitrée de son bureau. Il contemplait la ville.

Qui pourrait croire que c'était dans cette si petite pièce que l'un des plus gros groupes de conseils était dirigé. Démarrée il y a 20 ans, avec pour seule idée celle d'apporter des conseils au plus près des clients sans que les employés se déplacent, l'entreprise avait pris le virage du télétravail comme aucune autre avant elle. Deux mille cinq cents conseillers dans tous les domaines qui opéraient de chez eux, partout dans le monde. À n'importe quelle heure, un client pouvait bénéficier d'un conseil hors pair de la part d'un des préposés. Il y avait toujours quelqu'un de disponible grâce au miracle des décalages horaires.

Pourtant malgré cette réussite arrogante, Mr Sanders n'était pas heureux. Du moins, il ne l'était plus depuis un bon moment. Malgré son savoir et son intelligence remarquable, il était incapable de comprendre pourquoi il ressentait un terrible manque en lui. Devait-il accomplir un nouveau prodige professionnel ? Devait-il changer ses objectifs ? Cela faisait des semaines qu'il tournait dans sa tête ce problème en boucle. Pour la première fois de sa vie, il séchait sur une question.

Sachant que cela affectait progressivement sa capacité à travailler, il avait fait le choix de consulter la psychologue attachée à la « Qualité de Vie Au travail ». Celle que son service DRH avait justement insisté d'engager. Il ne l'avait jamais rencontré, simplement répondu à ses questions via la messagerie instantanée interne. Il devait recevoir aujourd'hui son premier appel en visioconférence. Poste prêt, logiciel ouvert, il était un peu impatient.

Tout à coup, on frappa à la porte. Mr Sanders fut surpris, car il n'était pas l'heure de déjeuner et il n'avait même pas encore commandé. Il alla ouvrir et trouva une jeune femme derrière. Un regard espiègle, un sourire désarmant, cette dernière lui dit :

- Bonjour, Mr Sanders, je suis Élisa, votre psychologue. Nous avons rendez-vous aujourd'hui.

Mr Sanders fut très étonné, il jeta un œil à son ordinateur puis dit :

- Mais oui, enfin… Je... N'était-ce pas prévu en visioconfér…
- Jamais ! coupa gentiment la psychologue. Je travaille toujours en direct avec les gens.
- Eh bien je… Je suis assez surpris, finit par bredouiller Mr Sanders.
- Je fais souvent cet effet-là, répondit-elle avec un sourire. Je vais m'asseoir ici.

La psychologue s'assit alors dans le canapé du bureau sans attendre l'avis de son patient puis elle le regarda avec intensité. Mr Sanders lui restait un peu interdit devant la scène qui venait de se jouer. Pendant quelques secondes, le silence s'installa et il tenta de déchiffrer la jeune femme devant lui. Il n'y parvint pas.

- Je sais de quoi vous souffrez Mr Sanders, lui dit-elle droit dans les yeux.
- N'est-ce pas un peu présomptueux de dire cela aussi tôt, lui rétorqua l'homme d'affaires.
- J'ai étudié le dossier que vous m'avez fourni, j'ai consulté votre profil et vos activités.
- Vous n'avez pas perdu de temps.
- Je n'en perds jamais Mr Sanders. Vous n'avez pas besoin de grand-chose pour guérir.
- Ah oui ? demanda-t-il avec un air amusé.
- Vous avez besoin de revenir à la vie réelle plus souvent, Mr Sanders, tout simplement.

- Ah, elle est bien bonne, celle-là ! Et qu'est-ce qui vous permet d'affirmer cela Mademoiselle ? demanda-t-il un peu agacé.
- Il suffit de lire vos données, Mr Sanders. Quand est-ce la dernière fois que vous avez rencontré en vrai l'un de vos collaborateurs ?
- Hein ? Je…

Mais la jeune femme ne le laissa pas parler.

- Quand est-ce la dernière fois que vous avez fait un déjeuner d'affaire ? Non, je vais même aller plus loin. Quand êtes-vous allé visiter un site à l'extérieur ?

Mr Sanders n'arrivait pas à penser sous l'avalanche des questions de la jeune femme, mais ce qui était terrible c'est qu'il n'avait pas de réponse à apporter. Lui-même ne se souvenait plus de ces dernières fois.

- Mr Sanders, dites-moi donc, quand est-ce la dernière fois que vous êtes allé voir en vrai votre famille ?

Cette dernière question eut l'effet d'un coup de poignard. Un barrage venait de rompre, une sorte de plaie béante venait de s'ouvrir. Un étrange flot de sentiments enfermés submergea l'homme d'affaires. Il sentit de la tristesse, du remords, des regrets, tout apparaissait comme par flashs superposés. Était-ce aussi évident que cela ? Mr Sanders ne voulait pas y croire. La jeune femme ne l'avait pas quitté des yeux un seul instant et lorsqu'elle pût s'assurer de nouveau de son attention, elle lui dit :

- Je sais que j'ai vu juste, Mr Sanders, mais cela doit être difficile à admettre, je le reconnais. Je ne vais pas vous faire perdre plus de temps. Nous parlerons de votre thérapie plus en avant lors du prochain rendez-vous.

Elle se leva sans même attendre sa réponse. En passant à côté de lui, elle lui décrocha un sourire sincère et lui dit :

- Je vous envoie un mail avec la date. Au plaisir, Mr Sanders.

Et elle sortit pendant que l'homme d'affaires bredouillait maladroitement un « au revoir ».

Lorsque la porte claqua, Mr Sanders était perdu dans ses ressentis. Cette jeune femme, cette psychologue venait de le mettre à mal en moins de cinq minutes. Ces quelques questions l'avaient complètement retourné et avaient déclenché une vague d'autres questions tout autant sans réponses. Il se sentit oppressé dans son costume, il se sentit écrasé par cette pièce. Il fallait qu'il sorte, et vite.

Il leva l'avant-bras droit et, dans un geste précis, il fit apparaître le menu de configuration. Il le fit défiler puis cliqua d'un doigt sur « Déconnexion ». Tout s'éteignit alors.

Mr Sanders reposa le casque de réalité virtuelle à côté de son fauteuil. Il se leva difficilement et fit quelques pas vers le miroir du couloir. Il s'y vit comme il ne se regardait plus depuis longtemps. Cheveux en bataille, vieux jogging, le patron de la grande multinationale avait bien moins de classe dans la vraie vie. Personne ne le savait et lui-même l'avait apparemment oublié. Il glissa ses pieds dans ses vieilles savates puis sortit sur la terrasse. Le temps était maussade. Le jardin à l'abandon depuis des années lui apparaissait sous un jour nouveau. Qu'avait-il fait ? Où était passée sa vraie vie ? Perdu dans les méandres du travail et des réseaux, il avait occulté une partie de cette dernière.

Il leva l'avant-bras et, dans un geste précis, ne fit que brasser l'air. Mr Sanders eut un sourire amer devant cette erreur qui le mettait une fois de plus face à son problème. Il fouilla dans sa poche, sortit son smartphone. Il alla dans son répertoire et tapa un texto à l'un de ses contacts à qui il devait absolument parler, mais cette fois-ci, en vrai :

« À : Fiston
Salut mon grand.

Ça fait longtemps.
Tu fais quoi de beau de ce weekend ? »

La réponse fut rapide :

« Le petit a sa compétition d'e-sport samedi
Dimanche on comptait aller voir un concert de Vocaloid au virtua-stadium.
Tu veux nous y rejoindre sur le réseau ? »

Mr Sanders sentit les larmes couler sur son visage en s'apercevant à quel point le mal était peut-être plus grand encore qu'il n'y pensait.

Un élan de rage le prit soudain et il amorça un geste pour lancer son smartphone au loin, mais le « ting » d'une notification l'en empêcha. Comme n'importe quel accro, il ne put résister et lut le message.

« De : Eliza, Psychologue QVT
Re-Bonjour Mr Sanders,
Je vous propose de nous revoir dans 2 jours à 10h00. Ne perdez pas de vue qu'il suffit d'un rien pour briser le cercle. Je vous laisse le choix du lieu. Trouvez-nous un coin sympathique. Surprenez-moi ! (^_-) »*

Le message se terminait avec une signature classique qui, lorsqu'il l'a lue, provoqua le rire chez Mr Sanders. Un rire salvateur, libérateur et empreint d'une grande d'amertume. On lisait dedans :

« ELIZA 8.1, Cellule QVT, Chatbot Psychologue agréée sous licence du ministère »

- On en est là alors, prononça-t-il à voix haute, plus humain que nous…

NDLR :
Chatbot : Programme de type agent conversationnel automatisé
ELIZA : programme informatique écrit par Joseph Weizenbaum entre 1964 et 1966, qui simule un psychothérapeute.
Vocaloid : Logiciel de synthèse vocale musical représenté par un avatar numérique

ON/OFF

Alizée JACQUELIN

En me levant ce matin, j'avais la certitude d'avoir avalé des cailloux. Ça coinçait bizarrement dans mon estomac, un peu comme des billes qui s'entrechoquent, toutes colmatées et engluées entre elles. Bon sang, qu'elles étaient lourdes ! Comme si j'avais pas assez de poids à perdre comme ça. Foutue balance, elle, elle saura pas faire la différence entre la masse graisseuse, musculaire et caillouteuse.

D'accord, je déraillais : je sais que la masse caillouteuse n'est pas optionnelle sur les balances, même pas pour les plus perfectionnées du marché. Enfin, pas encore.

Bref, reprenons. J'avais des cailloux dans l'estomac, et je ne comprenais pas pourquoi. Puis comme ça, sans raison, je me mis à pleurer. Les larmes coulaient toutes seules sur mes joues sans que je les aie sollicitées. Je me retournai dans le lit pour réveiller mon voisin. La peste soit sur lui : il ronflait encore, tranquillement endormi, et moi, je n'avais pas fermé l'oeil de la nuit. Le simple fait de l'entendre respirer m'énervait au point que parfois je priais pour qu'il cesse d'exister. Est-ce que moi je faisais du bruit en respirant ? Non ! Alors pourquoi on me fichait pas la paix ?

Donc je le secouai en disant : « tu te souviens de ce qu'on a mangé hier soir ? J'ai mal au ventre ! » Peu probable qu'il me donne la réponse souhaitée, à savoir : « mais oui, on a mangé des cailloux, tu ne t'en rappelles pas ? », réponse à laquelle j'aurais acquiescé en disant : « tout s'explique, je me disais, aussi, que je me sentais un peu lourde ».

Je n'ai rien fait. Je me suis levée. Toujours en chialant.

Dans le miroir de la salle de bain, une jeune femme au visage bouffi m'observait de ses yeux rougis. Dans son regard, je pouvais déceler une espèce de profondeur, un truc abyssal, obscure et bien sale, qui me donnait envie de détourner le visage. Elle m'en a empêché en lâchant : « ça peut pas continuer comme ça. » J'ai haussé les épaules en rétorquant :

- Qu'est-ce que je peux faire ?

- T"es pas stupide, tu vas trouver une solution.

Seulement voilà : au stade où j'en étais, dans mon crâne, il n'y avait qu'une bouillie informe me servant lieu de cervelle, alors comment pouvais-je raisonner correctement ?

Je me suis gratté le cou. Il y avait toujours cette vilaine plaque rouge qui refusait de partir. Six mois que je la traînais.

Sur le chemin du travail, je retenais mes larmes. Clac, clac, clac, les cailloux, dans mon estomac, s'entrechoquaient toujours. Je me grattais le cou.

Quand je suis arrivée à mon bureau, j'ai fait comme d'habitude. Les gens l'ignorent, mais ils ont un petit bouton, planqué derrière la nuque. ON/OFF, ça s'appelle. Appuyez sur OFF et voilà votre cerveau débranché. L'âme s'évade quand le corps reste ici. Travailler en mode OFF, c'est comme vivre dans le déni, s'inventer un autre monde, altérer ses sens, et c'est ce qui résume ma vie ces temps-ci.

Problème : une année compte 365 jours (on se passera de tenir compte des années bissextiles). En déduisant les jours fériés et les congés payés sans RTT pour un classique 35 heures, je passe environ 230 jours à travailler. Si à raison d'une journée lambda j'effectue près de 250 appels et qu'en une année j'obtiens plus de 57 500 appels, alors combien d'appels ai-je passés jusqu'à aujourd'hui ?

172 500 appels.

172 500 « bonjour », 172 500 « au revoir » (si la palme de politesse devait exister, réservez-la-moi s'il vous plaît), 172 500 fois que je me présente à mes interlocuteurs sous un autre nom : c'est un coup à perdre son identité, et ne plus savoir qui on est. Bonjour, la folie me guette. Ha, mais je crois que c'est déjà fait. Qui suis-je ? Quoi suis-je ?

Inutile de revenir sur le pourquoi du comment, le fait est que je suis ici et pas ailleurs, passant des appels insensés pour les ajouter au compteur infernal qui tourne et tourne et tourne. Tic Tac Tic Tac. Mais bordel, quand est-ce que tout ça va s'arrêter ? Je ne suis pas humaine, je suis une machine. Il faut être une machine pour

s'accorder dans ce travail. Tais-toi et tout ira bien. Tu as de quoi payer tes factures, alors de quoi tu te plains ?

Sérieusement, quelque chose déconne chez moi depuis ce matin. D'abord les cailloux dans l'estomac, puis ces fichues larmes qui coulent toutes seules, ces maudites plaques rouges qui me démangent, et maintenant mon mode « OFF » refuse de fonctionner.

Hé ho ! Je suis toujours dans mon corps ! Je suis là ! Alors je m'entends parler, je m'entends mentir, j'entends qu'on m'insulte, qu'on me raccroche au nez, qu'on me rabaisse, et ça y est, je pleure. Les machines ne pleurent pas.

Avant, j'étais forte. Avant, j'étais invincible, prête à affronter n'importe qui, n'importe quoi. On me frappait ? Je tendais l'autre joue. Aujourd'hui je suis lasse, épuisée, faible et déprimée. La nourriture comme consolation, rien d'extraordinaire. Combien sont passés par là, eux aussi ? Déformer son corps, le gaver et le gonfler jusqu'à se persuader qu'une fois rempli, le vide sidéral qui nous pèse au fond des entrailles finira par se la fermer. Puis cette fameuse rengaine : « relève la tête et trouve autre chose » reléguée au lendemain jusqu'au surlendemain de la semaine prochaine du mois prochain des années prochaines. L'espoir fait vivre mais vivre dans l'espoir fait mourir. Logiquement, je devrais pouvoir redresser la tête une fois six pieds sous terre. Tiens, ça me fait penser à mon voisin de bureau qui s'est pendu la semaine dernière.

Peu importe, *the show must go on*. Souris dans ta voix, on t'a dit. Très bien, c'est vous le patron. Oh, mais il y a comme un problème. Sourire ? Je ne sais plus comment faire.

Putain de bouton « OFF », vas-tu fonctionner ? Non, rien à faire. Cette fois-ci, je ne peux pas m'en aller.

J'enlève mon casque. Je me lève. Ça grince comme des gonds rouillés. Un truc enfoui en moi, une étincelle d'espoir, un trop plein de tout et un trop plein de rien s'éveille et m'embrase. La réponse jaillit dans une étincelle de lucidité : cet endroit me tue. Littéralement. L'enfer, c'est pas les autres. L'enfer, c'est ici.

Je considère mes collègues, mon patron, cette foutue salle qui sent le renfermé, à peine éclairée, avec sa moquette moisie, ses fils dénudés traînant sur le sol et ses fauteuils mal ajustés qui me

déglinguent le dos avant la première heure de la journée. Stupide ! Insensé ! J'avais des rêves et ils ne sont que déchets. Le travail c'est la santé. Ouais, je crois que le type avait oublié un élément crucial. T'étais à côté de la plaque, mon vieux. Le travail *plaisant* c'est la santé.

J'en prends conscience et c'est comme enlever un costume trop serré. Je serai enfin moi. S'il le faut je plongerai pieds joints dans les ordures pour les brasser. Rêves d'enfants, je vous récupère. Je tourne le dos à cette vie de misère. Tout le reste, je l'envoie valdinguer.

Pas besoin de réparer le bouton ON/OFF. Rien n'est cassé.

Sourire, je peux y arriver. Il suffit d'appuyer.

ON.

Au commencement,

Marianne LAPLACE

Au commencement, il y a le premier jour d'école. Attente inquiète…Tous les adultes m'en parlent… « Alors, tu vas aller à l'école, à la rentrée ? » Et c'est parti pour au moins 2430 autres jours de travail...

Au commencement, ça sent bon les cahiers et le cartable neufs. Les fournitures sont toutes propres dans la trousse. Et on est plein de bonne volonté, de bonnes résolutions pour bien travailler.

Au commencement, il y a un crayon de papier et des crayons de couleur. Mais c'est si rigolo de les tailler qu'au bout d'une semaine, ils sont tous plus petits que mon petit doigt.

Au commencement, il parait que c'est facile et que ça va se compliquer après.
Tiens, regarde l'anglais ! Ces veinards d'écoliers anglophones qui ne s'embêtent pas à accorder en genre et en nombre les adjectifs ! Ensuite…

Au commencement, il y a l'œuf ? Ou la poule ? Ou l'œuf ?

Au commencement, il y a le « Big Bang ». « Mais non, maîtresse, t'as faux ! Ma mère elle m'a dit que ça n'est pas marqué dans le Coran, alors, c'est pas vrai. »

Au commencement, il n'y avait pas le zéro, ce sont les arabes qui l'ont inventé. Une partie de la classe se redresse.

Au commencement, on parle des hommes préhistoriques mais est ce qu'il y avait aussi des femmes ?

Au commencement, c'étaient les dinosaures carnivores ou végétariens qui mangeaient les humains ? Devinette de maîtresse, quelle satisfaction de ne pas tomber dans le piège !

Au commencement de la phrase, il y a toujours une majuscule et à la fin un point. C'est une idée fixe, chez les maîtresses !

Au commencement, on part à toute berzingue, et on double tout le monde, on s'en fout que ça soit une course d'endurance. La maîtresse raconte n'importe quoi, qu'il faut tenir dans la durée ! D'abord, elle ne court même pas, elle.

Au commencement, il y a le « la » donné par le diapason, après, on y met du cœur ou pas, du talent ou pas, de l'énergie ou pas, les vraies paroles ou pas…

Au commencement, pleins d'espoir, on a envoyé une grosse lettre avec tous nos textes et dessins pour un auteur qu'on a bien aimé. Quel bonheur quand on reçoit un courrier de félicitations en réponse !

Au commencement, c'était juste pour rire, puis ça a dégénéré. « Nique ta mère la pute ! » « Ben quoi maîtresse, t'as dit qu'il fallait se parler et pas taper, j' le tape pas ! »

Au commencement, c'était juste qu'il a un peu regardé sur sa copie, elle a dit d'arrêter, il a continué, elle l'a menacé, il lui a retourné une claque.
Explication ? Elle lui a dit : « J'vais l'dire à mon père, il va t'enguler. » Il a entendu un «c » à la place du « g » !
Comme quoi, même quand on se parle, ça peut aussi mal finir !

Au commencement, on se sent bien côte-à-côte. On se surprend à attendre son arrivée, le matin, on ressent comme des papillons dans le cœur quand il ou elle arrive et nous sourit. Et puis bientôt, il y a tous les autres qui s'moquent « Oh, les amoureux ! »

Au commencement, il y a eu un effort, qualifié ensuite de vision poétique : le vert fond c'est, une troptinête, le Jésucrisme, Zézu Crite, la planète Anus, une musique très pidente …

Au commencement de la séparation des parents, avant l'annonce officielle, on change son nom de famille, on y accole celui de la mère.

Au commencement, la maîtresse s'inquiète de voir un visage dont on se moquera au collège à cause des dents qui avancent tant. Pas de traitement alors qu'il y a pouces et doudous toute la nuit dans la bouche, a dit l'orthodontiste. Heureusement, la maîtresse a su trouver les mots pour faire grandir et entreprendre les soins à temps.

Au commencement, les beaux T-shirts achetés au marché étaient énigmatiques.
Puis la maîtresse est devenue traductrice de littérature anglophone sur T-shirts.

Au commencement, et même pendant un bon bout de temps, la maîtresse a essayé de corriger le « Est-ce que je peux **y** aller aux toilettes » des Lyonnais, en vain !

Cherche travail à temps complet

Marie-Solène CHEREAU

Aïe. Ce que je redoutais s'était produit, une fois de plus… Mon réveil et mon oreiller s'étaient ligués contre moi une fois de trop. Avec un air excédé, mon patron m'avait convoqué en entretien de licenciement. Et mis à la porte. Voyons le côté positif : au moins j'avais le temps de lire. Et je pouvais m'y plonger tout entier sans craindre la panne de réveil du lendemain. Témoignages, *fantasy*, romans historiques : ma pile de livres à lire ne s'était jamais aussi bien portée.
Oui mais quand mes économies ne suffiront plus à financer mes investissements en culture, que ferai-je ? En parallèle, mon conseiller Pôle Emploi me réclame un projet professionnel qui tienne la route. Parce que la compta ce n'est pas un projet qui tient la route ? Quand j'ai objecté il a souri. Si l'on en croit sa grande expérience la comptabilité ne me colle pas assez à la peau pour que j'y conserve un poste plus de six mois. Félicitations Sherlock ! Tu sais lire un CV, qualité sans doute essentielle à ton propre poste. Puis il m'a proposé de consulter avec lui quelques offres ne correspondant ni à ma recherche ni à mes qualités et m'a proposé un bilan de compétences. J'ai 28 ans, un diplôme et des expériences variées en comptabilité dans tous les secteurs d'activité ou presque, j'estime que ce « projet professionnel » est tout à fait cohérent.

Enfoncé dans les coussins du canapé, j'explique tout ceci à ma psy qui me contemple en mâchouillant son crayon d'un air songeur.

« Et comment pouvez-vous retourner la situation en votre faveur ? » me demande-t-elle. Ça, c'est bien ma question… Depuis la réception de la lettre me signifiant mon congé je stagne, je « bade » selon l'expression de ma petite sœur. Je déprime quoi. Mon seul objectif est de terminer le plus vite possible les formalités administratives afin de m'organiser pour pouvoir lire. Remarquez, au moins j'ai le temps. Le temps d'attendre

simultanément Godot et le bus. Le temps de faire la queue aux administrations. Le temps d'attendre mon rendez-vous chez le médecin, perpétuellement en retard, ce que je considère comme un signe qu'il s'intéresse à ses patients.

Un petit sourire discret m'indique qu'elle m'écoute toujours et qu'elle me pense sur la bonne voie. Et généralement cela veut dire qu'elle a une idée derrière la tête. Effectivement elle commence une phrase, s'interrompt, hésite… Et après s'être laissé le temps de la réflexion me l'octroie généreusement : « Prendre le temps d'attendre et de mûrir votre projet me semble assez raisonnable. Le temps ne respecte pas ce que l'on fait sans lui. Vous semblez décidé à changer de voie professionnelle (ah bon ?) sans savoir dans quelle direction vous tourner. Laissez-vous le temps… »

Certes. À croire qu'ils se liguent contre moi ! Besoin d'argent, ce n'est pas assez clair ? C'est pourtant bien ce qui commence à m'oppresser. Alors passée la phase de déprime je cherche, je cherche… Toujours selon ma petite sœur qui veut se reconvertir dans l'humour je pourrais postuler pour être enseignant-chercheur en emploi. Je lui conseille donc de prendre elle aussi le temps de la réflexion avant de lâcher son job de conseiller financier pour se lancer dans le *one-woman-show*. On ne sait jamais. Le succès pourrait ne pas être au rendez-vous.

A propos de rendez-vous, je les enchaîne. Tous mes rendez-vous médicaux en retard y passent ainsi que les actualisations administratives diverses. Je me suis réinscrit deux fois à Pôle Emploi : la première parce qu'ils ont perdu mon dossier, la deuxième parce que je me suis actualisé 24h trop tard, leur site internet étant en dérangement. Et j'attends. Je me prends à consulter mon agenda avec en tête de vérifier le lieu où je dois attendre demain… Je trouve ça révélateur. J'organise de mieux en mieux mes attentes et je commence à les évaluer très justement. Quand je m'en aperçois je note avec sarcasme que le métier rentre. Tiens mais… Il y aurait peut-être quelque chose à creuser à ce sujet.

Après quelques semaines à ce rythme, l'illumination est venue. Ma psy est un génie ! Attendre, la voilà la clef ! Elle a eu un sourire plus large quand je lui ai expliqué mon projet. Mon conseiller Pôle Emploi, lui, a roulé des yeux affolés. Je parie qu'il n'a jamais fait la queue devant son propre bureau, il aurait vite compris l'aubaine pour quelqu'un comme moi.

Je ne cherche désormais plus d'emploi. J'ai créé mon entreprise et suis à mon compte. Je travaille à mon rythme, m'offrant même parfois le luxe de refuser des prestations quand le temps semble s'étirer. Je vends mon temps aux gens pressés et le passe à la place des autres dans les files d'attente. Je ne suis pas pressé ni stressé… Et le plus beau : je peux lire pendant le travail.

Conchita femme de ménage femme de méninges

Amar LAKHDAR

Presque écrasé par la magnificence du décor, Maxence de Saint-Vrain junior, Président Directeur Général d'Enterprise Engineering & Co. se tenait grave à l'extrémité de l'immense table du conseil d'administration, attendant que chacun ait pris sa place et en ait terminé de sa petite discussion avec son voisin. Les murmures s'apaisaient. Rêveuse, Madame de Villeneuve se demandait comment il était possible d'astiquer le centre d'un tel meuble quasi immeuble.

- "*Mesdames, Messieurs* " annonça donc gravement l'homme qui paraissait petit au bout de la table qui paraissait grande, avec un embarras qui lui aussi paraissait grand malgré le décor imposant "*nous traversons une période difficile, tumultueuse pour notre société. Le marché européen reste porteur, notre image de marque à l'échelon planétaire connaît un fort taux de pénétration qui profite à toute notre gamme de production, y compris à la nouvelle ligne de produits que nous entendons lancer en direction des pays socialistes. Or, et ceci ne s'était jamais vu, malgré tous ces indicateurs à la hausse, le marasme s'installe, et notre empire que mon père – loué soit mon père…*
- *Loué soit de Saint-Vrain* ! s'exclama le conseil d'administration
- *que mon père avait créé en partant de rien, si ce n'est deux ou trois mines diamantifères dans le Transvaal, trois fonderies d'or et d'art ainsi que le quart de la Sologne en nue-propriété que lui avait légués mon grand-père – loué soit mon grand-père…*
- *Loué soit de Saint-Vrain !* s'exclama le conseil d'administration
- *Bref, notre empire s'étiole, et je suis contraint de renflouer la caisse commune en mettant en location mon château de Saint-Vrain !*
- *Loué soit de Saint-Vrain !"* s'exclamèrent comme un seul homme les membres du conseil. Même les plus fayots emportés par une telle unanimité fautèrent, encourant l'œil noir de M. de Saint-Vrain qui poursuivit :"…*et comme il y a plus d'idées dans cinquante têtes que dans une seule, fût-elle exceptionnelle puisque s'agissant de la mienne, qui ne*

veut pas porter à elle seule le chapeau, je vous ai donc réuni afin que nous en débattions et que je trouve une solution".

La discussion qui s'ensuivit, ce fut quelque chose, il y eu du pour, du contre, trois chaises cassées, une grossesse nerveuse menée à terme. Chacun avait sa petite idée sur le problème et si on les avait écoutés avant ces petites idées…Eh bien non, justement, il n'en voulait pas M. de Saint-Vrain de ces petites idées ! M. de Saint-Vrain ne tolérait que les grands projets.

Et la discussion reprit, passionnée, enfumée ; l'on se fit amener une collation, on se colleta un peu, l'on fuma, l'on retroussa ses manches afin d'empoigner le problème. Madame de Villeneuve retroussa un peu sa jupe pour que son idée parût la meilleure. Comment vous ne connaissez pas Madame de Villeneuve ? C'est pourtant la personne qui se demandait au premier paragraphe de cette histoire, comment on pouvait astiquer le centre de cette table et qui, en ce moment, y dessine des ronds avec le fond de sa canette de bière fraîche, tentant d'y reproduire le sigle olympique.

La femme de ménage, une personne falote qui ne mérite pas une plus ample description, s'affaire. Elle s'improvise par la force des choses steward au sol. Là elle essuie une tache de foie gras qu'une manche aristocratique vient d'écraser, ici elle éponge la sueur au front d'un apoplectique qui va défaillir, avec la même ardeur qu'elle déployait tout à l'heure pour absorber le contenu d'une bouteille de champagne que quelqu'un avait cassé sur la tête de quelqu'un d'autre.

- "*M. de Saint-Vrain,* dit-elle humblement, *excusez-moi, vous chiffonnez le listing des comptes d'exploitation. Ça me rappelle le soir ou j'ai retrouvé dans une poubelle un pareil listing de notre agence de Taiwan, et qui vous faisait défaut pour traiter une affaire urgente avec Oslo.*

- *Ah c'était donc vous qui l'aviez retrouvé ?* " S'étonna-t-il, se remémorant que Madame de Villeneuve du paragraphe deux s'en était arrogée la découverte. "*Allons, messieurs, les listings ne sont pas des torchons* !" Un semblant d'ordre s'installa autour de la table où l'on discutait ferme, craignant pour son intéressement, puis le brouhaha reprit crescendo.

M. de Saint-Vrain interpella la préposée au balai :

"*Dites-moi, vous ne pourriez pas me rapporter une bière anglaise bien fraîche ?*

- Si, M., c'est possible. Toutefois en raison des fluctuations de la livre sterling, j'ai conseillé à votre service comptable d'en geler nos stocks malgré le surcoût ; d'accroître nos importations émanant de la perfide Albion, et ainsi de différer notre prise de bénéfice au prochain trimestre. Il serait dommage que vous entamiez un tant soit peu vos liquidités" dit-elle grondeuse. "*Buvez donc de la bière allemande qui jouit d'une bonne image de Mark.*
- Ah bon, vous conseillez mon service comptable ? Et moi qui viens d'accorder une augmentation au chef Émile Milliard !? Messieurs, cessez voulez-vous, et jusqu'à nouvel ordre, d'ingurgiter d'anglais liquides. Préférez la bière allemande qui jouit d'une bonne image de Mark " dit-il en riant ce qui fit rire toute la tablée qui n'avait rien compris, mais surtout ne le voulait pas le laisser paraître. " *Dites donc, Madame… ? Madame… ?*
- Conchita Da Silva
- Ah vous aussi portez un nom à particule ?"
Elle rougit, croyant saisir une allusion virile à une quelconque partie fine.
- "Dites donc, Conchita, vous allez avoir du travail après la réunion, vous avez vu dans quelle état est cette salle ?
- Oh ce n'est pas grave, M. de Saint-Vrain. Je ferai le plus gros et pour fignoler, je rapporterai mon aspirateur personnel. Comme lorsque j'ai nettoyé les claviers des machines informatiques qui fonctionnaient très mal depuis six mois, malgré les interventions onéreuses de votre prestataire en maintenance. Prestataire qui, de ce fait, a obtenu une renégociation substantiellement à la hausse de son contrat. Vous savez un peu de poussière et tout se bloque."
M. de Saint-Vrain se rappelait très bien la descente vertigineuse qu'avait présentée la courbe du chiffre d'affaires pendant six mois. Mais il ne s'expliquait toujours pas pourquoi depuis le 12 septembre à 10h 17 jusqu'à ce jour, l'entreprise connaissait cet état d'étiolement, pourquoi ce fleuron se fanait.

- "Dites-moi Conchita vous qui savez beaucoup de choses, qu'avez-vous constaté de particulier depuis le début de septembre" s'enquit de Saint-Vrain.
- "Pour autant que l'on puisse lire – sans curiosité malsaine –dans les corbeilles, les poubelles et le marc de café du réfectoire, le début du mois de septembre a été correct. Je relève même un léger frémissement en direction des pays socialistes…Hélas je me suis

tordu la cheville le 12 septembre à 10h17 et j'ai simplement repris mon travail ce matin. Je peux difficilement me prononcer. Je sais par exemple qu'au service export, ils ont beaucoup de mal à traiter avec la Boromoldavie Orientale. Comme mon fils a interrompu ses études pour s'engager dans la légion suite à une déception sentimentale, je leur ai apporté son petit dictionnaire. Ils se sont déjà aperçus qu'ils confondaient XùçL avec XµçL qui signifie exactement l'inverse. Ils m'ont dit *"Madame Conchita, vous nous redonnez le sourire "*

- *"Ah bon ?"* s'interloqua l'interlocuteur.

- *" Dites M. de Saint-Vrain, le mélange pour ma mobylette a augmenté de 30 centimes par litre. Pourrais-je avoir une augmentation… Oh pas tant ; 20 centimes peut-être, ou 10 centimes…5 centimes…3 ?*

- *Voyez-vous, Madame Conchita, nous sommes réunis car la situation était grave, voire désespérée. Mais je crois tenir la solution. Surtout restez à notre service votre collaboration nous est très précieuse, et vous avez un si joli sourire. Cependant vous comprendrez que nous devons tous consentir à de rudes sacrifices…Toutefois vous n'avez pas affaire à un ingrat, aussi je puis vous consentir un prêt à taux bonifié en vue de l'acquisition d'une bicyclette "*

Dans les yeux

Valérie AVRIL

Elles étaient allongées dans l'herbe, goûtant les premiers beaux jours. Emilie dit à Martha d'un air langoureux : « Séchons le boulot et restons là. On devrait avoir le droit de bosser quant on veut »
Martha répondit d'un ton sarcastique : « Il y avait une enquête auprès du personnel : l'innovation au service de la qualité de vie au travail. Tu aurais du le proposer. Ça m'arrangerait, je ne viendrai pas demain... Moi je n'ai pas répondu. Innover ? Il y a déjà assez de nouveautés en informatique qui me saoulent.
- Ah ? On a plein de formations sur les nouveaux logiciels pourtant. Ne fais pas ta vieille ! » Emilie marqua un temps. « En fait, moi, ce qu'il me faudrait, c'est qu'on améliore ma qualité de vie pour que j'aille au travail. Tu vois ? Des transports à l'heure, des nounous aux horaires arrangeant, une fée du logis à domicile... Parce qu'ici, dans l'ensemble, ça va. Le cadre est bien, le self aussi. Mais quand j'arrive fatiguée, je ne supporte ni l'autre nase avec ses blagues sexistes, ni les remarques de la cuisinière qui se prend pour une nutritionniste, ni même ma cheffe au faux air de connivence ».
Elle enchaîna, inspirée. « On instaurerait des plannings entre nous ; on irait une fois par mois les uns chez les autres, pour faire du ménage ou les courses. Ça compterait dans le temps de travail. Comme la journée de solidarité en fait !
- Mais ça ne concerne pas vraiment la qualité de vie au travail...
- Bah si. Parce que moi, si mon ménage était fait régulièrement par quelqu'un j'aurais de vrais week-end et je serais beaucoup plus en forme la semaine. Ah...Tu vois que ça, à voir ! »

Martha se redressa : « En tous les cas je n'ai pas envie que l'autre nase comme tu dis touche à ma lingerie ! » Elles rirent toutes les 2. Mais Martha afficha rapidement une moue et soupira. « J'ai encore toute ma présentation à faire pour demain ». Elles se dirigèrent vers l'immeuble bordant le parc. « Tu veux que je t'aide ? » proposa Emilie.

Martha n'eut pas envie de répondre tout de suite. Ni jamais. Elle était gênée que ce soit une plus jeune et moins expérimentée qui lui propose son aide.
Elle osa malgré tout se livrer.
« Je suis anxieuse à l'idée d'animer la réunion demain. La dernière fois, personne ne m'écoutait. J'étais si mal à l'aise.

- Ah ? Je n'ai pas remarqué que personne ne t'écoutait...
- C'est sûr, tu n'écoutais pas non plus ». Emilie se sentit rougir. Elle repensa à cette réunion pour dire quelque chose d'aimable à sa collègue. Mais c'est vrai, elle avait passé pas mal de temps sur son téléphone. « Je me sens de plus en plus humiliée » continua Martha, « Je parle devant des gens qui regardent leur téléphone ou leur ordi. Et le pire, c'est quand on est en visio. Je déteste me voir à l'écran, ça me déstabilise encore plus. Je me trouve moche, pourquoi m'infliger ça ? Je rêve de réunions où personne ne regarde ses mails et tout le monde s'écoute. Des réunions où on se regarde plutôt que d'être comme au cinéma devant des présentations toujours si élaborées que personne n'ose poser de questions.

- Et on pourrait fumer comme du temps de mes parents ! » dit Emilie en essayant de détendre sa collègue. Mais sans succès.

Martha continua avec colère. « J'en ai marre que les mecs du bureau d'en face t'envoient un mail pour te parler. Et qu'ils ne lèvent pas le nez pour te dire bonjour. Je sais ce que j'aurai dû proposer ! Une journée par mois sans informatique. On lèverait les yeux de nos ordis, On irait voir nos clients, nos fournisseurs. On s'intéresserait au boulot des autres services. On se parlerait quoi. Et surtout, surtout, on se regarderait quand on se parle. Ça, ça améliorerait ma qualité de vie au travail ! » finit-elle avec fébrilité.
Elles rentrèrent dans l'immeuble et se dirigèrent vers l'ascenseur.
« Je ne sais pas si je vais tenir encore longtemps. C'est de pire en pire ici. » Elles arrivèrent au 2ème étage, Martha tournait à gauche et Emilie à droite. « Et je n'ai même pas de porte à claquer comme dans les films » dit Martha en se dirigeant vers son plateau.

Emilie s'installa comme tous les autres, derrière son écran. Elle était triste. Elle n'avait pas senti à quel point sa collègue était meurtrie.
« Tu vas à la réunion demain ? J'ai un dossier urgent à terminer, je vais encore être obligé de bosser pendant » dit son voisin.
« Et bien n'y va pas. » répondit Emilie d'un ton mal aimable.
Son voisin fit bouger son fauteuil pour la regarder. « C'est obligatoire non ? »
« Ce qui est obligatoire c'est de faire les choses comme il faut ». Emilie se rendit compte qu'elle n'avait pas levé la tête pour lui répondre. Elle faisait si facilement ce dont Martha souffrait. Mince. Toute une attitude à revoir.

Emilie leva donc la tête et regarda son voisin dans les yeux. « Vas y uniquement si tu es capable de ne rien faire d'autre en même temps, pro ou perso. Vas y si tu penses que ça va être intéressant et que cela va t'apporter quelque chose. Vas y pour écouter Martha, la regarder, poser des questions, prendre des notes et la remercier à la fin ». Elle avait élevé la voix au fur et à mesure. Elle se parlait autant qu'elle parlait à son voisin. Et finalement à tout le plateau. Tous s'étaient arrêtés de travailler, surpris de son anaphore.
Emilie s'arrêta, surprise elle même. Regarda autour d'elle. Et se leva.

« Il y a un séminaire stratégique du comité de direction. Ils se sont mis au vert pour ne pas être dérangés. C'est urgent ? » demanda l'assistante de sa cheffe.
Les directeurs se mettent au vert pour ne pas être dérangés alors qu'on n'ose même plus lever le nez de ses mails pendant une réunion ? Oui, il y a quelque chose d'urgent.
« Le DRH est là si vous voulez ». Elle voulait bien. Mieux même.

Emilie entra dans le bureau du DRH.
« Vous êtes là alors que les autres réfléchissent loin ? Les ressources humaines ne sont-elles pas stratégiques ? » dit elle sur un ton goguenard.

« Mais si, justement, c'est pour cela que je suis sur site en l'absence des autres » lui répondit-il sur le même ton. Décidément il était bien. Ils eurent une bonne discussion sur la qualité de vie au travail. Les yeux dans les yeux.

Presque tous étaient là à l'heure. Presque. Le groupe a ses règles. Et on n'y est pas toujours bien préparé. Il y a ceux qui arrivent plus tard, voulant donner aux autres l'impression que « eux ont du boulot ». Et ceux qui savent qu'on ne démarre jamais à l'heure et ont vraiment du boulot. Il y a ceux qui veulent juste se faire remarquer. Et ceux qui avaient oublié.

Le groupe attendait devant la porte de la salle, fermée. Le DRH arriva. « Bonjour à tous. Vous allez devoir changer de salle. Il y a une fuite qui a causé des inondations, l'équipe de plomberie doit intervenir. Vous devrez occuper la salle en sous-sol. Elle est petite, il n'y a pas de branchement informatique, ni wifi. J'invite donc tous ceux qui ont une tâche urgente à terminer à retourner à leur poste de travail. Je suis désolé pour le temps que vous aurez consacré à cette présentation Martha. Vous pouvez l'imprimer et la diffuser. Mais il y a un tableau et de quoi écrire ! » conclut il d'un air presque jovial.
Il y eut comme un moment d'affolement. Martha regarda Emilie d'un air inquiet, qui enchaîna sur un ton enjoué. « Tant mieux, je ne serai pas tentée de regarder mes mails ! ». Il y eu quelques sourires. Il y eut quelques départs. Il y eut beaucoup d'échanges. Ce fut une très bonne réunion.

Quant Emilie retourna à son poste de travail elle sourit en pensant que l'équipe de plomberie était sacrément efficace, plus de trace de fuites et une équipe passée inaperçue de l'avis de tous. Elle sourit également aux innovations proposées par la direction telles que les journées sans informatique. On n'était pas encore aux ateliers solidarité ménage mais elle avait bon espoir.

Délivrances

Eric CECILE-PARQUES

J'épluche la carte. Pas de soucis, l'entrecôte-frites rentre dans le forfait. La serveuse me guide au fond, à une table seule, sur la gauche peu avant les toilettes. J'attends. Par la fenêtre, j'observe le ballet des voitures sur le parking. J'ai garé le véhicule de la société sous le marronnier.

La lenteur du service permet la rêverie, mon regard papillonne : la couleur de la voiture de luxe, les jambes d'une cliente, la photo ringarde posée sur le mur, le tatouage tribal du type au bar.

La réunion fut interminable, la pause insuffisante, le café écœurant. Que retenir de cet atelier sur la QVT ? Il me faut quelques secondes pour décrypter l'acronyme Qualité de Vie au Travail. Trois heures de bavardages orientés par deux consultantes. Aucun doute possible sur les modes de recrutement des cabinets de conseil, ils les choisissent brillantes, jeunes et jolies (surtout Mandy !). Le filon du management n'est pas prêt de se tarir. Si cela arrive un jour, ils pourront se reconvertir en agences de mannequins. Quoi d'autre ? Une vidéo sur le stress, un témoignage sur le burn-out, des discussions houleuses sur la charge de travail, la vie personnelle… et les jambes de Mandy, les seins de Mandy, les mains gracieuses de Mandy déposant des post-it multicolores sur les papiers kraft.

J'ai faim. J'ai soif. Un atelier QVT à 15 personnes, ça creuse.

« Une entrecôte bleue, avec des frites, quelques feuilles de salade sans assaisonnement et un verre de Chinon ».

Elle arrive, dépose l'assiette, le pain, le vin. Je jubile. La voilà la qualité de la vie : une première bouchée, moment ineffable à ne pas rater. En pleine conscience, je me concentre sur l'instant présent. Je tente d'oublier l'atelier de la semaine prochaine où il faudra créer, décider d'une action innovante.

Le vin est sublime, un rayon de soleil caresse le coin droit du mon visage. Je ferme les yeux. Quand je les ouvre et regarde droit devant moi, mon pouls s'accélère brutalement, mes poils se dressent, une coulée de lave remonte le long de ma colonne

vertébrale et me glace le sang. Je le reconnais comme si je l'avais vu hier, il marche lentement vers les toilettes, passe devant moi sans un regard, la bouche collée à son portable. Je doute. Est-ce vraiment lui. ?
Bon sang ! Mes jambes s'animent, je me lève, je perds le contrôle, je me retrouve à l'extérieur sur le parking. Les clés du véhicule dans la main, j'actionne l'ouverture des portes et du coffre, je fouille et trouve la lampe torche, trente-cinq centimètres, du solide. Je rentre dans le restaurant et me dirige tel un robot vers les toilettes des hommes. L'autre n'a pas eu le temps de sortir, j'en suis sûr. Je pousse la porte battante. Devant moi, il se lave les mains.
À cet instant, en une fraction de seconde, tout remonte, noirâtre et amer comme un excès de bile.

Flore était mon amie. Nous nous retrouvions au café, je blaguais sur Saint-Germain-des-Prés, elle riait.
Rien n'a filtré, absolument rien, la direction nationale a refusé de porter plainte. Les syndicats se sont tus. HB, le directeur du site a été muté dans une filiale à l'étranger.
Il est arrivé un matin de mai. Il pensait que les troupes avaient besoin d'être en permanence cadrées et recadrées, que les résultats moyens de l'entreprise étaient dus à un manque d'autorité, au laxisme latent affligeant.
En quelques mois la situation s'est dégradée : pratiques managériales humiliantes confortées, arrêts maladie fréquents, injures de plus en plus violentes entre collègues, dégradation du matériel, vols dans les bureaux. À la date anniversaire de son arrivée, l'usine était bloquée. La colère de tous avait conduit les syndicats à la séquestration de HB. Ils étaient cinq à s'être portés volontaires pour passer toute la nuit à l'usine. Ils avaient juste condamné l'entrée et le troisième étage. Bière, pâté, rosé, chips, baguettes et saucisson devaient constituer le repas du soir.
La rumeur précise : alcool, provocation, arrogance, tensions… *Délivrance*. Le film de la bande de potes qui partent en vacances faire du canoë dans la nature sauvage. Ils l'ont visionné sur la télé géante installée dans le bureau du directeur. Que s'est-il passé ?

Nul ne le sait, sauf Flore. Flore en visioconférence toute la soirée, engluée dans les discussions avec les filiales étrangères a débarqué dans le bureau de HB pour débriefer. Flore ne lisait pas les courriels des syndicats.
La version officielle indique qu'elle a brisé son talon aiguille et glissé dans l'escalier. La rumeur s'étonne que sa robe fût déchirée, son corps griffé, ses poignets entravés. Les policiers sont venus, ont interrogé.
J'aimais Flore, elle est partie. HB a gâché ma vie. Je le hais et le haïrai jusqu'à mon dernier souffle.

Aujourd'hui, devant moi, il se lave les mains consciencieusement, longuement. Ma lampe torche me semble légère comme une plume, prête à extraire toute lumière.

Je sors des toilettes et rejoins ma table. Excité, l'esprit alerte, les idées claires. Je trouve même les frites devenues froides, excellentes. Je tiens l'idée que je soumettrai au groupe de discussion, la fameuse pratique innovante en QVT. Je termine mon assiette en vitesse, j'ouvre mon sac, sors mon PC, me connecte et rédige.

Chers collègues du groupe de travail QVT n°17, tranche 2.
Un événement récent et inattendu m'a fait prendre conscience que la colère et le ressentiment pouvaient être des facteurs handicapants pour la QVT.
Qui n'a jamais rêvé de découper son chef en morceaux, en minuscules petits dés ?
Qui n'a jamais rêvé de crucifier son collègue de bureau, de taper fort sur sa tête avec le clavier de l'ordi, de l'étrangler avec la souris, de lui faire ingurgiter le double écran ?
Qui n'a jamais rêvé de balancer du trentième étage ce client arrogant, exigeant et libidineux ?
Les exemples ne manquent pas et pourtant que faisons-nous ? Enquiquiner nos proches, nos managers, et nous répandre auprès des cellules d'écoutes psychologiques.
Halte ! Prenons nos bas instincts en main, assumons enfin notre part d'inhumanité !

Je propose donc la mise en place immédiate d'une salle de la Délivrance : une salle de jeux avec lunettes 3D et réalité virtuelle pour assouvir nos penchants les plus vils. Une salle de la purge.
Une envie de torture, des clous, des fouets des chaines, des scies et des marteaux ? ...entrez
Une envie de tout fracasser, mobilier, fenêtres, portes ?…entrez
Une envie de danser nu sur les tables, de se jeter par la fenêtre, de se cogner la tête contre les murs ?…entrez
Une envie de mettre le feu, de tout regarder se consumer ? …entrez
Lâchons prise, abandonnons notre civilisation, retrouvons la part primitive, la violence décalaminatricide.
Vous comprenez l'idée ? En outre, on pourra aussi choisir comme défouloir notre famille, nos enfants, dans ce cas précis briser la barrière vie personnelle/vie privée et filer les raclées bien méritées à toute la portée.
Préconisation : 1 heure par mois obligatoire pour tous sans exception
Vous trouvez l'idée intéressante, alimentez mon compte en QVT-coins. Merci

C'est posté. Je reconnais être assez fier de cet élan créatif. Même si personne ne me suit, je me suis bien amusé. L'innovation issue d'une rencontre avec un type qui se sèche les mains en attendant de se faire massacrer à coups de lampe torche, étonnant ? Le plus drôle étant que j'avais pris ce monsieur pour HB alors que l'histoire date de plus de dix ans. Il a surement beaucoup changé le vilain. Quoi qu'il en soit, revivre cette histoire et imaginer une revanche sanglante m'a pour ainsi dire : délivré et affamé. « S'il vous plait ! Une côte de bœuf pour deux ! Saignante à souhait ! »

« Et si on prenait une semaine rien que pour nous ? »

Elodie MICHEL

Lundi dernier, on a eu une réunion d'équipe dans notre service. Présence obligatoire, dixit notre cadre.

Cette fois, ce n'était pas pour pointer ce qu'on a mal fait, ou ce qu'on aurait pu mieux faire. Non, c'était pour faire appel à notre imagination. Et ça, moi, ça me plaît. Peut-être parce que je suis infirmière et que ça me ressource de voyager dans ma tête. Peut-être parce que l'hôpital est devenu triste. Avant, on l'appelait la ruche… Ici aussi, les abeilles sont en voie de disparition.

A la réunion, notre cadre était en mode « up up up » ! Elle a la trentaine Mme Bary et elle m'intrigue. C'est pas la plus brillante mais c'est pas la pire non plus. En fait, je ne sais pas comment elle fait pour croire toujours à fond dans les projets. Parfois, je la vois revenir de réunion avec dix dossiers sous le bras et je la sens vraiment dans le « down ». Puis le lendemain, elle est repartie à 200% l'air de rien. Pour quoi, pour qui ? Je ne sais pas trop. Mais en bonne parisienne que je suis, j'aime bien panamer. Imaginer sa vie, sa façon de penser…

- « La semaine du 21 au 27 Mai, c'est LA semaine de la QVT ! » nous a-t-elle lancé.
- « QVT ?? Qualité de Votre Transit ?? » a fusé du fond de la salle.
- « QVT, comme Qualité de Vie au Travail. » répondit imperturbable, Mme Bary. « Et pour ça j'ai besoin de toutes et tous. Vous allez réfléchir à comment améliorer votre vie au travail. Vous voyez un peu… en mode « Google Entreprise » ! Bon vous, à votre niveau, je veux que vous me proposiez des axes innovants. Parlez-moi de bien-être. Je vous laisse la semaine. Soyez inventifs. J'ai installé une boîte à idée à mon bureau pour déposer vos

projets. Et ensuite je ferai remonter au département QVT. Au boulot ! »

Je ne sais pas d'où ça sort ces semaines à thème. On connaissait déjà les journées mais à ce rythme on va bientôt avoir des mois entiers sur le thème du tricot.

Après, moi, je n'étais pas contre être inventive. J'ai toujours aimé inventer. Je cherche toujours d'ailleurs l'idée qui pourrait changer ma vie. Il y a 2 ans, j'ai voulu participer au concours des inventeurs d'une chaîne de télévision. Je proposais de mettre au point un bassin pour que les patients soient mieux installés. Un bassin ergonomique et stérilisable qui s'adapte à n'importe quel corps. Parce que premièrement, j'en ai assez de voir les patients se contorsionner pour satisfaire le besoin le plus primaire qui soit, et deuxièmement, je touchais à quelque chose d'universel et donc, j'aurais au moins fini multimillionnaire. Le rédacteur en chef de l'émission m'a contacté deux fois. Je n'ai pas donné suite. C'est un peu moi ça. Je ne vais pas au bout des choses.

C'est peut-être pour ça aussi que Mme Bary m'interpelle. Elle évolue, elle voit plus loin. Alors que moi d'ici pas longtemps je risque d'être considérée comme l'infirmière « pilier du service » et je n'ai pas envie de tenir les murs.

Bref, cette histoire de QVT m'a questionnée. On en a discuté aux pauses, en équipe. Ateliers massage, places de parking, tablettes numériques pour ci ou pour ça… rien de transcendant.

Dans la semaine, j'ai dû me rendre à la chambre mortuaire pour ramener des papiers. Je n'aime pas trop aller à cet endroit. C'est au bout d'un parking. On n'y croise personne. Mais là, quand je suis entrée, j'ai eu l'impression d'avoir pris une demi-journée au spa. J'attendais presque que l'on me tende le peignoir et les claquettes. Je baignais dans les huiles essentielles.

- « Ici la QVT, c'est l'aromathérapie » me sourit l'agent, le diffuseur à fond de fumée sous le nez.

Je suis repartie en me demandant si vraiment pour être bien au travail, il fallait tendre vers les innovations les plus farfelues.

De quoi, moi infirmière, ai-je besoin pour améliorer ma vie au travail, mon bien-être ? En fait je le sais et chaque jour je le ressens. Le temps. Le temps pour tenir une main angoissée, une autre désemparée, une autre soulagée.

Je ne veux pas d'un service pressing sur mon hôpital ni d'un drive pour mes courses. Ça ne m'attire pas le mode de vie façon Silicon Valley. Pourtant à en croire les employés ce serait un modèle de qualité de vie au travail. Ils ont tout sur place, si bien qu'ils ne rentrent quasiment plus chez eux. Et les femmes s'y sentent tellement bien que certaines en viennent à congeler leurs ovocytes. Tiens, on en revient encore à la question du temps. Encore une façon d'essayer d'avoir une prise sur lui.

Sur le site intranet de l'hôpital, je suis tombée sur la mise en place du télétravail pour « mieux équilibrer vie personnelle et vie professionnelle ». Rester à la maison pour travailler ou amener le travail à la maison, ça dépend de comment on voit les choses. Pas sûre que cela remette la ruche en effervescence de communiquer un peu plus par email.

Est-ce qu'on ne nagerait pas à contre-courant en voulant à tout prix optimiser le temps tout en intensifiant le travail ? Peut-être sommes-nous déjà des nageurs à bout de souffle et que ces idées de QVT sont devenues nos seules bouées de sauvetage ?

Et puis, en dessous du télétravail, une petite fenêtre « concours de nouvelles » clignotait sur le site intranet. Un concours de nouvelles sur le thème de « l'innovation au service de la QVT ».

Alors dimanche soir, j'ai pris un papier et j'ai déversé tout ce à quoi j'avais pensé depuis une semaine. C'est bien l'écriture. La feuille blanche peut tout recevoir, elle peut tout encaisser.

J'ai envoyé le contenu de mon encrier sur le site et j'ai déposé le lendemain une copie dans la boîte à idée de Mme Bary.

Elle m'a plu cette semaine. Ça m'a plu qu'on me demande de penser différemment mon travail. C'est peut-être ça la grande innovation. Nous donner carte blanche pour soigner notre métier et nous aussi par la même occasion.

Ça valait bien la peine que j'aille au bout des choses pour une fois.

Face à la mer

Amandine POUGNET-JUNK

Voilà plus d'une heure qu'il a quitté mon kiosque, voilà plus d'une heure qu'il est assis là, dans le sable, les coudes sur les genoux, la tête enfoncée dans les épaules, le regard vers la mer. La plage s'est remplie, progressivement les serviettes se sont étalées, les pique-niques ont été déballés. Lui n'a pas bougé.

- 2 boules menthe-coco et un cornet vanille s'il vous plaît.

Je l'ai vu arriver ce matin à l'heure où le front de mer commence à s'animer, l'heure où l'on sort les terrasses et les parasols, et où j'ouvrais les miens. Je l'ai aperçu au loin sur son vélo, un peu rouillé, un peu trop petit. Il l'a laissé dans un coin et a commencé sa tournée. Il est entré dans chaque restaurant, dans chaque café, volontaire. Il en est ressorti plus ou moins vite, le dos plus ou moins courbé.

- Voilà pour vous. 6 euros s'il vous plaît.

J'étais le dernier sur son chemin, le moins pressé avec mes glaces et mes sodas. Il cherchait du travail, n'importe lequel, il était motivé. La plonge, la terrasse, un coup de main quel qu'il soit. Je n'avais rien à lui proposer.

- une gaufre au sucre, un chocolat, et un café s'il vous plaît.

Mes explications il ne les avait que trop entendues : « Le boulot, il n'y a pas suffisamment pour deux et tu sais, je ne peux pas me permettre d'employer quelqu'un au... enfin de ne pas le déclarer ». Il savait tout ça. Il savait que le boulot on pourrait le partager, ou du moins lui en laisser quelques miettes. Il savait qu'on n'osait pas dire « noir » devant lui. Il savait qu'en cas d'inspection, employer une personne en situation irrégulière était pire que faire travailler quelqu'un au noir.

- Dix euros s'il vous plaît.

Il savait, il était las, découragé. Il a incliné la tête, appuyé sa main d'ébène sur mon comptoir comme pour rester vertical. « Mais qu'est-ce que je peux faire alors ? » « Je suis désolé mon grand ».

Il allait partir, les clients tardaient à arriver, alors il s'est ravisé :

« Vous savez, je viens de loin Monsieur », et il m'a raconté.

La Guinée. La pêche prise par les Chinois. Les forêts de colatiers surexploitées. Le travail qui disparaît. Ce travail, « Gonlè » dans la langue de sa mère, « Barra » dans celle de son père, pour lequel il est parti. Orphelin à 15 ans, il a pris la route de l'Europe dans l'espoir de trouver chez nous ce travail qui n'existe plus chez lui.

Il m'a dit la Lybie, ce sentiment de n'être plus un Homme, de n'être qu'un animal, traqué, animé par le seul instinct de survie.

Il m'a raconté la traversée de la Méditerranée, semblable à celle dont on entend parler au journal télévisé. Une traversée unique pourtant. Ce voyage, le sien, réalisé au péril de sa vie. Il m'a relaté son arrivée en Italie, ce train pour la France pris au hasard, il y a quasiment deux ans, et qui l'a amené ici ; la chance d'avoir pu être scolarisé. Et puis ces tests osseux : une photo prise au plus profond de sa chair, l'image de son squelette qu'il n'avait jamais vue. Un os pour dire son âge : dix-neuf et non dix-sept ans comme c'était écrit sur son passeport. Ce sésame jugé faux, confisqué.

- Bonjour, un café s'il vous plait.

Je regardais son visage, scrutais le moindre indice. Ses joues et sa barbe juvéniles pouvaient effectivement lui donner dix-sept, dix-huit ou dix-neuf ans (quelle différence après tout ?) ; son front contrarié, ses yeux voilés par on ne sait quel souvenir témoignaient de décennies, de siècles de plus.

Il avait enchaîné son récit le regard dans le vague, ne le relevant que lorsqu'il prononçait ce « Monsieur » révérencieux duquel il ponctuait ses phrases. Se sentant peut-être jugé, il m'a regardé droit dans les yeux : « Mais moi Monsieur je n'ai rien à me

reprocher sinon je ne serais pas allé les faire, ces tests. Je n'ai jamais menti Monsieur, et pourtant aujourd'hui, je suis considéré comme un clandestin. Je n'ai plus de place en foyer, plus d'autorisation de travailler, je ne peux pas faire d'apprentissage, je ne peux pas trouver de patron. Je ne sais plus quoi faire Monsieur.

Je ne peux pas retourner là-bas ».

Et moi, je ne savais pas quoi dire.

Enfin, la première famille s'est approchée. Il s'est redressé : « Excusez-moi Monsieur, excusez-moi de vous avoir importuné. Bonne journée Monsieur ».

- Un euro cinquante s'il vous plaît.

Je suis resté derrière mon comptoir. Les glaces, les crêpes, les gaufres, les cafés, se sont enchaînés.

Sa voix résonne encore dans ma tête, je revois ce visage sans âge. Son histoire m'obsède. Je suis omnibulé par sa présence quelques mètres plus loin.

Mais qu'est-ce-que je peux en faire moi de tout ça ? Est-ce ma faute ? C'est vrai, je ne peux pas me permettre d'employer un sans-papier, les places sont chères ici, on aurait vite fait de me dénoncer, de me déloger pour un motif pareil. Et puis tout le monde galère en vérité, moi le premier. Qui m'a tendu la main à moi ?

- un cornet vanille-choco zvouplé.

Il est toujours assis là sous ce premier soleil mordant de mai. Une mouette a bien essayé de le déloger mais elle a rapidement rebroussé chemin quand elle a compris qu'il n'avait rien à lui offrir.

Pourquoi reste-t-il là face à la mer ? A quoi pense-t-il maintenant ?

Au bateau de fortune qui l'a amené, à ses compagnons de route, à ces destins croisés, à la mort qui l'a tant de fois frôlée ? A ses frères

et sœurs restés au pays et qui ont besoin de lui et de l'argent qu'il compte envoyer ? A tout ça et à tout ce qui n'est pas ?

- Tiens petit, c'est offert. J'ai un service à te demander. Tu vois le grand noir assis sur la plage là-bas ? Tu pourrais lui porter cette autre glace de ma part ?

Glaces, chouchous, boissons fraîches

Emmanuel BREUNER

Si vous avez passé un après-midi à la plage, en plein été, vous devez bien connaître cette annonce… Mais à votre avis : combien de fois un vendeur ambulant la répète-t-il dans sa vie ? Pour ma part, en comptant trois jobs d'été, quatre heures de travail quotidien et une relance toutes les quinze secondes environ, le nombre avoisine les deux cent mille. A peu près autant que les mots contenus dans un volume du *Seigneur des Anneaux*. C'est dire…

On est prêt à tout quand on est jeune et qu'on doit payer ses études…

« Glaces, chouchous, boissons fraîches »

Un slogan à destination des vacanciers, mais aussi une source de motivation pour moi ; un rythme qui me portait durant mes incessants allers-retours sur mon bout de plage ; durant ces kilomètres qui, au total, représentaient l'équivalent de tout le littoral français.

« Glaces, chouchous, boissons fraîches »

Une source d'énergie sans laquelle j'aurais fini sur un brancard.

« Glaces, chouchous, boissons fraîches »

Le peps qu'il me fallait pour poser un pied devant l'autre. Encore et toujours. Malgré la glacière qui pesait sur mes épaules, en plus du soleil de plomb. Malgré le sable qui rendait pénible chaque pas.

« Glaces, chouchous, boissons fraîches »

Mes premiers jours furent les plus rudes. Sans préparation et avec de l'embonpoint, je souffrais. Je suais. Mon corps hurlait au supplice et surtout, je redoutais le coup de feu du goûter, vers 16 heures, quand les estivants se mettent à appeler tous azimuts. A slalomer entre les serviettes posées anarchiquement, les enfants qui couraient partout et leurs jouets de plage dispersés de-ci de-là, j'étais épuisé. Je ne pouvais rien donner d'autre au client que des sourires las et des politesses banales, en prime de leur Cornetto ou de leur Sprite.

Puis je m'affinai, me renforçai peu à peu. Mon souffle se mit au diapason. Et la galère devint fête. Passés quelques jours, je clamais ma rengaine avec un entrain renouvelé.
« Glaces, chouchous, boissons fraîches »
Parfois je sifflotais des airs célèbres, pour aller avec. Ou j'inventais une chanson, au gré de mon inspiration. Je connus un succès grandissant. Un signe lancé à mon adresse et j'accourais. Efficace, jovial. Souvent je sympathisais, car les vacanciers sont généralement sympas. Même s'il m'arrivait de tomber sur de parfaits abrutis…
Je me rappelle en particulier de cet olibrius style culturiste avec casquette à l'envers, lunettes Ray-Ban et tatouages étalés façon bande-dessinée. Une fois que je passai à sa proximité, il me lança brutalement « Hé, tu peux pas la fermer un peu ! » Apparemment, mon annonce le gênait. Allez savoir pourquoi… Préférant l'ignorer, je poursuivis mon chemin.
« Glaces, chouchous, boissons fraîches »
Lorsque je repassai, il joua au plus malin en me jetant « Hé, je te filerai pas un rond, alors pas la peine de t'égosiller » avec un grand sourire Colgate lui donnant l'air idiot. Je continuai sans ciller.
« Glaces, chouchous, boissons fraîches »
La fois suivante, il me lança « Hé, t'as qu'à vider tes poches bourrées de caillasse, tu verras que t'avanceras mieux ». En le voyant ricaner comme un crétin, je ne pus me retenir plus longtemps. Le fixant droit dans ses Ray-Ban, je lui répondis « Hé, tu crois que si j'avais les poches bourrées de caillasse, comme tu dis, je m'amuserais à porter cette glacière qui pèse un âne mort ? Tu crois pas que je resterais plutôt allongé sur ma serviette à me dorer la pilule ? », le plus calmement du monde, avant de reprendre.
« Glaces, chouchous, boissons fraîches »
Je ne l'entendis plus de l'après-midi. Tant pis pour lui s'il avait cru m'intimider.
J'étais déterminé à donner le meilleur pour ce travail ; voire à dépasser son strict cadre s'il le fallait. Comme cette fois où une malheureuse petite fille avait failli mourir sous mes yeux. Elle s'appelait Anna. Elle avait six ans. C'était le 14 juillet 1998.

Ce jour de fête nationale, tout commença pour le mieux. Il faisait beau, la plage était prise d'assaut et les ventes allaient bon train. A l'heure du goûter, un papa et une maman m'appelèrent pour acheter des chouchous à leur petite Anna. Aussi convivial que de coutume, je servis cette adorable famille qui ressemblait à tant d'autres, avant de reprendre mon train-train. Scène ordinaire.
« Glaces, chouchous, boissons fraîches »
A peine j'avais parcouru quelques mètres que j'entendis ces gens hurler le nom de leur fille. Des cris à glacer le sang. Je me retournai mais un attroupement s'était déjà formé autour d'eux, m'empêchant de voir. Au pas de course je me jetai dans la foule, progressant tant bien que mal. Si l'une des personnes présentes s'occupait d'appeler les secours, les autres ne servaient à rien sinon à ajouter à la confusion générale. Il y avait même un gugusse qui filmait avec son caméscope, me barrant le passage. J'écartai ce représentant de la bêtise humaine d'un bon coup de coude dans les côtes, avant de réussir à atteindre le centre du cercle. Ce que je craignais était en train de se passer. Le visage rouge, gonflé, les yeux exorbités, la petite Anna gigotait comme un pantin, sa main crispée sur le maudit sachet de gourmandises. Elle s'étouffait. Avec un chouchou. Un de MES chouchous que JE lui avais vendu. Un horrible sentiment de culpabilité m'assaillit. La mère gémissait en tremblant. Le père tapait dans le dos de sa fille. En vain. Le visage bleuissait. Les secours n'allaient jamais arriver à temps. Je ne pouvais pas, je ne devais pas rester sans rien faire. Instinctivement, je pris l'enfant dans mes bras, appliquai mon poing au-dessus du nombril et poussai en-dessous du sternum, comme le préconisait la méthode Heimlich ou du moins… comme Stephen King l'avait décrite dans *Christine*, l'un de ses plus célèbres romans, dans la scène où un auto-stoppeur utilise cette technique pour sauver Leigh Cabot d'une mort certaine. Je n'avais jamais suivi aucune formation de secouriste auparavant. Aussi je prenais un gros risque, j'en étais conscient. Mais la chance se trouvait de mon côté, ce jour-là. Appelez ça la chance du débutant si vous le voulez mais, à la troisième compression, le chouchou partit comme un boulet hors de sa gorge. La petite Anna reprit sa respiration. Et j'en

remerciai mon auteur préféré. De tout cœur. Pour avoir permis, par ses écrits, de sauver une vie. La vie d'une petite fille de six ans.

Cette histoire fit de moi un héros local. La presse régionale relata mes exploits et j'eus même droit à une interview. Les gens m'arrêtaient sans cesse, pour m'acheter des bricoles. Ou pour prendre une photo avec moi. Tout ça alors que j'avais fait ce qui devait être fait. Tout simplement.

L'été suivant, tout le monde m'avait oublié. Ainsi va le monde. J'étais redevenu un simple vendeur ambulant ; le sympathique bonhomme à la glacière, qui clamait à tout va son sempiternel « Glaces, chouchous, boissons fraîches ». Et ça m'allait tout aussi bien.

Je me souviens de ce job d'été comme si c'était hier. Cette expérience qui m'a apporté plus qu'une bonne forme physique, plus que quelques sous, plus qu'un moment de gloire : une philosophie de vie. Toute la valeur du geste qui compte ; le geste qui ne coûte rien et apporte beaucoup. Une philosophie qui m'accompagne au quotidien, depuis ces vingt années qui ont passé.

Aujourd'hui, je suis conducteur de travaux et, avec mon équipe, nous œuvrons sur un chantier de construction en pleine métropole. La canicule sévit. Ni ombre ni brise, juste de l'air suffocant et du béton surchauffé. Mes gars souffrent, énormément. Mais j'ai beau être leur chef, je me dois aussi d'être à leur service. Ne pas être uniquement celui qui gueule des ordres. Etre aussi celui qui aide. Avec le sourire en prime. Toujours.
C'est ainsi que toutes les heures, je prends ma glacière électrique et j'effectue ma tournée. J'arpente le chantier comme autrefois j'arpentais la plage, en distribuant mes « glaces, chouchous, boissons fraîches » à tous les gars qui suent à leurs postes ; en espérant être à leurs yeux, sinon un héros, du moins un bon chef.

H moins 5

Magalie BOURGOIS

5h du matin

Environs de Nantes

- Je laisse la voiture à la gare, t'as le double des clefs ?
- Oouummm…
A la lumière de l'écran du radio-réveil, Claire voit son mari, tirer le drap sur sa tête. Se penchant davantage vers le lit, elle le secoue légèrement par l'épaule.
- Ton bus est à 6h48. J'ai mis la carte d'abonnement dans ton portefeuille. Tu auras largement le temps de récupérer la voiture et de conduire les enfants à l'école. Et tu n'oublies pas que la petite a rendez-vous chez le dentiste à 17h30 ?
Parfaitement réveillée, déjà prête à partir, Claire lui fait un baiser à travers le drap. Pour assurer le coup, elle l'appellerait vers 6h depuis le train sur son portable au cas ou il éteindrait son réveil machinalement. Encore une fois, elle se remémore tout ce à quoi elle a dû penser pour cette journée exceptionnelle. Un flot de stress l'envahit. Non… tout ira bien.

Aux environs de Cergy

Jean-Claude se retourne sur le matelas sans même se réveiller. Soudain son portable balance la musique de Rocky Balboa comme un uppercut. Le sursaut le fait se redresser, le cœur à cent à l'heure. Lui qui a l'habitude de se réveiller spontanément à 6h30 est surpris en plein cycle de sommeil profond.
Une suée au front, les yeux grands ouverts dans le noir de la pièce, il essaye de rassembler ses idées. Le plein du SUV a été fait la veille. Ecouter le trafic… non d'abord se faire couler un café bien noir !

Aux environs de Carcassonne

Madeline se love dans les bras de son mari comme dans un rêve. Pas un bruit ne trouble le repos de la maisonnée.

6h du matin

Gare de Nantes

Désespérée, Claire regarde à nouveau l'affichage : « 6H05 TGV PARIS retard indéterminé ». Pourtant ils ne sont pas en grève, elle s'en est assurée la veille en cliquant sur leur site. Autour d'elle, les autres voyageurs semblent aussi hébétés qu'elle. Aucune explication et à cette heure pas la peine de chercher un employé sur les quais. Les minutes s'égrènent lourdement. Soudain c'est l'écran noir. Stupeur pour la centaine d'usagers qui fixent le panneau d'affichage des départs SNCF. Le cœur en attente, le soulagement qu'ils ont perçu en revoyant la lumière se meut en anéantissement total : « 6H05 TGV PARIS supprimé ». Un murmure comme une lente agonie s'empare des voyageurs.
La gorge sèche, le cerveau de Claire carbure à toute vitesse. Trouver une solution de repli, vite ! Prendre la voiture ? Non pas possible. Benoît en a besoin pour son travail et il y a les enfants à conduire à droite à gauche … Renoncer, ne pas y aller. Impossible, l'enjeu est trop important pour elle. Panique. Ses yeux vides glissent sur l'écran. Cette fois, un message déroule en bas du moniteur : « Grève droit de retrait suite à l'agression d'un contrôleur, des bus seront mis en service dès que possible ».

Sur l'A86, 40 km avant Paris

Jean-Claude se sent bien à bord de son Suburbain. Plus haut que les citadines, moins massif que les 4X4 prétentieux, il est zen. Un débat sur la déconstruction de l'Europe l'accompagne pendant qu'il avale les kilomètres.

Aux environs de Carcassonne

Le piaillement des martinets descendant des cieux pour rejoindre leur nid, sous leur toiture, accompagne les rêves de la petite famille de Madeline.

7h du matin

Sur l'A87 en direction de Paris

Claire est tombée dans un sommeil comateux. Assise à l'arrière du bus, le mal des transports l'a aussitôt saisie dès les premiers ronds-points abordés trop souplement. Il lui semblait qu'un élastique géant sous son siège le transformait en une terrifiante attraction à sensations. Une fois sur l'autoroute, le malaise s'est enfin calmé. Le ronron du moteur et les ronflements de son voisin ont fini par venir à bout de sa nervosité. Le bus bondé avait quitté Nantes à 6h45, il mettrait 5h au moins pour rejoindre la capitale. Sa seule certitude du moment : elle serait en retard. Les sourcils froncés, la bouche crispée, sa tête dodeline doucement alors que les paysages défilent.

A86 dix kilomètres avant Paris

Jean-Claude opte pour une chaîne musicale. Le débat s'avérait improductif et bavard. Il roule sur la voie de gauche, dépassant sans forcer les deux autres files qui ralentissent à cause des différentes sorties. Rien d'alarmant pour l'instant. Un regard au compteur : 30 km à l'heure, la circulation est fluide comme lui indique l'application de son téléphone. Quand même ! Avoir un véhicule si puissant et se traîner ainsi misérablement… Autour de lui, tous sont à la même enseigne. Une femme se maquille, un homme tient des notes sur le volant qu'il essaye de lire entre deux ralentissements, et Jean-Claude ne compte plus le nombre de téléphone à l'oreille. Lui a opté pour le bluetooth depuis longtemps.
Alerte ! Soudain son GPS vire au rouge ! Le temps de trajet annoncé vient de doubler.

Aux environs de Carcassonne

Dans la cuisine, Madeline fourrage affectueusement la tignasse de son petit dernier, qui vient de dévorer ses tartines à la marmelade.
- Maman ! lui dit –il son un ton de reproche. Je viens de mettre du gel !
Ah c'est vrai, son « petit dernier » a huit ans et des envies de coiffure à la « High school musical ».
- Désolé, mon chéri mais tu es trop mignon et…
- Mignon ? beuhh…
Et le pré-ado s'enfuit en mimant un haut le cœur.
- Tu t'enfonces maman, la prévient gentiment Lucille un franc sourire aux lèvres, avant de replonger dans son bol de céréales.
- Le temps passe si vite ! Il adorait ça, avant…
Avec tendresse, elle regarde sa fille, bientôt quinze ans. Claire adore ces petits déjeuners en famille. Prendre le temps de les voir grandir, cela n'a pas de prix. Vive et élancée, Lucille est tout le portrait de son père. D'ailleurs, ce dernier commence à remplir le lave-vaisselle.
- C'est aujourd'hui, le grand jour ?
- Oui.
- Pas trop nerveuse ?
- Non, j'ai encore le temps de peaufiner les détails, une fois arrivée au bureau.

10h00 heure H

La Défense : siège général de la Société AAA… conseil.

- Bonjour, Madeline, vous avez une mine superbe !
- Le soleil du Sud, monsieur le Directeur.
- Je vous envie. Ici, c'est la grisaille tous les jours…

Madeline regarde autour de lui et s'entend confirmer ce qu'elle voit.

- Vous êtes la première. Ponctuelle comme toujours.
Claire, de notre agence de Nantes, ne sera pas des nôtres. Une grève de train surprise. Elle devrait arriver dans deux heures dans le meilleur des cas. Quant à Jean-Claude, il est … en route. Montrez-moi donc votre projet. Avez-vous pu lire mes dernières notes aux sujets des impératifs écologiques ?
- Parfaitement, je les ai examinées ce matin et j'ai pu les prendre en considération.
- Bien. Commençons, j'ai hâte de voir votre travail.

Jean-Claude déboule dans la salle de réunion. Il est en transpiration. Sa chemise lui colle sous les bras. Son front dégouline. Il a piqué un sprint dans les couloirs. Pourtant il arrive avec dix minutes de retard.
Il bredouille quelques mots d'excuse en saluant le Directeur, puis prend place autour de la table de réunion.

En face de lui, il reconnaît Madeline, de l'agence de Carcassonne, fraîche et souriante sur le moniteur de la Visioconférence !
Dire qu'il avait refusé cette avancée technologique, pensant que seule sa présence physique aux réunions pouvait révéler ses grandes performances. Pauvre résultat en vérité que ses paumes moites et son fumet d'homme stressé.
Madeline depuis son bureau à 800 km de là, reprend tranquillement l'exposé de son projet. Beau joueur, il l'écoute avec attention, un sourire pincé toutefois sur les lèvres.

Il est où le bonheur ?

Nathalie GARNIER SANTOS

Violaine contemplait les verres et les chaises vides... Il n'était que 19h et elle était seule, à attendre l'hypothétique arrivée d'un retardataire.

Elle vit enfin apparaître un visage familier. Contre toute attente, c'était Evan : "encore temps pour un petit verre ?"
"oui bien entendu"
Violaine le servit, mal à l'aise. Evan était un collègue charmant et sympathique mais rien ne trouvait grâce à ses yeux. Et si l'ambiance dans l'entreprise était bonne ("excellente" aurait dit Tristan le Directeur), il était évident pour Violaine que cela ne tenait pas de lui.

L'année précédente, elle avait décroché le poste de "Responsable Communication et Marketing – CHO ☺" dans cette start-up prometteuse. Les salariés étaient essentiellement des développeurs qui s'attelaient au but ultime : sortir la dernière version de leur produit phare « l'Escape 2 » : application informatique "bien-être" qui vous indiquait en temps réel à quel moment de la journée vous pouviez (deviez) vous détendre, vous aérer, boire un smoothie, déjeuner…

Audacieux, perfectionniste et jovial, Tristan, créateur du produit et de l'entreprise, connaissait toute l'équipe (26 personnes) et leurs familles depuis plus de 12 ans. " Une grande famille ". Mais depuis quelques mois, il sentait que l'adrénaline des débuts avait laissé place à une certaine routine "pépère" et pour une start-up, c'était inenvisageable.

Alors en recrutant sa responsable de communication, le CV de Violaine retint son attention par les quelques lignes en bas de page "De nature enjouée et communicative, passionnée de théâtre et de sport".

Lui vint alors l'idée de créer un poste dédié au bien vivre ensemble. Un Chief Happiness Officer… Comprendre : Responsable du bien-être. D'où le smiley dans la signature. Une idée de Tristan, ravi de sa trouvaille.

Il exposa rapidement à Violaine ce qu'il attendait d'elle : "Pour les tâches de communication, on travaillera ensemble. Rien de bien sorcier. Par contre, je veux de la vie, du lien, du dialogue, du rire... et pour ça, tu as carte blanche."

D'abord surprise, la jeune femme s'investit complètement dans le challenge, assista à quelques réunions d'équipes et fit le rapide constat que si les locaux étaient flambants neufs, avec de grandes baies vitrées, les salariés enchaînaient de grosses journées de travail et l'open-space permettait difficilement de s'isoler ou de se détendre.
Elle s'attela à l'élaboration d'un plan détaillé nommé pour l'occasion "Il est où le bonheur ?" autour de deux concepts clés : détente et implication de et pour chacun.

Tristan approuva avec enthousiasme.

Son premier chantier fut de faire peindre un pan de mur couleur rose fuchsia et laisser carte blanche aux salariés pour l'habiller : photos, dessins des enfants, calendrier... Chacun pouvait y apposer sa patte. Elle voulait qu'ils se réapproprient les lieux.

Elle vida également la "salle no way" : une pièce sans fenêtre servant de débarras. Deux semaines plus tard, elle était fière de leur faire découvrir un petit canapé, quelques magazines sur une table basse et un baby-foot flambant neuf en son centre. "Ouaouhhh " s'exclamèrent les collègues ! Ils étaient vraisemblablement ravis et Violaine de justifier "J'ai senti que vous n'aviez que peu de temps pour vous détendre alors je me suis dit qu'une salle détente serait idéale."
"Et comme ça on reste à proximité de nos ordinateurs n'est-ce pas ?" : Evan souriait mais Violaine n'était pas dupe du ton employé.

Ce n'est pas la première fois que celui-ci la reprenait en public. Tristan l'avait prévenue "Ne te prends pas la tête avec lui : dans une autre vie, il a dû être syndicaliste, il ne sait que râler".

La petite agence connut les mois suivants une frénésie de nouveaux concepts : nouvel intranet, tournoi de foot intra entreprise, tarifs pour la salle de sport voisine, investissement dans le Club d'entreprise T. permettant aux dirigeants et leurs salariés de se retrouver autour de valeurs communes…

Tristan exultait et enchaînait les post sur tous les réseaux sociaux pour vanter son Vivre ensemble. Son produit était innovant, son entreprise aussi. Et de citer à tout va Charles Handy " L'entreprise ne peut exiger la loyauté de ses salariés : elle doit la mériter. "

Au bout de six mois, Violaine lança les "apéros boulot" offerts par Tristan : invitation à se retrouver tous les jeudis soir au bar du coin après le boulot.

Si les premières semaines, tous les collègues s'y rendirent, elle se retrouva deux jeudis de suite seule avec Tristan.

Alors ce soir-là, malgré sa bienveillance naturelle, Violaine déversa toute sa rancœur sur Evan : elle ne comprenait pas la réaction de ses collègues et ne pouvait s'empêcher d'y voir de la mauvaise volonté. "Quand on ne fait rien, les gens râlent et dès que tu fais des trucs sympas, ils ne s'investissent pas."

Evan l'écouta patiemment.

"Bois-tu du café Violaine ?"
"Euh non… plutôt du thé"
"Et ton thé, tu l'achètes toi-même ?"
"Oui bien sûr"
"Nous aussi le café on l'achète nous-même. On fait une cagnotte et tout le monde va l'acheter à tour de rôle."
"Oui... et alors ?"

“Et bien tu trouves normal d’offrir un pot le jeudi soir et de ne pas être capable d’offrir le café à tes collaborateurs ?”

Violaine ne sut que répondre.

Evan était lancé :
“Le pot du jeudi soir c’est très sympa mais le café, la plupart d’entre nous ne pouvons démarrer la journée sans. Alors tu vas me dire que ce n’est que deux euros par semaine mais c’est pour le principe.”

“Idem ton baby-foot, c’est super mais quand on y a joué deux fois, on passe à autre chose. On n’a plus 15 ans et il faut être honnête, c’est bruyant.”
“Oui mais on ne peut pas tout avoir”
“Peut-être mais le bruit, c’est LE problème récurrent. Ça fait des années qu’on alerte Tristan là-dessus : on bosse en open-space : si ton collègue commercial ou la secrétaire sont au téléphone, impossible de te concentrer quand tu développes. Il existe des petits claustras qu’on pourrait installer mais va savoir pourquoi Tristan a peur que ça nous coupe les uns des autres.”

“Et vos sorties familiales le 2eme week-end de septembre ? C’est bien non ? Cette année, on a prévu une animation type Team building, ça va être sympa non ?”

“Ta réponse est dans la question”

“...???”

“Le week-end : Tristan nous impose une sortie d’entreprise le week-end. Ça empiète sur notre temps de repos et bien entendu on ne récupère pas.”

“Oui mais c’est de la détente !”

“Qu’en sais-tu si j’ai envie de me détendre le week-end avec Charlotte, Sylvain et Tristan ?”

“J’ai tout faux alors ?”

“Non Violaine mais je crois que la première chose à faire c’était de discuter avec les équipes mais aussi individuellement avec chacun.”

“Oui mais vous êtes toujours tellement occupés ou concentrés sur vos postes.”

“Mais c’est à toi de t’imposer ! ”

Le lendemain, Violaine arriva au travail morose et découragée. De son poste, elle observa discrètement chaque collègue puis saisit soudain son clavier et élabora un questionnaire anonyme sur les attentes de chacun. Tout y était abordé : l’aménagement du temps de travail, les besoins en matériel, la santé/sécurité, les envies et contraintes de chacun…

Et les résultats la surprirent. Peu de revendications finalement mais le besoin criant d’être rassuré sur l’avenir de la société, de partager le stress lié à la sortie imminente du produit, d’échanger sur les performances de chacun. A travers ces réponses se dégageaient quelques pistes et notamment l’impératif de pouvoir aménager les horaires et le bruit. Evan avait raison.

Le plus dur restait à faire… convaincre Tristan !

Mais six mois plus tard, Escape 2 sortait sur le marché. Tristan jubilait. Le soir du lancement, tous les salariés étaient présents, émus et impatients. Le mur fuchsia était resté désespérément vide mais de petites cloisons ornaient désormais certains bureaux, Christophe avait son fauteuil ergonomique, Anna travaillait en télétravail, Gilles avait obtenu son mercredi après-midi, Luc partait le lendemain en congé sabbatique de 6 mois… Le bonheur quoi !

J'adore les lundis

Géraldine VALERO

- Quel jour de la semaine préférez-vous ? Le vendredi ou le lundi ?

La question avait été posée de façon nonchalante par le recruteur tout en fixant attentivement, droit dans les yeux, le candidat.

Le candidat ne parut pas surpris par cette question saugrenue, mais il ne put s'empêcher de réfléchir au pourquoi de cette question. Que voulait savoir le recruteur ? Que cherchait-il ?

- J'adore chaque début de semaine, synonyme d'espérance et de nouveauté, symbole de renaissance et de renouveau, aube d'une période fertile en surprises.

J'adore le lundi matin avec son rituel d'exploration de l'agenda hebdomadaire, la redécouverte des rendez-vous qui vont baliser une semaine qui démarre, riche en activités.

J'adore jeter un regard furtif sur la semaine écoulée en évoquant les bons moments passés et en me projetant sur cette nouvelle semaine qui s'annonce tout aussi passionnante.

- Donc, vous préférez le lundi au vendredi ?

- Effectivement. Deux semaines ne sont jamais identiques, et chacune d'elle apporte son lot de surprises et de nouveauté, car l'intérêt de la prévision réside justement dans son imprévisible déroulement. Je gère deux agendas : un agenda numérique consultable et utilisable facilement à partir de mon *Iphone*, et un agenda papier qui est mon *"road book"* hebdomadaire. Il s'agit d'un *Quo Vadis* universitaire (de septembre à septembre) grand format dans lequel je glisse les invitations de la semaine, les notes à utiliser pour les rendez-vous importants, mon pense-bête intelligent...

- Ce n'est pas très « moderne », le *Quo Vadis*...
- Peut-être, mais j'adore, le lundi matin, feuilleter mon *Quo Vadis*, véritable invitation à voyager, véritable tableau de bord avec ses clignotants, itinéraire jouissif à parcourir de manière gourmande. Oui, j'ai hâte de partir à la rencontre de mes collègues, de mes clients, de tous les contacts qui me permettent de grandir, de m'enrichir, de passer d'agréables moments...

Mais que la vie est belle ! Chaque situation, chaque rencontre offrent leurs lots de surprises, de nouveautés, d'imprévus. Aussi, chaque lundi matin, je suis dans mes 2 starting-blocks, prêt à m'élancer vers de nouvelles aventures après un week-end qui m'a rechargé les batteries.

Le recruteur parut intrigué par les réponses du candidat et manifesta son étonnement en écarquillant les yeux, en coupant le candidat dans son élan lyrique et en lui lançant à la volée :

- Mais alors, comment réagissez-vous face à tous ceux qui préfèrent le vendredi au lundi ? Et ils sont les plus nombreux...

- Je plains ceux qui, à la question « Comment allez-vous ? », répondent « Comme un lundi... ». Je plains ceux qui subissent et ne maîtrisent pas leur vie, ceux qui traînent les pieds et ne s'élancent pas, ceux qui survivent et ne vivent pas pleinement. Je plains les pessimistes, les râleurs, les défaitistes, les suiveurs... Ce n'est pas le lundi qui les rend morose, non, ce sont tous les jours de la semaine !

Être acteur de sa vie et non spectateur, voilà le secret du bonheur. Je leur souhaite de vivre intensément et d'attendre, chaque semaine, avec impatience, le lever de soleil du lundi...

Le recruteur demeura silencieux et griffonna quelques mots sur son bloc-notes.
Quand il releva la tête, le candidat lui sourit et dit :

- Puis-je vous demander ce que vous avez écrit ?
Le recruteur faillit s'étrangler devant l'outrecuidance du candidat. C'était la première fois qu'un candidat osait proférer pareille requête. En bon professionnel, il répondit :

- Pourquoi me posez-vous cette question ?

- Oh, ce n'est pas pour vous évaluer ; c'est juste pour vérifier si je me suis bien exprimé et que mon message est bien passé.

- Et d'après vous, qu'ai-je écrit ?

Les deux hommes se faisaient face comme dans un combat singulier. Chacun retenait son souffle et semblait épier le moindre mouvement de son vis-à-vis. Ils jouaient une partie d'échec en imaginant les parades réciproques tout en appréciant la qualité du jeu déployé.

- Je pense que vous avez écrit... Il laissa un long silence s'installer, puis il reprit :
Je pense que vous avez écrit « authentique, habile ou mystificateur ? ».

- Ce n'est pas mal... Ce ne sont pas les mots que j'ai utilisés, mais c'en est l'esprit.
Effectivement, vous m'intriguez. J'aime bien votre sens de l'analyse un peu décalée, et vos réflexions sont pertinentes. Mais sont-elles préparées ou bien faites-vous vraiment parler votre cœur ? Cela, je l'ignore.

- Je vais vous faire une confidence. C'est la première fois qu'un recruteur me pose une telle question. Je n'ai donc pas pu m'y préparer, mais j'apprécie beaucoup cet échange, j'apprécie beaucoup votre professionnalisme.

Les deux hommes se turent. Ils se regardaient droit dans les yeux.

Que recherchait le recruteur ? Bien évidemment, il recherchait la meilleure adéquation entre le candidat et le profil idéal. Et comme toute observation représentait un indice, sa réaction lui apportait un éclairage intéressant de sa personnalité.

Que recherchait le candidat ? Bien évidemment, il cherchait à se faire recruter et essayait de montrer son meilleur profil, enfin... le profil qu'il estimait être le meilleur ; car il prenait un risque avec de tels propos et un tel comportement. Si le recruteur cherchait un bon exécutant, un candidat dans la norme, il serait impitoyablement éliminé. Si, comme il le subodorait, le recruteur cherchait quelqu'un doté d'une certaine personnalité, d'une certaine assurance et d'idées non pas originales mais pertinentes, voire impertinentes, alors il aurait toutes ses chances.

Les deux hommes continuaient à s'observer. Mais cela ne prenait pas la forme d'un duel, car un duel suppose un vainqueur et un vaincu. Non, la scène évoquait plutôt une amorce de partenariat, une envie de travailler ensemble, une estime réciproque.

- Puisque nous en sommes aux confidences, dites-moi vraiment ce que vous pensez du vendredi. Je n'imagine pas qu'on ne puisse pas aimer ce jour qui ouvre la porte à tant de choses...

Le recruteur était habile et le ton employé suscitait forcément une certaine connivence. La réponse recherchée devait être en harmonie avec la confiance placée dans cette question.

- Mais j'aime le vendredi. Ne vous méprenez pas. A la question « Quel jour de la semaine préférez-vous ? Le vendredi ou le lundi ? » ma réponse ne souffre aucune ambiguïté. Mais à cette nouvelle question ma réponse est claire : j'aime le vendredi.
Savez-vous que nous sommes en train d'illustrer une histoire célèbre racontée par Paul Watzlawick - l'un des créateurs de l'école de Palo Alto - concernant la communication paradoxale. Je vous la rappelle brièvement, car je suis sûr que vous la connaissez :

Une femme offre à son mari deux cravates, une bleue et une rouge. Le lendemain, le mari, pour faire plaisir à sa femme, porte la cravate rouge. Sa femme lui décoche alors : "Ah bon, tu n'aimes pas la cravate bleue !? »

CQFD.

Jusqu'où va le train du progrès ?

Emilia VITTEK

Juin 2025, Futurolandia

Professionnellement, Li-Amie vient d'emménager dans de nouveaux locaux, suite au déménagement de son entreprise à la fin de l'hiver dernier. Tout le personnel, encadrement et directeur inclus, a quitté des bâtiments qu'elle connaissait depuis 35 ans. Ils ont tous été regroupés en un même lieu : « Au revoir Pasadolandia. Bonjour Futurolandia ! ». Ce mot d'ordre, ce slogan a germé d'entre les agents au fil de la construction du projet de déménagement. La direction a su instiller peu à peu le nectar du projet, embarquer avec lui tous ses agents, les faire y adhérer et le défendre en créant une forme d'addiction au projet. Les derniers mois rien n'était réparé dans l'enfer « Pasadolandia », point de travaux réalisés, et tout serait arrangé au paradis « Futurolandia ».

Si certains de ses collègues et amis ont augmenté leur temps de trajet, Li-Amie a réduit le sien tout en augmentant sont temps de marche. Cela est bon pour le moral à cette période où nous allons vers de belles longues journées. La Direction a eu l'intelligence de faire le déménagement au bon moment.

Après quelques jours de vacances en famille, Li-Amie reprend son travail aujourd'hui.

Ce matin, le soleil luit dès l'aube. Les oiseaux chantonnent allègrement dans les arbres qui bordent le trajet. Une douce brise matinale joue avec les cheveux de Li-Amie, lui caresse le cou, l'invite à lâcher prise.

Li-Amie se sent toute légère. La cinquantaine passée, elle avance en sautillant presque, ose quelques pas de gazelle comme quand elle était en Primaire. Elle a rechargé ses batteries ces trois jours au cœur de Desiertolandia, à rire et sourire avec son mari et ses enfants. De telles situations sont tellement rares depuis que son fils et sa fille ont eu à installer chacun son chez-soi. Les progrès technologiques actuels facilitent les communications vidéo et

audio. Mais, Li-Amie a besoin de présence physique de proximité. Elle est tactile, câline, « poutou-poutou ». Le web, la robotisation ou l'intelligence artificielle n'y accèdent pas encore.

Pour Li-Amie nombreux sont les avantages du déménagement. À l'ère du tout numérique, le progrès lui facilite bon nombre de tâches de sa journée, ce qui allège le poids des ans. La logistique est mise en place pour automatiser et accélérer les tâches.

À l'arrivée, Li-Amie présente son badge et le portillon s'ouvre. Ce badge est un laissez-passer fantastique. Il enregistre son heure d'arrivée, de départ… et lui permet de naviguer dans tout le bâtiment. C'est aussi lui qui appelle automatiquement l'ascenseur pour se rendre au parking. LIBRE CIRCULATION !

Les ascenseurs sont programmés pour minimiser le temps que vous passez à les attendre. Pour cela, ils n'ont plus de bouton de sélection d'étage à l'intérieur. Dans le hall vous signalez l'étage que vous voulez rejoindre et ils vous indiquent quel ascenseur, sur la batterie de quatre ascenseurs actifs, vous y emmènera. Progrès oblige, il est prévu un ascenseur qui priorise par rapport aux personnes en situation de handicap et le nombre d'occupants est comptabilisé pour éviter la surcharge. WOUAHOUUU !

Quand Li-Amie veut réserver une salle de réunion, une application sur une tablette à la porte de la salle lui permet de le faire immédiatement, de valider sa présence au début de la réunion et de libérer sa salle à la fin de la réunion. Plus besoin de dépendre de l'ordinateur et d'un être humain, libre de congés ou d'assouvir des besoins naturels, pour enregistrer les réservations. SOUPLESSE et EFFICACITÉ !

Le bureau aussi est une mine technologique : la température se règle automatiquement sur dix-huit degrés et est modulable dans une fourchette de trois degrés à la baisse ou à la hausse. La lumière se règle automatiquement en fonction de l'éclairage de la pièce. Cet éclairage peut être complété par une traditionnelle lampe de bureau. MAGIE !

La station portable de Li-Amie démarre dès qu'elle franchit le seuil de la porte de son bureau. Totalement amovible, elle donne à Li-Amie les moyens de faire du télétravail : un jour par semaine elle reste chez elle et fait sa journée comme quand elle est sur place. Elle reste joignable par téléphone, car les progrès techniques lui permettent de renvoyer sa ligne téléphonique sur la ligne du domicile et de recevoir les appels en toute transparence. Elle est aussi joignable par messagerie. Elle dispose de tous les outils informatiques qui lui sont nécessaires et elle accède au même réseau qu'à son bureau, intranet inclus. Ce transfert géographique se fait en toute transparence et lui offre un environnement de travail identique à celui dont elle dispose à Futurolandia, le calme en plus. Li-Amie en profite pour rédiger des comptes rendus et mener des travaux d'études de données, de mise en forme de nomenclatures et de relecture pour validation de la cohérence des informations. EFFICIENCE !

À l'heure du repas, dès que Li-Amie franchit le seuil du self-service, un gentil robot lui prépare son plateau, avec couverts et serviette et lui annonce le menu du jour. S'aidant de la synthèse vocale, Li-Amie lui annonce son choix :

- cervelle de canuts, feuilleté au fromage de chèvre et aux épinards sur lit de salade romaine, tiramisu.
- et comme boisson ?
- eau gazeuse, s'il te plaît, Androïna ».

Li-Amie et Androïna s'entendent à merveille car Androïna est humaine, attentive et attentionnée. « Au revoir » se disent-elles réciproquement. Androïna enregistre la composition du plateau pour pouvoir facturer les repas à la fin du mois. Le montant sera directement déduit de la paye afin de limiter les opérations financières. SIMPLICITÉ !

Li-Amie apprécie le progrès dans l'essentiel de ses travaux récurrents : toutes les applications se sont développées avec une ergonomie conviviale, des ordinateurs de plus en plus performants, capables d'obéir à la voix, avec une reconnaissance à la connexion fondée sur la reconnaissance de la pupille. Désormais les

kilomètres physiques ne sont plus une barrière professionnelle : les équipements de visioconférence permettent de tenir des réunions avec des participants *urbi et orbi*. Nous pouvons même partager les présentations que nous réalisons sur les ordinateurs. TECHNOLOGIE, QUAND TU NOUS TIENS !

Organiser une réunion, une conversation à plusieurs ou un séminaire, est devenu un jeu d'enfant : les agendas connectés affichent automatiquement le premier créneau, dans le temps, libre pour tous les participants. En un clic l'invitation est envoyée à tous les participants. Un deuxième clic et la salle de réunion, de bonne capacité, est réservée. Un troisième clic et c'est toute la logistique qui sera prête au jour J, à l'heure H. ET UN, ET DEUX et TROIS !

Li-Amie connaît aussi le progrès en tant que membre de jury de concours. Elle a connu l'époque où elle corrigeait les copies en annotant ses remarques sur un carnet de brouillon. Puis, elle a photocopié les copies pour y porter des annotations personnelles, guides à la notation et à la préparation de réponses à des candidats qui s'interrogeraient sur leur note. Maintenant le service organisateur du concours numérise les copies anonymes et développe une application pour que tous les membres du jury fassent une correction en ligne d'où découlera la note. ÉGALITÉ et ÉQUITÉ ! SÉCURITÉ !

Bien que Li-Amie aime vaquer à ses occupations domestiques, s'adonner à des loisirs créatifs ou culturels, se balader ou cuisiner, elle doit reconnaître qu'avec ce déménagement chaque journée de travail est, fonctionnellement, une journée à « Paraisolandia ». Difficile dans ces conditions de rechigner pour aller travailler. En attendant la retraite, tout est fait pour que chacun le vive avec le sourire. LOUONS le BIEN-ÊTRE au TRAVAIL !

Pourtant, ce matin, malgré sa bonne humeur, Li-Amie est légèrement agacée. Son Jiminy Cricket lui chatouille l'oreille sans vergogne, incessamment, en irréductible insecte, infatigable.

« Cri-cri-cri ». Silence. « Cri-cri-cri ». Silence. « Cri-cri-cri »…

Li-Amie ne veut pas embrumer son insouciance du jour et laisse Jiminy à son délire. Au diable les avertissements ! Elle poursuit son avancée vers le bâtiment que l'équipe a rebaptisé « Futurolandia ». De rue en rue, le soleil l'accompagne, joue avec les immeubles et les arbres, disparaît dès que Li-Amie veut le voir. Il y a des jours où il est taquin.

Li-Amie s'en contente, heureuse de sa vie. « Un pas de souris, deux pas de parasol et trois pas de fourmi » et elle arrive devant l'entrée. Elle farfouille dans son immense sac à main, en extirpe le badge et passe le portillon sans encombre. Il est 7 h 55 et sa journée commence.

Li-Amie se dirige vers les ascenseurs. Demande à aller au vingt-cinquième étage et attend. En moins d'une minute la porte de l'ascenseur numéro trois s'ouvre. Li-Amie s'y engouffre et la voici partie pour un voyage sur la lune. Li-Amie laisse vagabonder son esprit. À chaque étage franchi, elle pense à un élément différent : des plantes, des fruits, de l'eau, sa famille, les voyages… le paradis, l'amour, la paix… l'enfer. L'ascenseur vient de s'arrêter tout net entre le dix-huitième et le dix-neuvième étage. Plus de courant car il y a une alerte incendie. Li-Amélie ne sait pas si c'est un exercice pour tester les dispositifs de secours, afin d'éviter qu'un jour ce beau bâtiment ne devienne *la Tour infernale*, ou si l'exercice est réel. Mais, les boutons étant à l'extérieur, plus moyen de rejoindre un quelconque étage et de sortir de là.

L'absente

Benjamin DECOUT

Lundi 1er juin, 8h25, Centre de compétences de réserve de "La boite SA", Division de la dématérialisation.

" Bonjour Martin, tu as passé un bon WE ?
- Super. Merci Yohann. Avec ce pont, et mes derniers congés, cela m'a fait un WE de cinq jours. Et toi ?
- Tu parles d'un WE. J'ai déménagé les affaires de ma fille qui débute son stage dans une boite à côté de Paris. Deux fois 300 bornes et dix fois 3 étages. Je ne sens plus mon dos. Je suis content de venir travailler, je me fatigue moins.
- Et elle va faire quoi comme stage ?
- Tu sais qu'elle finit ses études de psychologie.
- Euh, oui peut être.
- Et bien elle a décroché un stage dans une jeune boite, une start-up comme ils disent à la tv, qui fait des programmes d'apprentissage pour capitaliser l'expérience personnelle et collective.
- Ça marchera jamais ce truc.
- J'espère que si car elle a déjà une proposition pour un CDD en fin de stage."

Arrive Alex avec un grand sourire.
" Salut les légos, vous m'avez laissé du café ?
- T'arrêtes un peu avec ça, Alex, s'énerve Yohann.
- Pourquoi des légos ? demande Martin.
- MDR, il n'a pas pigé ! s'esclaffe Alex.
- Des légos, comme des légaux, a-u-x, des juristes quoi ! dit Yohann à Martin, énervé. Les informaticiens comme Alex aiment bien que l'on ne les comprenne pas. Cela les fait apparaître plus intelligents qu'ils ne le sont en réalité.
- Ok, ok. Je pensais des légos qui s'emboîtent comme quand on était gosse, s'excuse Martin."

Alex, ravi de son entrée en matière, veut profiter du malaise qu'il a créé. Il poursuit sans attendre.
" Vous ne savez pas la nouvelle ?
- Quelle nouvelle ? répondent les deux autres en chœur, contents de passer à autre chose.
- Et bien, en fait je ne suis pas sûr.
- Ne te fais pas prier. De toute façon, tu ne tiendras pas cinq minutes sans tout raconter.
- Et bien voilà. Laura est partie.
- Comment cela partie ? Je l'ai vu la semaine dernière, avant le pont, dit Yohann
- Son bureau est vide.
- Vide ?
- Oui. Vide de chez vide. Et elle n'est pas venue depuis six jours.
- Tu as demandé à la RH ? dit Martin.
- Pas moyen de leur tirer une info à ceux-là. Et ils sont toujours en grappe sans se mélanger aux autres.
- C'est pas possible, on ne part pas comme cela. On dématérialise aussi les salariés maintenant ?
- Ah ouais ? Et Kévin l'année dernière, et aussi Thomas, et l'autre mec bizarre l'année d'avant ?
- Quel mec bizarre ? dit Martin.
- Celui qui faisait toujours des phrases trop longues et qui avait des pantalons trop courts, répond Alex en riant.
- Tu veux parler de celui du service organisation qui faisait des réunions tout seul car chacun trouvait une excuse bidon pour ne pas y aller. Personne ne s'est plaint de son départ.
- Et surtout, personne ne s'est demandé ce qu'il était devenu, dit Yohann pensant tout haut."

Et Alex de reprendre son sujet :
" Mais pour Laura, on va pas laisser cela sans réponse. Il y a bien quelqu'un qui doit savoir, mais qui ?
- Va demander à Julie, l'assistante. Elle sait tout sur tout le monde, et se pique de le savoir avant tout le monde, suggéra Yohann.
- Biiiiip ! Raté, j'y ai pensé mais Julie est en arrêt maladie depuis 15 jours, répond Alex."

Martin qui ne dit rien depuis une minute, et rien d'intéressant depuis quelques mois, avançe une hypothèse :
"Peut-être que son bureau va être refait, peinture, stores..., et qu'on lui a demandé de tout enlever."
Alex, immédiatement :
"Elle aurait mis ses affaires dans un autre bureau et elle serait revenue. Et depuis quand on refait des bureaux dans ce service. La Direction préfère rénover les services commerciaux pour en mettre plein la vue aux clients. Il faut qu'ils comprennent pourquoi ils payent si cher.
- De toute façon, raisonne Yohann, elle y tenait à son bureau Feng shui, avec son énorme plante et son bureau assis-debout. Avec ses trajets en train dans lequel elle mettait son vélo pour finir le trajet, elle s'était bagarrée pour l'obtenir.
- Et si elle était en maladie ? Sans doute un RPS, dit Martin.
- Et ses affaires aussi sont en arrêt maladie ? Ça ne colle pas, rétorque Alex.
- Elle était comment quand vous l'avez vue la dernière fois ? demande Yohann. J'ai discuté avec elle récemment et je l'ai trouvé… absente. Elle était préoccupée. Peut-être qu'elle savait déjà qu'elle allait partir."

Martin tente :
" Peut être qu'elle est morte d'un accident ?
- Et elle le savait une semaine avant qu'elle allait mourir subitement, sans être malade, ricane Alex. Pourquoi pas enlevée par des extraterrestres.

- Il n'y a pas cinquante raisons de partir, heu... sans raison, se défend Martin.
- Ce n'est pas si idiot que cela, reprend Yohann. Soit on décide de partir, soit on nous oblige à partir.
- Et la rupture conventionnelle dit fièrement Martin. C'est une demande commune.

- Toutes celles que je connais, c'est la personne qui voulait se barrer ou le patron qui ne laissait pas le choix au salarié, dit Yohann tout en cherchant à énumérer les solutions dans sa tête."
Il continue toujours à haute voix.
"Bon, voyons. Si c'est un départ volontaire, négocié ou une simple démission, elle en aurait parlé. Il y aurait eu un préavis. Si c'est forcé, il fallait un motif pour la licencier. C'est pas parce que c'est une femme qu'on a le droit de virer quelqu'un. Et les syndics seraient venus questionner tout le monde. Et le RPS, on aurait le CHSCT sur le dos. En plus, elle était organisée. Discrète mais organisée. Tellement discrète que même son chef ne la connaissait pas. Du moment qu'elle atteignait ses objectifs, elle pouvait venir avec un vélo à une roue et mettre un Bouddha lumineux dans son bureau si elle voulait.
- Heu Yohann, pourquoi un Bouddha ? Elle était du genre yoga et tout ça ?
- Non Martin, c'est une image. Le Bouddha, les massages, l'acupuncture, le thé vert, l'eau minérale, le pilates.
- Le quoi ?
- Le pilates ! La gym pour filles, tu sais bien. Je reprends, où j'en étais. Je ne sais plus. Ah, oui, le pilates et la méditation pleine conscience. Tu parles. Pleine conscience mais ils font semblant de ne pas dormir, pendant que les autres travaillent."
Alex, avec un petit sourire, le pique sans manière :
"Tu fais le portrait de ton ex, depuis qu'elle a fait son voyage au Népal.
- C'est pas pareil. On peut faire cela chez soi mais on ne mélange pas le travail et la maison. Y-a des limites. On est là pour bosser ou alors on reste à la maison."
Carole, la chef du service passe la tête dans la salle de repos et presque sans s'arrêter lance :
- Ah, vous êtes là. Il faudrait arrêter de jacasser comme des gamins à la récré, il y a Laura qui vous cherche partout depuis une heure. Elle a démarré son télétravail depuis une semaine. Si au moins vous lisiez vos mails d'info du service ! Laura est aujourd'hui en salle connectée des nomades. Elle ne peut pas avancer si personne ne répond au service juridique ou au service informatique.

L'essentiel

Laura CHAMBRON

Lucie raccrocha le combiné et poussa un soupir, Vincent l'attendait dans son bureau. Qu'allait-il lui annoncer ? Les équipes n'atteignaient pas leurs objectifs, elle le savait. Mais comment leur demander de rentrer un éléphant dans un trou de souris ? C'en était trop pour eux, ils ne tiendraient pas à ce rythme, pas dans ces conditions.
Elle se leva et ajusta son tailleur blanc immaculé. Elle était parfaite, comme toujours. Tailleur impeccable, cheveux tirés. Même son teint rosé rappelait la douceur du printemps.

Elle craignait pour l'avenir de l'entreprise mais rien ne transparaissait. Lucie maîtrisait tout. Toujours.

Elle se dirigea vers le bureau de Vincent. Son pas était sûr, sa tête haute, son visage impassible. Les autres ne se doutaient pas de l'orage émotionnel qui la traversait.

Vincent était assis à son bureau. La baie vitrée laissait passer la lumière ocre de cette fin de journée automnale. Il leva la tête en l'entendant arriver. Ses yeux émeraudes étaient teintés d'une noirceur ténébreuse, son regard mêlé de colère et d'inquiétude. Elle entra, esquissant un sourire timide.

La conversation s'annonçait brève, il lui montra les chiffres. La productivité était en baisse, le nombre de dossiers traités diminuait. Le service qualité avait tiré la sonnette d'alarme : les retours clients étaient mauvais. L'absentéisme croissant desservait la productivité.

Selon lui, une seule raison possible : une partie du *staff* rechignait au travail. Ces comportements avaient un effet boule de neige et le reste de l'équipe était démotivé. CQFD.

A ce rythme, il devrait accepter la proposition de rachat de leur entreprise. Lucie se liquéfia … « *il n'a pas compris. Il ne comprend pas. Il ne veut pas comprendre* ».

Il avait réorganisé les équipes à plusieurs reprises, ce qui avait généré auprès de ses salariés d'âpres réactions ainsi que des débats passionnés avec les organisations syndicales en place. Mais Vincent n'avait pas tenu compte des remarques. « *C'est pour le bien de l'entreprise* », rétorquait-il sans lever la tête.

Lucie tenta de lui expliquer son point de vue. Elle le connaissait depuis longtemps et pouvait se permettre quelques familiarités. Malgré les apparences, elle était dotée d'une empathie hors norme lui permettant d'ajuster son discours en fonction de son interlocuteur.

Elle entreprit donc un plaidoyer digne d'un grand avocat et décida de lui faire entendre raison. *« Les salariés sont fatigués ! »* Les indicateurs présentés ne révélaient pas, à son avis, une quelconque fainéantise de la part des équipes mais bien un ras le bol qu'il fallait affronter ! Une équipe remotivée permettrait à coup sûr de remonter la barre haut la main, et en peu de temps.

Elle argumenta, arpentant le bureau de long en large tout en faisant de grands gestes. Lucie parlait avec passion, ses mains accompagnaient ses mots et illustraient à elles seules la vigueur de ses propos. L'engouement avait eu raison de la crainte qui l'avait précédée. Elle lui énonça consciencieusement les idées qu'elle avait eues, les solutions auxquelles elle avait pensé.

« *Le convaincre, il fallait qu'elle le convainque* ». Elle l'avait toujours soutenu dans ses actions mais désormais, Il fallait changer de cap, et vite !

Elle termina son discours avec brio et Vincent retrouva peu à peu le sourire. Il la regardait agir tel un spectateur admirant une comédienne arpenter les planches pour la première fois.

Cette femme était surprenante. Elle était son bras droit depuis 4 ans et l'assistait dans ses décisions stratégiques. D'ordinaire, elle s'occupait des finances et de l'administratif de l'entreprise familiale mais il lui reconnaissait de grandes qualités humaines. Conscient

de l'impasse dans laquelle il se trouvait, Il accepta sa proposition. Il n'avait plus rien à perdre…

Lucie se félicita d'avoir réussi à toucher la sensibilité de son directeur qui s'était quelque peu déshumanisé ces derniers mois. Elle se sentit soudain pousser des ailes. Une heure auparavant, l'anxiété la dévorait, désormais, elle voyait l'avenir avec enthousiasme. Remotiver les Responsables d'équipe, remotiver les équipes, trouver des solutions aux problèmes de terrain. Tel était son objectif.

Les jours qui suivirent, elle mena son projet comme toujours, d'une main de Maître.

Elle créa un premier groupe de travail et *briefa* les responsables d'équipes. Les représentants du personnel furent également encouragés à participer activement, ce qui ne fut pas pour leur déplaire.

Les rencontres avaient lieu dans une salle aménagée avec goût. Finie la grande table et les chaises mal ajustées. Juste des fauteuils, une petite table, des plantes et une bibliothèque.

Les rayons du soleil traversaient les rideaux, l'odeur de café emplissait la pièce comme pour ravir les sens et éveiller les cellules grises. Les idées fusaient autour de brainstormings auxquels chacun pouvait participer. Les langues se déliaient, la confiance revenait.

De ces réunions naquirent des idées plus loufoques les unes que les autres. D'aucuns souhaitaient une salle de pause digne d'un salon de massage, d'autres une salle de sport, du Shiatsu ou autre activité exotique. Mais Lucie sut recadrer le débat.

Jour après jour le groupe de travail se recentra, se nourrissant des idées de chacun. Il en ressortit un point crucial : tous les salariés avaient besoin de s'exprimer. Les procédures imposées étaient insensées et devenaient anti-productives, le climat se dégradait… Selon eux, le dirigeant maniait les salariés comme il aurait guidé

une voiture électrique, les baladant de droite à gauche et d'avant en arrière sans se soucier de la trajectoire finale.

C'est ainsi que le groupe de travail, représenté par Lucie, demanda aux différentes équipes de créer une vidéo d'animation, à l'image d'un dessin animé. Les outils d'aujourd'hui étaient faciles à prendre en main. Ils devraient laisser libre cours à leur créativité et énoncer leurs griefs dans la première partie de la vidéo, à condition de proposer des axes d'amélioration dans la deuxième. Lucie avait prévenu Vincent : le résultat pouvait être difficile à accepter et une remise en cause serait nécessaire.

4 semaines suffirent à faire émerger des vidéos cinglantes de vérités. Ce ne fût pas sans embuches, mais le résultat valait le détour. Comme prévu, certaines étaient quelque peu virulentes.

Quelques idées principales en ressortirent. Par exemple, Vincent devrait désormais amener café et croissants à tous les salariés chaque matin... Idée qui ne fut pas retenue par la Direction !

D'autres au contraire furent intégrées au plan d'action, notamment celle de la *« gamification »* des réunions hebdomadaires. Un responsable était identifié par roulement et devait trouver des idées d'animation : réunion sous forme de *trivial pursuit, serious game,* « *vis ma vie »* … le « jeu » devait correspondre à l'ordre du jour et permettre de trouver des solutions.

Une plateforme collaborative *online* fût même mise en place pour échanger des idées.

Petit à petit, il fût normal d'arriver dans une réunion où les salariés se bataillaient le camembert bleu d'un *trivial pursuit* ! Les idées fusaient et les plus réticents se plièrent aux nouvelles règles.

Les problématiques trouvèrent des solutions, l'ambiance se fit plus sereine et les chiffres remontèrent peu à peu. L'objectif était atteint. Vincent et Lucie s'en réjouissaient. La cession de l'entreprise n'était plus d'actualité.

Vincent félicita Lucie d'avoir intégré ces méthodes insolites et d'avoir sauvé l'entreprise.

Elle lui démontra qu'elle s'était contentée de prendre en compte chaque salarié, chaque chargé de clientèle, chaque comptable, RH, Responsable d'équipe ou autre employé. Elle avait entendu leur seul besoin de trouver leur place dans cette équipe, dans cette entreprise, dans ce monde. Mais pour cela, encore fallait-il y penser, les considérer, les écouter, les faire rêver et avancer tous ensemble.

Qu'y avait-il d'innovant dans tout cela ? L'écoute ? Peut-être. Un juste retour à l'essentiel.

La boite de legos

Eve JAMIL

C'est mon premier jour. Je me tiens debout devant ma nouvelle boîte et je me demande ce qui m'attend à l'intérieur. Je suis en avance, personne n'est encore là. Je parviens à ouvrir la porte avec ma clé, et lorsque je rentre, il n'y a pas un bruit. J'ère dans les couloirs, et me dirige vers ce que je reconnais être une salle de réunion. Si j'en crois l'emploi du temps qui m'a été fourni, c'est ici que commencera ma journée.

C'est arrivé chez moi hier par coursier, un employé de l'entreprise j'imagine. Quand j'ai ouvert la porte, il m'a regardé avec bienveillance, arborant un sourire comme on en voit peu, et m'a remis une enveloppe. Dans cette enveloppe se trouvaient trois choses : mon planning, une clé, et une figurine lego pendue à un collier. J'ai d'abord cru que c'était une clé usb, parce qu'elle se détache et se reclipse à la partie supérieure. Mais à ma grande surprise, il s'agissait simplement d'un lego. Je me demande à quoi il peut bien servir. Le plus fascinant, c'est que la figurine me ressemble comme deux gouttes d'eau : une peau claire, une chevelure brune qui retombe dans le dos et dont la frange cache un peu son visage, des petites tâches de rousseurs parsemées sur les joues, et une robe noire à la fois sobre et élégante. Mais c'est un dernier détail qui m'a le plus interpellée : le lego porte un bracelet en pierres précieuses, à l'identique de celui que j'ai, accroché au poignet depuis plusieurs années. Auraient-ils vu cet objet fétiche lors de mon embauche ? Leur originalité, quelque peu étrange, attise ma curiosité. A l'intérieur de l'enveloppe, un message s'y cachait.

« Voici vos effets personnels. N'oubliez pas de les prendre pour votre premier jour, ils vous seront indispensables pour vivre pleinement l'expérience. Bienvenue dans notre nouvelle aventure. »

Me voilà donc en salle de réunion, mon emploi du temps à la main, ma clé dans la poche et mon double miniature pendu autour de mon cou. La pièce est grande. Je choisis une place autour de la table, et j'attends. Je me trouve idiote d'être là avant tout le monde. Le silence est pesant, et mon cerveau tourne en boucle à s'imaginer ce que les gens vont penser de moi. J'aimerais croire que je ferai bonne impression. Mais la tendance veut que le regard des autres, lorsqu'il vous transperce, vous renvoie toujours à la mauvaise version de vous. A ce moment-là, j'angoisse.

C'est mon premier jour, mais je sais bien comment ça se passe. J'ai quitté mon dernier emploi parce que je ne savais que trop bien, et me lever le matin m'était devenue insupportable à l'idée d'aller côtoyer ces mêmes requins qui me rappelaient sans cesse que je ne valais rien. Alors j'ai décidé d'aller ailleurs. Mais là, tout de suite, je me demande si cela changera vraiment quelque chose. Je continue de me sentir toute petite dans cet océan impitoyable, où pour prendre de la hauteur ou simplement rester à la surface, il est devenu courant de marcher sur les autres. Et qu'arrive-t-il à ceux qu'on laisse toucher le fond ?

A la seconde où mon cerveau se pose cette question, quelqu'un vient interrompre ma pensée.

- Bonjour ! Bienvenue à toi. Tu es nouvelle je crois, nous n'avons pas été présentées. »

Je lève les yeux, et aperçois une femme avec beaucoup de prestance. Un seul coup d'œil me suffit pour comprendre qu'elle respire l'assurance et la confiance en soi. Par réflexe, je me sens impressionnée, timide. Et puis, j'aperçois son regard et son sourire, qui à l'instar du coursier, traduisent une bienveillance comme on en voit peu.

- Bonjour, répondis-je après quelques instants. Qui êtes-vous ?

- Je suis consultante, spécialiste en psychologie positive. Et, on peut se tutoyer, on se tutoie tous ici, dit-elle en souriant.

- D'accord, dis-je en regardant ma montre.

- Les autres ne vont pas tarder à arriver.

Quelques secondes plus tard, les premières personnes arrivent, et une ambiance joviale s'installe progressivement. La salle se remplit vite, autour de la table les gens s'entassent et personne ne s'assoie. Je décide de me lever, et je les aperçois tous, ils se saluent dans la bonne humeur, s'échangent des sourires et des regards complices, une vague de bien-être m'envahit lorsque ces attitudes commencent à m'être adressées. Et puis, les uns après les autres, ils déposent leur lego dans une boîte sur la table à laquelle je n'avais pas prêtée attention. Une boîte de legos, tiens, c'est inhabituel.

Le bruit de la porte qui se ferme vient mettre fin à cette scène, et le silence envahit la pièce. Je vois la consultante que j'ai rencontré quelques minutes plus tôt se diriger vers le devant de la salle, et obtenir l'attention de son audience.

- Bonjour à tous. Comme vous le savez, nous sommes ici pour accueillir le nouveau membre de notre équipe, et l'inviter à prendre part à nos valeurs.

Je comprends qu'elle parle de moi lorsque tous les yeux se posent sur moi. Elle poursuit :

- Il y a un an, j'ai été contactée afin de présenter un projet innovant et concret, dans le but d'améliorer la qualité de votre vie au travail. Notre réflexion à tous nous a amené à imaginer un monde dans lequel chacun recevrait un mot gentil, chaque jour, un compliment, un geste amical, un sourire, un « merci », un « beau travail ». La réalité est souvent empreinte de plaintes, de reproches, de silences, de non-dits qui font trop de bruit dans les couloirs. Une quête existentielle d'exister en pointant l'autre du doigt. Une quête que chacun mène, pour la blessure que chacun porte, de n'avoir pas eu assez de, ou trop de. De n'avoir pas eu de père ou de mère, d'avoir vu ses proches partir, d'avoir vu sa mère battue par les bras de son père et abattue par la vie, d'avoir vu son frère, sa sœur, son fils ou sa fille quitter ce monde avant nous. D'avoir dû dire au revoir tant de fois que plus aucun bonjour n'a l'air de suffire. D'avoir été celui ou celle dont on se moquait, à la maison, à

la récré, dans la rue, et puis plus tard, au travail. D'avoir été blessé et rabaissé au point que pour survivre, il a fallu blesser et rabaisser les autres, tout ça pour masquer sa faille. Il n'est pas chose aisée de laisser notre passé dehors lorsqu'on vient travailler. C'est ainsi que pour pallier cela, nous avons inventé, la boîte de legos. Elle est toujours en expérimentation, mais montre déjà de bons résultats.

Elle marque une pause, et devine la curiosité qui m'anime face à ce mystère.

- Pour comprendre la boîte de legos, il faut comprendre ce que l'on met à l'intérieur. Ce que l'on met dans la boîte de legos, c'est ce truc qui à notre insu fait qu'on pense à soi avant de penser aux autres. C'est ce truc qui fait qu'on a parfois des œillères devant les yeux nous empêchant de voir les choses sous un autre angle. C'est ce truc qui prend de la place, qui à chaque brisure se renforce un peu plus pour panser un mal profond, insurmontable. C'est ce truc qui nous pousse à la malveillance, à l'isolement, à l'indifférence. Mais rappelons-nous que ce l'on est et ce que l'on doit faire pour survivre sont deux choses différentes. Alors, d'un commun accord, nous avons pris la décision d'enfermer dans une boîte ce truc qui nous enferme loin de ce que l'on est, conclue-t-elle en se tournant lentement. Et puis, une craie à la main, elle écrit lentement sur le tableau :

« La boite de l'égo »

L'égo...

Tout prend sens en un instant.

Elle me regarde, et au même moment où mon cerveau passe de la confusion à la révélation, j'esquisse un sourire et je détache ce truc qui m'en pend au cou, d'un geste lent, le met dans la boîte, et la referme. Sur le couvercle, on peut lire :

« La véritable innovation, c'est celle qui se trouve à l'intérieur de chacun nous. »

La nouvelle

Sabrina KALOUN

- Alors, Roxanne, vous avez pris vos marques sur votre nouveau poste ?

Je sursaute, troublée par cette voix venue de nulle part. Terrence. Mon patron.

- Oui, oui, merci. Tout se passe pour le mieux. J'espère d'ailleurs que vous-même n'êtes pas déçu par mon embauche.

- Déçu ? dit-il, les sourcils levés. Non, rassurez-vous, je suis entièrement satisfait de votre première semaine.

Je ne peux m'empêcher de rougir. Je le sens, là, sur mes tempes et au creux de mes joues, ces tâches de pudeur qui me trahissent sans crier gare. Je les déteste ces mouchardes.

- Je suis particulièrement bluffée par ce logiciel qui répond à toutes mes questions, presque instantanément.

Terrence reprend ses pas, d'un tempo plus lent, pour se rapprocher.

- Oui, nous l'avons mis en place pour votre prise de poste. Nadine est partie vite et n'a pas vraiment eu le temps de bien vous former. J'ai donc décidé d'investir dans cet outil. Vous savez que c'est une intelligence artificielle, qui traite votre demande et qui croise les données de nos différents serveurs pour vous apporter la réponse la mieux renseignée. Vous serez vite totalement opérationnelle sur toute notre offre de services.

Je suis ébahie.

- Je croyais que tous les employés de l'entreprise l'utilisaient depuis longtemps.

Terrence essaie de retenir un sourire.

- Une licence pour exploiter ce logiciel coûte cher. Je voulais l'expérimenter sur une personne avant de prendre le package pour tous. Et puis, la question du bien-être au travail est une préoccupation récente dans les esprits des chefs d'entreprise.

Je souris poliment. Je n'arrive toujours pas à croire que je suis la seule à avoir accès à ce logiciel, qui je dois le dire, travaille presque à ma place depuis que je suis entrée en fonction. A chaque fois que je cherche un dossier, une donnée sur un client ou même une présentation d'un produit, je tape ma requête dans la barre de recherche, qui se présente comme une plateforme de chat en ligne. J'écris. Il me répond. Je cherche des précisions. Il clarifie son propos. Tout ça se présente comme une discussion, un échange, un aller-retour entre l'élève et son maître. Question bien-être au travail, je n'ai jamais rien connu d'aussi confortable. Pas besoin de passer pour la novice, qui d'une voix tremblotante, l'index levé en guise de signal de détresse, interpelle ses collaborateurs pour avoir une aide ponctuelle, urgente et toujours malvenue. Et puis il faut reconnaître qu'à la cinquantaine passée, je n'en reviens toujours pas d'être passée devant la file de jeunes femmes, qui comme moi, ont passé quatre épreuves de sélection, et m'ont laissé miraculeusement passer la ligne d'arrivée.

Je sors de ma rêverie et rétorque :

- Alors quoi, si je comprends bien ce logiciel est un Dieu? Il saura répondre à toutes mes questions sans faillir ?

- Considérez-le plutôt comme un homme qui fait du mieux qu'il peut, et qui espère ne pas mal faire lorsqu'il le fait.

Les journées s'enchainaient, toutes aussi enrichissantes les unes que les autres. Cela faisait longtemps que je n'étais pas allé avec autant d'entrain au travail. Mon licenciement économique, les années passées à grignoter mes cotisations et à appréhender timidement le marché du travail avaient presque eu raison, à force, de mon optimisme jusque là résistant à toute épreuve.

Et puis ce jour arriva. C'était une matinée qui débutait comme les autres. Un thé vert à la main, j'allumais mon poste de travail et m'apprêtais à traiter les mails « en priorisant les priorités » comme dirait Terrence. Et là, sur mon écran, la fenêtre de dialogue du logiciel s'ouvre sans que je n'intervienne. Comme c'est étrange, je n'ai pas de requête en suspens. Pourquoi le logiciel s'ouvre tout seul ? Je vois un tas de phrases se succéder. Je cligne des yeux et avance mon nez sur l'écran pour y voir plus clair. Incroyable. Au lieu de l'icône familière du logiciel avant chaque phrase, ce sont les noms de mes collègues de bureau qui apparaissent. Je lis un échange entre les collaborateurs. Il s'agit d'une conversation de groupe concernant le cadeau de départ de notre comptable, bientôt à la retraite. Comment se fait-il que cette discussion apparaisse dans le logiciel auquel moi seule ai accès ? Je fonce dans le bureau de Terrence.

- Navrée de vous déranger. J'ai une question à vous poser.

Il m'invite à m'asseoir en face de lui d'un geste de la main.

- Je vous écoute.

- Je m'interroge sur ce qui me semble être une anomalie sur mon ordinateur. En allumant ma machine, une discussion de groupe est apparue sur mon logiciel d'aide en ligne. Deux logiciels se sont à mon avis télescopés. D'où peut provenir ce bug ?

Terrence reste sans voix. Il me fixe l'air interdit. Je suis gênée par son silence. Ai-je fait une bourde ? Ce dysfonctionnement est-il de

ma faute ? Une mauvaise manipulation de ma part a-t-elle pu endommager ce logiciel ?

Il prend timidement la parole.

- Je dois vous avouer quelque chose. Je ne suis pas très fier au moment où je vous parle. Ce logiciel d'aide en ligne n'existe pas. Il s'agit tout simplement d'une plateforme de communication collaborative. Cela nous permet de communiquer entre nous. Il est installé sur tous les postes de l'entreprise, d'où la conversation de groupe sur laquelle vous êtes tombée ce matin. Je suis absolument désolé de ne pas vous l'avoir dit avant.

Tremblante, je murmure :

- Qui répondait à mes questions alors ?

A son regard qui me fuit je comprends tout. Pas de logiciel. C'était Terrence. Le responsable qui m'a embauché comme assistante m'a lui-même assisté toutes ces semaines ! C'est à lui que je posais mes questions. C'est à lui que j'ai montré toutes mes défaillances ! Jamais une honte aussi grande ne m'avait saisi les tripes et le cœur.

- Pourquoi une telle humiliation ? Vous n'aviez donc aucune confiance en moi. Vous m'avez téléguidée comme si j'étais incompétente. Je suis atterrée. Je ne peux pas rester. Je vais débarrasser mes affaires. Vous aurez ma démission dans la journée.

Il se lève et fait barrage avec son corps pour empêcher ma fuite imminente.

- Un instant ! Ne partez pas. Laissez-moi m'expliquer.

Je reste vissée à mon siège et acquiesce de la tête.

- Voilà. Lors de la session de recrutement, nous étions trois à départager les candidats. Or, le choix du DRH et de mon associé

se sont portés sur un autre profil. Il s'agissait d'une jeune femme qui *a priori* maitrisait mieux les outils bureautiques que vous. Quant à moi, j'ai été touché par votre parcours. Vous vous êtes investie vingt deux ans dans cette société de transports qui a fait faillite. Vous avez un parcours exemplaire. Vous êtes loyale et avez une excellente posture professionnelle. Mais nous sommes dans un contexte économique où le marché de l'emploi est cruel envers les femmes, les seniors, les licenciés. Je vous ai choisie parce que votre savoir-être et votre savoir faire sont évidents à mes yeux. Je voulais vous donner votre chance. Et de mon point de vue, ça a fonctionné. Vous n'utilisez plus le « logiciel ». Votre travail est irréprochable. Je serai très peiné de vous perdre. Ce que je vous propose, c'est de prendre votre journée, de faire le point à tête reposée et de revenir demain sur le poste qui est le vôtre Roxanne.

C'est plus tôt que d'habitude que Terrence arrive au travail. Les locaux sont vides. Il appréhende un peu cette journée. Va-t-il devoir publier de nouveau l'offre d'emploi ? Après s'être fait couler un café, il allume son poste machinalement. Son attention est immédiatement attirée par la boîte de dialogue qui s'ouvre en bas à droite de l'écran. Un message s'affiche :

Roxanne : Cher logiciel, merci pour votre aide toutes ces dernières semaines. Je me permets de vous adresser une toute dernière question. Pouvez-vous croiser toutes les données auxquelles vous avez accès pour me dire si mon patron aime les chocolats ? Vous voyez, c'est pour le remercier pour tout ce qu'il fait pour moi, alors je ne veux pas me tromper.

La révélation

Céline KRIER

Tout le personnel est là devant la machine à café, curieux du motif de cette réunion urgente. Cela aurait-il un rapport avec la diffusion, la veille, d'une émission de téléréalité dans laquelle le grand patron a travaillé deux semaines incognito au bas de l'échelle dans l'entreprise ? Les commentaires vont en tout cas bon train :
« Ouah, chapeau le chef ! Il faut oser !
- Oh toi, Maryline, toujours à soutenir la Direction, de peur de perdre ton poste !
- Tu exagères, Bernard. Mais c'est facile pour toi, t'as pas ton mec au chômage et trois gosses à élever…
- Allez, vous n'allez pas recommencer à vous bouffer le nez pour des bêtises ! On est dans le même bâteau, il faut se serrer les coudes et ramer ensemble, intervient Corinne, lassée de leurs prises de bec stériles.
- C'est pas faux, temporise Bernard. Il faut reconnaître qu'il faut du courage pour quitter son petit confort et trimer à des postes dont les conditions de travail vont rarement en s'améliorant…
- N'empêche, c'est plus facile quand c'est quinze jours avec toujours un gros chèque à la fin du mois ! » le coupe Igor, trente ans de boîte dans le corps qui lui ont fait perdre ses dernières illusions mais développer un talent hors pair pour lire dans ses rhumatismes le temps à venir.
L'échange est interrompu par la responsable des Ressources humaines, venue exprès du siège, qui demande à tous de l'accompagner dans la salle de visioconférence.
Les trente-cinq salariés de la filiale d'un grand groupe de nettoyage et de services à la personne suivent inquiets, un peu comme des bêtes vouées à l'abattoir, les talons hauts surmontés d'un tailleur-jupe gris cintré de la DRH au chignon strict impeccable. Il faut dire que la dernière fois qu'une telle réunion a eu lieu, c'était pour leur annoncer l'absorption de la boîte par un gros groupe, avec son cortège de licenciements et la mise en place d'un management aussi moderne que déshumanisant.

Tout le monde a à peine le temps de s'asseoir face au grand écran blanc déployé sur presque tout un pan de mur que le directeur général apparaît à l'image. Tous sont suspendus à ses lèvres.
« Bonjour à tous ! Comme vous le savez sûrement, j'ai participé à une émission d'infiltration dans l'entreprise. Le but n'était pas de vous piéger, mais de mieux connaître votre quotidien professionnel. J'espère que vous m'excuserez de l'avoir fait incognito, sous un déguisement, mais c'était la seule façon de toucher la vérité. Pour être franc, j'ai trouvé que cela serait un bon moyen pour dresser un bilan autre que financier de l'entreprise. Finalement, cette immersion m'a ouvert les yeux, cantonné que j'étais dans ma tour d'ivoire, et m'a rappelé l'essentiel souvent trop oublié derrière les chiffres. »

Le personnel est dérouté par l'introduction ainsi que le ton aimable et chaleureux de leur directeur. La tension est palpable. L'heure de vérité approche et chacun espère qu'elle ne sera pas amère. Juste le temps d'échanger quelques regards inquiets ou interrogateurs tandis que le discours entre dans le vif du sujet : « Tout d'abord, je tiens à remarquer que si l'entreprise fonctionne et réussit, c'est avant tout grâce à l'action et aux efforts de tous chaque jour. Cela va peut-être de soi, mais il est important pour moi de le souligner et de vous en remercier. Par ailleurs, à travers les discussions informelles que j'ai pu avoir avec certains d'entre vous, j'ai constaté que vous avez beaucoup d'idées pour améliorer nos services et nos prestations, tout soucieux que vous êtes de bien faire votre travail, quel qu'il soit, à tous les niveaux. L'émission a certes été diffusée hier, mais elle a été tournée il y a six mois. J'ai utilisé ce laps de temps pour négocier avec le Conseil d'administration diverses améliorations.
Tout d'abord, il est prévu de créer des groupes d'innovations, chargés de collecter et de proposer régulièrement des pistes d'amélioration issues de l'expérience du terrain. Des boîtes à idées seront aussi mises à disposition et un grand concours annuel sera organisé pour récompenser les meilleures propositions internes sur la base des votes de l'ensemble du personnel.

Ensuite, une réflexion va également être menée en vue du perfectionnement de l'équipement, parfois peu ergonomique, gourmand en énergie voire peu efficace. Mon dos se souvient encore d'un des aspirateurs datant de Méthusalem aussi lourd qu'un âne mort et développant autant de puissance qu'un vieil asthmatique, que j'ai dû trimbaler sur plusieurs chantiers toute une journée. Dans un autre registre, j'ai cru devenir fou à force de devoir cliquer à tort et à travers pour saisir la moindre information dans un de nos logiciels, vraiment pas pratique, à croire que j'étais devenu un pivert compulsif ! Je ne peux vous promettre une complète rénovation, en raison des contraintes budgétaires, mais je vous garantis que cela n'est pas une parole en l'air. Soyons honnêtes, travailler avec du matériel ergonomique, efficace et économe, c'est moins de problèmes de santé, d'absences et de blessures, et c'est aussi plus d'efficacité. Je ne vous cacherai pas non plus que c'est bon pour l'image de l'entreprise et va dans le sens de nos engagements en matière de responsabilité sociétale (RSE). Cependant, le but principal est l'amélioration de votre bien-être au travail. Certes, cela a un coût, mais cela en vaut la peine. Quant à nos concurrents, quand ils nous verront débarquer par exemple avec des sièges assis-debout réduisant la fatigue lors de longues séances de repassage, ils y réfléchiront à deux fois et nous emboîteront sûrement le pas. Le Conseil d'administration m'a laissé carte blanche pour une période de six mois. À nous de faire de cette expérience une grande réussite au bénéfice de chacun !

Enfin, pour éviter qu'un fossé ne se creuse entre les différents services et filiales de l'entreprise, j'envisage de passer une journée, dans l'idéal par semestre, dans chaque site pour prendre le pouls localement. Il est également à l'étude de proposer un échange de poste dans chaque filiale une journée par an pour se rendre compte des activités des collègues et promouvoir l'entraide et la cohésion. Le management s'avère trop vertical et fait croire à tort à certains qu'il y aurait des salariés de seconde zone. Cela pourrait permettre de resserrer les rangs. Vu la complexité de mise en œuvre, c'est encore une idée, mais je souhaitais la partager avec vous pour vous assurer que mon passage à la télévision n'était pas qu'un coup de pub. Il doit nous aider à mieux travailler ensemble.

Comme je l'ai dit en conclusion de l'émission, cette immersion a constitué pour moi un électrochoc salutaire et a eu l'effet d'une révélation qui m'a obligé à repenser ma gestion et mon attitude peut-être parfois trop lointaines et déconnectées… »

Tout le personnel est bouche bée. Il ne s'entendait pas à cela. Certes, il y a parfois un gouffre entre les annonces et leur mise en pratique, mais semble-t-il, on allait enfin les écouter, tenir compte de leurs expériences et innover autant que possible... Même Igor, l'expert météo local blasé, veut y croire. Certaines entreprises ont introduit avec succès des innovations similaires. Pourquoi cela ne pourrait-il pas marcher chez eux ? C'est à l'avantage de tous, employeurs comme employés, à tous les niveaux. En attendant, un petit vent d'optimisme souffle dans la salle, prompt à balayer les derniers nuages noirs d'inquiétude, laissant espérer une aube nouvelle.

Le ballet blanc

Jennifer DEBBACHE

Elle est petite. Elle est boulotte. Même grasse et grosse. De partout, elle est large. Et quand elle s'assoit, les plis de son ventre s'ajoutent à ceux de sa blouse. Et ses cuisses !!! Ses cuisses…Elles s'étalent sur l'assise de la chaise et menacent de s'échapper, retenues de peu par les accoudoirs. De ses plis, s'échappe de l'air croupi. Il est chaud et humide. Son odeur, reconnaissable entre toutes, est constituée d'un mélange de sueur, de sexe et de fesse. Et puis du ranci. Du moite. Du salé.

Elle est petite. Elle est boulotte. Pourtant son visage est gigantesque. Elle a de grands yeux bleus, tombants, la paupière grasse, elle aussi. Elle les farde d'un trait de crayon pâteux, épais, d'un drôle de bleu. Un peu nuit, un peu gris. Elle doit penser que cela met en valeur ses yeux. Son nez est large lui aussi. Une boule huileuse parsemée de pores, comme des petits cratères sur la sphère lunaire, encadrée de deux narines qui frémissent sous son souffle. Et ensuite sa bouche aux lèvres de merlu. Larges, sans arc de cupidon, toujours en « o ». Un « o » étiré sur les côtés et en avant. Et de sa blouse blanche sortent deux petits manchons de poulets, avec au bout, ses mains aux doigts boudinés. Elle s'appelle Adeline, elle a 39 ans, elle est infirmière. Elle a bossé aux urgences, elle a bossé en pédiatrie. Maintenant elle officie en maison de retraite.

Et moi, je la crains.

La rancœur, la méchanceté, la petitesse enracinent son cœur et gonflent son âme. Vindicative, elle médit. Elle seule sait. Comme une rengaine, elle raconte encore et encore la petite erreur de la collègue. Magnifiée, sublimée. Ce qui hier était un couteau oublié sur un plateau sera demain un coup de poignard dans la main. Ses erreurs à elle deviennent celles des autres, et elle en profite pour faire la leçon et reprendre ce qui a été mal fait.

Elle traine ses sabots turquoise dans les couloirs, et dandine d'une jambe à l'autre. Et quand un malade l'interpelle, elle grogne et soupire. Si elle peut, elle n'y va pas.

Plus tard, elle dira : « Personne m'appelle moi. T'façon y z'en ont que pour l'autre ».

L'autre, c'est sa collègue infirmière. Elle est toute menue, toute craquante, toute souriante, toute dorée, toute sucrée. Une craquotte. C'est ça, l'autre est une craquotte. Elle demande toujours aux résidents comment ils se sentent, s'ils ont bien dormi, s'ils ont faim ou mal quelque part. La craquotte elle a 24 ans. Ça ne fait pas longtemps qu'elle est diplômée. Son 1er boulot. Elle a choisi son travail pour l'humain. Pour prendre le temps de s'occuper de l'autre, pas que de sa maladie. Elle n'est pas là aujourd'hui.

À moi, Adeline m'a dit « si tu demandes dans chaque chambre si ça va, on n'est pas sorti de l'auberge ! » Il y a un calendrier. Un planning des tâches à accomplir. Demander si ça va, écouter, ça n'est pas marqué dessus. Et cette petite question, cette toute petite question de rien du tout, les résidents risquent d'y répondre. De se plaindre. De demander des choses.

Comme ce couple. Tous deux en fauteuil roulant. Mais pas n'importe quel fauteuil. Pas le banal, avec une bande de tissu satiné tiré entre 2 barres métalliques. Non. Là ils sont pleins de mousse, d'embouts rajoutés, de pièces vissées. Un cale tête adapté et rivé d'un seul côté. L'accoudoir lourd qui dépasse. La mousse avec de grandes bosses et des creux bizarres. Là où on les attend pas. Tout est sur-mesure. Tout est adapté. Tout est orthopédique. Tout a l'air tellement inconfortable. Ce couple en fauteuil roulant attend dans le salon. L'un à côté de l'autre. Cette fois-ci on a fait attention en les déposant. Il faut les caler entre les meubles.

Sa peau à elle est toute fine. Elle a une drôle de texture sa peau. Elle plisse et garde la forme, comme si dessous, il y a de la pâte à modeler ou de l'eau mélangée à de la farine. On tire, le pli reste, comme gravé dans le l'aluminium, la rigidité en moins. Elle est toute blanche, et souvent sa tête dodeline. Elle la retient du mieux

qu'elle peut, les yeux fermés. Alors parfois, son mari vient et la soutient, crâne contre crâne. Presque entrelacés.

Ils ont l'air amoureux.

Lui il est désemparé. Il la voit décliner. Elle souffre, elle meurt à petit feu. La vie est toujours là, mais l'élan… Il s'essouffle. C'est qu'elle est tellement fatiguée. Elle a mal. Et lui, pris au piège dans son fauteuil, un harnais autour de la taille pour ne pas chuter, n'a pas la force de la retenir. C'est qu'il ne peut même plus soutenir son propre corps… Impuissant, il appelle à l'aide dans le ballet des soignants. Froufroufrou font les blouses qui le dépassent. Le coton blanc des jambes se frottent à l'air, se frottent à lui. Froufroufrou. Madame ! Froufroufrou ! Madame s'il vous plait, à l'aide ! Froufroufrou ! Plus tard monsieur. Froufroufrou ! Elle n'a jamais été comme ça. Au secours ! Ça suffit vous aurez de l'eau plus tard. C'est pas l'heure du goûter. Froufroufrou. S'il vous plait aidez-moi ! Aidez-la ! Froufroufrou, on a du travail. Allez dans le petit salon. Dis, tu veux pas pousser son fauteuil hors du couloir ? Froufroufrou ! Pitié, ma chérie, pitié.
Pas de bol pour lui, il est en fauteuil. Pas de bol pour lui, il a fait un AVC. Pas de bol pour lui, sa voix est cassée. Pas de bol pour lui, il est l'ombre de celui qu'il était. Pas de bol pour lui, il a vieilli.
Et moi je suis là, je les vois et mon cœur se serre. La craquotte n'est pas là. Elle est épuisée. Il y a encore trois arrêts. Ils se cumulent sur le bureau de la cadre. Les intérimaires refusent de venir. Les patients sont trop lourds et le matériel manque. Une prime pour un dos brisé ça ne vaut pas le coup.

- Dis Adeline, ma patiente m'a dit avoir mal au ventre. Ça ne va pas. J'ai pris ses constantes, elles sont bonnes.
- Oh elle me fait chier. Elle a tout le temps mal quelque part, c'est bon. Elle attendra ce soir, on n'a pas que ça à faire.

Et je ne dis rien. Je ne donne rien. Parce que je suis étudiante. C'est ma patiente. « ma » parce qu'on me l'a attribuée. Pour soulager l'équipe surtout. Tout ce que je fais est de la

responsabilité de l'infirmière. La plupart des erreurs des médecins aussi. Elle est sur tous les fronts. Alors il faut s'endurcir et résister. Il faut arriver à se préserver.

- Allez viens, je vais te montrer comment poser une sonde urinaire. Tu l'as déjà fait ?
- Non, je ne l'ai même jamais vu.
- Je vais te guider sur Madame Furterer. Tu vas voir elle a un boulevard, c'est facile. Et après on ira poser les poches d'hydratation en sous-cutanée. Et ensuite le tour des médicaments. Avec un peu de chance, si on gère bien, on aura fini pour 19h et on évitera les heures supplémentaires. Elles ne sont pas payées. Franchement, heureusement que t'es là… Je suis obligée de commencer à 16h d'habitude et encore, je finis jamais avant 40. Le temps de rentrer chez moi, j'ai à peine le temps de dire bonjour à mes gamins qu'ils vont se coucher… J'te jure… Pis là avec les arrêts qui s'accumulent…

La nuit, il n'y a pas d'infirmière. La nuit il n'y a pas de soins, c'est surement ça. La souffrance, la maladie, les accidents… Tout ça fond dans les derniers rayons de soleil.

Au tour du soir, ma patiente est endormie. Elle ne prend pas ses médicaments écrasés dans de la compote. Elle n'a plus le droit de boire de l'eau, elle s'étouffe maintenant. Quand j'essaye de la réveiller, son mari essaye de me frapper. J'esquive un coup, pas l'autre.
- Laissez-la ! Foutez le camp ! Dégagez ! A l'assassin ! A l'assassin !!!!
Je me sens bête.
- Ce sont ses médicaments. C'est pour la douleur.
- Mais qu'elle est con ! Elle dort ! Elle a pas mal ! Foutez-lui la paix ! Mais laissez-la tranquille !
Je suis fatiguée. J'ai mal au pied. Il est 18h55 et je termine normalement dans 5 minutes. Ma blouse est sale, mes cheveux tirés en arrière sont moites et me font mal au crâne. Je frotte mon bras, là où son coup a porté. Il reste la moitié des médicaments à

distribuer. J'en ai marre. Adeline me lance un regard mi-supplique, mi-menace. Je retourne l'aider. J'en ai déjà assez.

Le gardien et le surveillant

Thierry LEFEBVRE

J'ai beau zoomer. Aucune trace du dégât. Examinez par vous-même[1] ! Hein… ? Laissez-moi vous conter l'affaire.

Il y a trois mois, il prit son service dans l'espace consacré au « Réalisme américain ». La foule se pressait pour admirer le maître de ce courant pictural. Son nom ?... Je l'oublie toujours… Il va me revenir… Vous le connaissez aussi… Comment déjà ?...

Donc, à lui cette aile du bâtiment, à moi le musée tout entier.

Cette surveillance, je l'effectue depuis des années, et des bizarreries j'en ai constaté mille et cents. Un coup d'œil à la quarantaine d'écrans de contrôle me suffit pour déceler la moindre anomalie. C'est instantané. Imparable. Suis infaillible.

Ce qui capta ma vigilance lors de sa première faction fut la raideur de son attitude. Assis, bien droit, contre le rebord de sa chaise en bois. Pieds à plat sur le parquet, sans bouger. Sans remuer la tête. Sans broncher d'un pouce. Fixant un point, face à lui, il demeura immobile durant des heures jusqu'à la fermeture des galeries.

Au bout de la semaine, je descendis de ma cabine pour aller sympathiser avec mon intriguant collègue. C'est que… être seul, isolé, sans sens, sans motivation, ni estime de soi… vous tue tout salarié… fût-il employé modèle…

- *François Delcourt,* le saluais-je*, surveillant en chef, je gère les vidéos.*

Absorbé, il ne m'avait ni vu ni entendu arriver. Mon propos le surprit. Il mit quelques secondes avant de se retourner, comme si ma présence devait prendre forme. Puis, s'extrayant de sa torpeur, hébété, il bafouilla.

---

[1] Il est conseillé de lire cette nouvelle avec, sous les yeux, le tableau titré « Nighthawks » de Edward Hopper.

- *Bonjour…* Ses yeux étaient gris sombre, perçants, sa voix basse, profonde. Il poursuivit et je crus deviner : *Ça complique le plan…*

Je profitais de sa répartie pour demander *Quel plan ?*

- *Euh… Ça t'ennuie, si nous devisons une fois prochaine…* Il se leva et s'éloigna en lançant un ultime regard par-dessus son épaule.

Dès le lundi midi suivant, je traversais toutes les salles et me dirigeais vers "ma statue".

- *La fois dernière, tu ne m'as pas révélé ton nom.* L'interrogeais-je d'emblée.

- *Salut… Toi, c'est François, c'est ça… Et tu vas bien ?*

- *Oui, pour moi épier est une routine ; mais toi, tu t'y fais ?*

- *Y'a pas de raison !*

Il n'était guère prolixe. Je le relançais. Par courtoisie, par curiosité aussi. Que manigançait-il ?

- *T'es patient à demeurer stoïque sur ton siège durant des journées entières…*

- *Je fais mon job… Parfois, un peu plus… Ça, je le garde pour moi.*

Au côté disert, ses mimiques ajoutaient du mystère. Il ne clignait pas des paupières, il gardait les mains sur les genoux, il murmurait les lèvres quasi closes.

Cette absence d'émotion ne m'était pas spécialement destinée. Je l'ai observé en continu, il n'a pas répondu à une interrogation d'un visiteur, pas même interdit de s'approcher d'une œuvre ou de la prendre en photo. Comme si le public et lui-même s'étaient rendus réciproquement invisibles.

Enfermé dans sa bulle, pour lui seul comptait une toile devant son nez, à une enjambée.

Un autre matin, tandis que je m'efforçais de lancer la conversation, il me prit de court et bavarda à sa guise. Le problème est qu'il démarra son monologue sans donner ni tenants ni aboutissants.

- *…Je me fiche de savoir qui est ce mec au pif crochu qui fume à côté de... Elle peut s'envoyer en l'air, cela ne me concerne plus. Cette femme m'a ruiné en une dizaine de soirées. Pourtant, je ne lui en veux pas… Je l'ai croisée dans un café du centre-ville. A la nuit tombée, au coin des rues, elle chasse le fric. Oh ! habile, bien habillée, elle joue les timides, mais c'est une belle garce… je dis ça, mais… C'est vrai que le rouge lui va à merveille… Serait-ce un billet de banque qu'elle tripote ?...*

Je l'écoutais sans saisir. De qui me parlait-il ? Pourquoi subitement m'en entretenir ? Il continua d'un trait. Dans un souffle. A son rythme

- *Le barman est à notre image : il bosse dur. Se tenir derrière le comptoir est toute sa vie. De l'autre côté de la barrière, les accoudés du bar ne lui prêtent guère d'attention. Voilà le labeur des petits, des obscurs, des sans-grades même sous les néons, de ne pas prendre la lumière. Vêtu de blanc, toque et blouse immaculées, il sera toujours dans l'ombre. Allez, lave la vaisselle, donne-toi une contenance… Mais, arrête de lui sourire, tu perds ton temps… les rousses maquillées sont infréquentables… Hé, garçon, console-toi, t'es le seul libre dans cet aquarium, puisque tout à l'heure, tu rentreras à ta maison, tandis que ces rôdeurs nocturnes n'ont nulle part où aller, sinon ils y seraient déjà…*

Il devenait intarissable. Il montait graduellement en tension. Les mots jaillissaient de sa bouche aux mâchoires serrées. Au bas des joues, les nerfs se tendaient. Il causait comme dans un rêve désenchanté, au ralenti. Imperturbablement. A la fois tristement et sérieusement.

- *C'est l'homme qui tourne le dos dont je me méfie. Avec son chapeau feutre, il m'inquiète. Son comportement est anormal. A trop contempler le fond de son verre, vide de surcroît, il est suspect. Espionne-t-il le tête-à-tête du couple ? Est-ce un privé ? Son galure le dénoncerait presque… Ou un malfrat mandaté par un gugusse pour se venger d'elle… Que noie-t-il dans son alcool…*

Que pouvais-je ajouter ? Il délirait. Je ressentais la solitude et l'aliénation, l'abattement et l'ennui qu'il évoquait. C'était étrange comment il décrivait la scène. Avec pas un même ciel pour s'élever… L'esprit perdu dans le vague, à quoi faisait-il allusion ? Je n'osais l'interrompre. Finalement, stoppant net son soliloque, il

bondit, repoussa sa chaise contre le mur et sorti par la porte du fond. Je ne devais plus jamais le revoir. Du moins le pensais-je…

J'ai longtemps été troublé par cet homme. Sa personnalité me perturba au fil de nos rencontres. Si au commencement, il m'avait paru appliqué, soucieux de remplir son rôle de gardien, il s'est graduellement affiché moins sincère qu'il ne voulait le démontrer. Plus tard, j'en acquis l'intime conviction. Ma certitude est née à l'issue de sa parlote. Le taiseux trichait. C'est clair désormais. Il n'était à ce poste que pour se renflouer. Non ! Non pas avec l'argent de son emploi… Mais avec ce qu'il visait dès le début ; le portrait des personnages ne servant qu'à faire diversion. Et ce qu'il visait, c'était…

…Le nom du peintre me revient. Il s'agit de Edward Hopper. Voilà, tout est lié…

La chute du récit m'impressionne encore. Le lendemain de son départ quand le musée ouvrit, un fragment du tableau manquait.

Quel morceau ? Allez, donc le vérifier, vous disais-je en préambule, sur le tableau *Nighthawks*… Mais surtout ! ne vous focalisez pas sur les personnages derrière la vitre. Si ce sont des oiseaux, alors ce sont des alouettes, car le tout est un miroir… Déplacez plutôt votre attention sur un détail à gauche, à cet endroit que personne jamais ne scrute… Vous y êtes… Cet objet tapi dans le noir au milieu des fenêtres aveugles est bien une caisse enregistreuse, n'est-ce pas ? Or, vous savez quoi, le tiroir à billets avait disparu en même temps que mon bonhomme.

Sur une vidéo, on le distingue découper un carré de plusieurs centimètres. Il l'aurait revendu à un collectionneur. Le tableau original a pu être retouché, rien du délit n'est plus visible… Même en gros plan.

Quant à lui, je l'ai aperçu, la semaine dernière, par la fenêtre ouverte d'un appartement[2]. Confortablement assis dans un canapé en cuir carmin, il lisait un journal, peut-être un article sur son vol ;

[2] Cf. « Room in New York » de Edward Hopper.

à ses côtés, en robe écarlate, la rousse teinte en brune tapotait d'un doigt un clavier.

N.B. : *Le texte ci-dessus a été retrouvé sur le disque dur de François Delcourt, vigile de nuit dans une entreprise de communication, spécialisée dans l'impression d'œuvres d'art, suite à une enquête concernant son burn-out sur les lieux de son travail. Il est toujours à ce jour hospitalisé. A côté de son ordinateur était posé un cutter. Sur les enregistrements vidéo de la première caméra de contrôle, on l'identifie lacérant de vieux catalogues de musée ; quant à la seconde, braquée vers une chaise de jardin renversée dans un coin de l'entrepôt, elle n'a jamais fonctionné.*

Le nouveau

Régine BERNOT

- Je prendrai le vol de 7h00 ! Dépêchez-vous bon sang ! J'ai du courrier à vous dicter !

Léa était aux premières loges pour éponger les sautes d'humeur de son patron dont l'entreprise fabriquait de la mécanique de précision.

- Ah j'oubliais ! Demain, on installe un bureau à côté du vôtre pour le nouvel employé qui arrive lundi. Il va me faire gagner de l'argent, celui-là ! Plus de cotisations à L'AGEFIPH parce que, voyez-vous il est handicapé ! Vous vous occuperez de lui, hein ?

Et le patron tourna les talons sans lui laisser le temps de répondre.

Jusqu'au lundi, Léa eut tout le temps de s'inquiéter. En présence d'hommes, son embarras allait croissant. Qu'en serait-il avec le nouveau ?

Seule certitude, il s'agit d'un homme. Quant à son handicap… Mystère ! S'il est en fauteuil roulant, ce sera coton pour circuler dans la pièce encombrée. Tiens ! on a prévu un fauteuil… Voilà, il est sourd-muet ! Non, ça ne colle pas avec le combiné et le casque téléphonique. Il n'est pas aveugle puisqu'on a installé un écran d'ordinateur. Quand même pas un mutilé de guerre avec une jambe en titane !

Léa soupira. Elle verrait bien assez tôt ce qu'il avait en moins ce garçon. Elle l'aiderait à ses débuts mais qu'il ne compte pas sur elle pour être sa nounou.

Le lundi, Léa était fébrile. Elle se troubla en entendant frapper à sa porte qu'elle ouvrit pour découvrir, stupéfaite, un jeune homme qui avançait en tâtonnant. Vêtu d'un complet gris, il maniait avec aisance une canne blanche. Il la salua en tournant vers elle son regard masqué de lunettes sombres. Sa voix avait des inflexions veloutées quand il expliqua qu'il avait franchi le portail en compagnie d'un employé muni d'un badge. Elle bafouilla une réponse en rougissant, soudain honteuse de ses sentiments mitigés

envers un collègue handicapé. Elle lui proposa un café, il la remercia en souriant, découvrant des dents bien alignées qu'elle lui envia.

La pause-café fut suffisante pour qu'ils passent au tutoiement. À Léa qui lui expliquait le fonctionnement de l'entreprise, Yvon répondit en riant qu'il y voyait plus clair grâce à son exposé. La jeune fille s'abandonna à sa bonne humeur. Elle l'avait installé à son bureau, le laissant découvrir de ses doigts agiles l'environnement qui serait le sien, quand la masse imposante de madame Bulon fit irruption dans la pièce.

- Vous avez oublié de me prévenir ?

Léa s'empourpra tout en bredouillant une excuse. D'un ton péremptoire, la comptable informa le nouveau qu'il travaillerait sous ses ordres et se lança dans de grandes explications en haussant le ton comme s'il était malentendant. Elle passa au téléphone, l'informant de l'installation prochaine d'un terminal informatique braille.

En attendant, Léa s'occuperait de lui pour le badge d'accès et la visite de l'entreprise.

- Quelle accueil ! soupira Léa quand la comptable eut disparu en vibrionnant.

Yvon sourit.

- Rassure-toi, j'ai l'habitude. Les gens s'imaginent qu'à cause de mon handicap, je suis inadapté en tout. Hélas, les personnes comme moi sont embauchées dans le but d'obtenir le quota de 6% d'handicapés. Que je puisse avoir une véritable compétence professionnelle ne les effleure même pas. Pourtant, j'ai une formation comptable et suis tout à fait autonome dans mon travail avec un lecteur d'écran qui transcrit le texte affiché en texte oral ou en braille. De plus, il existe une foultitude d'objets qui me facilitent la vie. Regarde !

Yvon sortit de sa poche un téléphone portable muni d'un seul bouton.

- Quand j'appuie une fois, je suis mis en relation avec l'opératrice, deux fois j'ai l'heure.

Léa en resta béate.

A l'heure du déjeuner, Yvon prit spontanément son bras afin qu'elle l'accompagne à la cantine. Léa sentit ses joues virer à l'écarlate. Elle n'était pas habituée à une telle proximité avec un collègue, mâle de surcroit, se contentant habituellement de saluts à distance pour ne pas exposer sa gêne. Elle se sentit émue de la complicité qui les liait déjà, sachant pertinemment que le handicap d'Yvon n'était pas pour rien dans l'apparition de cette confiance en soi. Lui qui ne la voyait pas savait l'écouter sans la juger.
Ils s'installèrent avec leur plateau repas. Yvon demanda à Léa de lui signaler la nourriture oubliée. Considérant l'assiette comme un cadran d'horloge, elle n'aurait qu'à préciser l'heure exacte où se situait l'aliment délaissé. Elle trouva cela ingénieux mais n'était pas au bout de ses surprises quand elle vit son collègue boire son verre d'eau sans en renverser une goutte. Il avait placé un doigt discret à l'intérieur du verre pour en évaluer le contenu. Tout son être, dans sa façon de palper les objets ou de pencher la tête pour mieux l'écouter, était empreint d'une douce gravité. Léa, qui fuyait le contact, découvrait l'attention à l'autre bâtie de ces petits riens si importants.

L'après-midi fut consacré à la visite des ateliers qui fabriquaient des pièces de précision. Léa avait pris le bras d'Yvon avec naturel. Le danger rôdait. Des machines, il ne percevait que les halètements plaintifs. Léa tentait de lui décrire les fraiseuses, les rectifieuses à commande numérique, les machines à découpe laser. Elle lui avoua que ces gros insectes bourdonnants aux carapaces de tôles ripolinées l'effrayaient. Les ouvriers les observaient avec curiosité. Troublée par ces regards, Léa s'accrochait au bras d'Yvon comme une noyée à sa bouée. Heureusement, le responsable de fabrication vint à son secours.
Léa fut étonnée de l'intérêt d'Yvon qui posait de nombreuses questions sur ce qu'il ne voyait pas. Elle comprit qu'il métamorphosait les mots en images précises. Peut-être que son univers, celui qu'il se construisait à partir des sons, des odeurs et du toucher, était plus harmonieux, moins brutal que celui qui s'offrait aux yeux de Léa.

Quand ils retrouvèrent le bâtiment administratif, Léa lâcha le bras d'Yvon qui déplia sa canne. Ils s'aperçurent très vite que nombre d'aménagements étaient à revoir. L'œil vigilant de la jeune fille repéra un colis oublié sur le passage. Puis, ce fut le bruissement sec des plantes vertes qu'Yvon avait heurtées. Il perdit ensuite beaucoup de temps à repérer les portes de chaque bureau et ne put différencier les toilettes homme des toilettes femme.
De retour dans leur bureau, Léa prit les choses en main. Elle lista tous les problèmes rencontrés avec, en face, la solution proposée. Supprimer tout obstacle sur les passages de circulation, doubler la signalétique et le plan d'évacuation d'urgence d'une information en braille, prévoir des cheminements rugueux, tout ceci afin de faciliter les déplacements d'Yvon. Elle n'était pas peu fière, la pusillanime Léa, de son tableau. La Bulon pouvait toujours se plaindre que le courrier n'était pas encore trié, elle s'en fichait. Elle se découvrait pleine d'audaces, prête à affronter le patron pour défendre son projet. Yvon essaya de calmer son ardeur. Devinant à son silence qu'il l'avait froissée, il lui expliqua que son handicap lui avait enseigné la patience. Elle ne devait surtout pas se précipiter en aveugle. Ce bon mot la fit sourire et elle promit d'être plus futée avec le patron qui risquait de se montrer aussi rugueux que le revêtement qu'elle voulait installer.

Alors que, la journée finie, ils se dirigeaient vers l'arrêt de bus, Léa confia à Yvon sa timidité maladive qui compliquait sa vie. Comme l'écrevisse, elle virait à l'écarlate chaque fois qu'elle était troublée, c'était un vrai handicap pour elle. Il lui répondit qu'il ne voyait rien, comme une espèce aveugle d'écrevisse qui vit dans les eaux souterraines. Mais la bestiole est, malgré sa déficience, adaptée à son milieu. C'est ce qu'ils devaient retenir car ils n'étaient pas plus bêtes qu'un crustacé, non ?

Léa quitta Yvon devant l'abribus et traversa la route pour attendre son bus de l'autre côté. Ils se firent face et la jeune fille l'observa d'un regard plein de douceur. Lui ne la voyait pas mais il pouvait sentir la caresse de son regard.

Le téléphone de trop

Séverine WENTZEL

Elsa termine la vérification de la mise en forme d'une newsletter qui doit partir ce matin. Absorbée par l'écran de son ordinateur portable, elle n'a pas vu le temps passer et a un léger moment de panique lorsqu'elle réalise qu'il est déjà 7h00. Elle rabat alors l'écran de son ordinateur et se précipite sous la douche.

À peine sèche, la plus jeune des marketing manager d'AcrobasMedias s'active pour passer sa petite robe noire, une valeur sûre. Maquillée et tirée à quatre épingles, elle s'emmitoufle ensuite dans son grand manteau et enfile une paire de bottes avant de sortir de chez elle. Dehors, elle attrape son téléphone et passe le premier coup de fil de la journée à son contact de New Delhi. Depuis qu'AcrboasMedias a sous-traité en Inde la conception des sites web de leurs clients, Elsa a des journées qui n'en finissent plus.

Ce matin encore, la serrure de la vieille voiture est gelée et Stéphane doit faire preuve d'ingéniosité pour ouvrir la portière. Mais il n'est pas vraiment d'humeur pour l'instant. Rentré tard dans la nuit d'une soirée bien arrosée avec les copains, ce grand gaillard, d'habitude placide, a les nerfs en pelote. Il décide donc de forcer un peu sur la serrure. Bientôt, ils changeront de voiture ; avec le bébé qui arrive, ils prendront un modèle familial plus récent. Une fois installé au volant de sa toute petite voiture, Stéphane appelle le dépôt pour vérifier que son camion de livraison est prêt à partir.

Arrivé sur place pour récupérer la clé du camion, Stéphane apprend qu'il va devoir faire un détour pour récupérer des colis en point relais. D'habitude, c'est son collègue qui s'en occupe, mais comme il est en arrêt maladie, son travail est réparti sur les autres livreurs. Ça tombe mal, Stéphane doit justement emmener Priscilla passer sa seconde échographie. Il va devoir la prévenir qu'il ne

pourra pas être là à temps et qu'il faudra qu'elle se débrouille toute seule. Priscilla risque de ne pas être très contente. Elle est déjà en rogne contre lui, parce qu'il a passé la soirée dehors et est rentré bien éméché.

Sur le chemin, Elsa s'arrête à la boulangerie de son quartier pour acheter quelques croissants, qui agrémenteront volontiers une réunion ennuyeuse à mourir. En attendant son tour, elle en profite pour envoyer un SMS à son assistante, lui demandant de faire le nécessaire pour préparer la réunion de 9h. Elsa a horreur de perdre son temps et exploite les moindres minutes disponibles. Le SMS envoyé, elle se rend compte que la cliente qui la précède n'a pas encore payé sa baguette. Impatiente, Elsa serre les dents et soupire. Enfin, la place se libère ; Elsa commande un assortiment de viennoiseries. Deux minutes plus tard, la voici à nouveau sur le chemin du bureau.

Stéphane redoute la réaction de Priscilla et lorsqu'elle décroche, il tente d'adoucir en vain le ton de sa grosse voix :
- Allô, Chérie, c'est moi. Ça va ?
À l'autre bout du fil, Priscilla n'est pas dupe.
- Oui, ça va. Qu'est-ce que tu veux ?
- En fait, je voulais te dire que je vais devoir faire une heure supp' aujourd'hui. Je ne pourrais donc pas t'emmener à l'échographie. Tu pourrais t'arranger avec ta mère pour y aller ?
- Quoi ? Non, mais qu'est-ce que c'est encore cette histoire ? Tu te fiches de moi, Steph'. Tu n'es jamais foutu d'être là quand j'ai besoin de toi. Tu ne te rends même pas compte que c'est important pour moi, que tu sois avec moi à l'échographie. C'est ton enfant aussi, je te le rappelle. Quand est-ce que tu vas agir comme un adulte ? Et puis merde !

Priscilla a raccroché, laissant Stéphane à son sentiment de culpabilité. Il réfléchit une minute et se dit qu'en se dépêchant, il pourra peut-être les rejoindre à la maternité pour assister à l'échographie. Mais pour ça, il faut qu'il se mette en route maintenant et qu'il se dépêche. Sans laisser plus de temps au

moteur diesel du camion de chauffer, Stéphane enfonce la pédale de l'accélérateur et quitte le parking.
Le téléphone d'Elsa vibre dans la poche de son manteau. Dommage, elle venait de l'y remettre. Elle le sort à nouveau et déverrouille l'écran pour afficher le message reçu. Le temps est encore humide et quelques fines gouttelettes tombent sur l'écran, déformant l'affichage du texte. Elsa soupire encore, s'arrête pour essuyer son téléphone contre le revers de son manteau. L'e-mail est lisible, mais elle se dépêche de le parcourir, car de nouvelles gouttes apparaissent sur le petit écran.

Son cœur se met à battre la chamade dans sa poitrine. Sans avoir besoin de lire l'intégralité du message, le cerveau d'Elsa a déterminé qu'il s'agit d'une réclamation de l'un de ses meilleurs clients. « Pas satisfait », « service déplorable », « annule contrat », « refuse de payer ».
- Quoi ? Mais qu'est-ce qu'il lui prend ? s'exclame-t-elle tout haut.
Elsa est désemparée. Comment son client peut-il demander d'annuler la commande du site web sur lequel elle a travaillé d'arrache-pied ? Hier matin, elle s'était arrangée pour demander quelques modifications, qu'elle a vérifié encore ce matin avant de partir. Et comme c'est un client régulier, Elsa n'a pas pris la précaution de lui faire signer un quelconque contrat avant de commencer à travailler sur sa demande. Une telle faute professionnelle pourrait lui coûter sa place. Elsa se sent soudain trahie par ce client, à qui elle faisait pourtant confiance.

Le premier client de Stéphane est situé en pleine ville, ce qui l'énerve d'autant plus, parce qu'il sait qu'il va devoir affronter les bouchons des grandes avenues et les stationnements en double-file dans les ruelles. « Ce n'est pas une bonne journée » se dit-il en pianotant sur le GPS collé au pare-brise, pour trouver un meilleur itinéraire.

Premiers ralentissements, puis c'est l'arrêt. Stéphane tâche de regarder au loin ; c'est un feu rouge mal réglé, qui paralyse la circulation. Stéphane met le levier de vitesses au point mort et fait

un zoom arrière sur le GPS pour identifier de ses propres yeux un contournement. « En passant par la rue Mangin, puis en tournant à droite et... à vue de nez, je devrais arriver à m'en sortir » pense-t-il. Dès qu'il en a la possibilité, il embraye donc sur la rue Mangin et se retrouve dans une rue assez étroite et déserte. Connaissant parfaitement le gabarit de son camion, il accélère sans hésitation.

En roulant, il pense à Priscilla et s'en veut, pour hier soir, pour ce matin. Il décide de lui envoyer un SMS pour calmer le jeu. Il n'aime pas ce nouveau Smartphone. Il préférait son vieux téléphone. Au moins, avec celui-là, il pouvait sentir les touches et taper un message sans regarder. Maintenant, il est obligé de lorgner sans arrêt sur son écran.

Elsa est toujours plongée dans son e-mail, quand, subitement, elle entend un bruit assourdissant et se sent flotter. Le temps semble ralenti. Le téléphone glisse de ses mains, Elsa sent la pluie fine tomber sur son visage. Puis, elle est rappelée par la terre ferme ; son buste vrille entraînant tout son corps. Elsa voit le bitume se rapprocher. Le temps s'accélère à nouveau et Elsa heurte violemment le sol. Sa tête s'écrase au sol ; elle entend le bruit du son crâne, qui se fracture sous le choc. Sa vie défile sous ses yeux. Elsa ne ressent aucune douleur, elle est sereine. Quelque chose l'attire. Elsa quitte le bitume froid et mouillé. Elsa s'en va.

Stéphane n'a pas vu Elsa. En la percutant, son camion, chargé à bloc, n'a même pas fait un écart. Instinctivement, il a pilé. En sortant de sa cabine, il a dû s'avancer un peu pour découvrir le corps de la jeune femme, bien habillée, une sacoche d'ordinateur encore sous le bras. Il s'approche, elle est inconsciente. « Mais qu'est-ce que j'ai fait » songe-t-il.

Stéphane regarde autour de lui, pour chercher de l'aide. Il s'aperçoit alors qu'il est seul, pas un chat à l'horizon. Dans sa tête, tout va très vite. Il ne veut pas perdre son travail. « Sale journée » se dit-il avant de remonter dans son camion. Puis, comme un

réflexe, il remet le contact, embraye la première, fait un écart et démarre.

Mes accords de vies

Laetitia GIUBBI

- S'il vous plait, est-ce que je pourrais avoir de l'aide pour sortir mon père de son fauteuil ?
- Je termine ma tournée et j'arrive.

L'aide-soignante me dit cela gentiment mais ses yeux et les petits creux sombres qui les soulignaient, trahissaient toute la fatigue accumulée depuis des semaines, des mois, certainement des années. La volonté, l'envie d'aider les familles étaient toujours présentes mais je savais que les journées étaient rudes et que la vocation première avait laissé sa place à un certain découragement faute de moyens, faute de relais, faute de temps, faute de tout. Je ne le savais que très bien puisque la vie avait voulu que mon univers personnel s'entremêle avec mon nouvel environnement professionnel.

Mon père, à la suite de son AVC, était en établissement médicalisé depuis plusieurs semaines et avait besoin d'aide pour tous les gestes les plus simples du quotidien. Se lever, se laver, s'habiller, s'asseoir, se redresser dans son lit, sortir de son fauteuil ; toutes ces actions si anodines pour chacun d'entre nous étaient devenues des épreuves du quotidien pour mon père. Et les moyens mis à disposition pour l'assister étaient bien faibles.

Je regardais mon père usé, coincé dans son fauteuil et moi, à côté, impuissante. L'aide-soignante revint alors. Elle attrapa solidement papa sous les bras en lui demandant de la tenir fermement autour du cou. Elle prit appui sur ses jambes, prit sa respiration et 1…2 et 3, força pour soulever les 90 kg de mon père. Ce petit bout de femme devait se casser le dos un peu plus à chaque fois. Et moi je ne pouvais rien faire pour soulager mon père ou aider cette femme. Quelle ironie ! Alors que je travaillais depuis peu chez un fabricant de mobilier spécialisé et adapté pour ce type d'établissement. Et je ne pouvais rien faire. C'était désespérant. Et je ne pouvais rien faire… et puis pourquoi pas ?

Pourquoi nous ne pourrions pas aider ? Je savais que l'on avait déjà fait des miracles pour améliorer le quotidien de certains établissements à la suite de demandes très précises. Alors pourquoi pas cette demande-là ?

A peine rentrée au bureau, je fonçais chez mon directeur. Je lui racontais la scène à laquelle je venais d'assister mais que je savais être récurrente.
- Et ce n'est pas qu'avec mon père. Dans tous les Ehpad, cliniques, hôpitaux de France et d'ailleurs on retrouve ces hommes et ces femmes qui se plient en quatre, qui se font un mal de chien pour aider les patients à avoir un semblant de vie normale. Ce n'est pas possible que l'on ne puisse rien faire pour les aider. Que l'on ne puisse rien trouver pour améliorer leur travail. Et si en plus, on rendait un peu de dignité à nos parents en retrouvant de l'autonomie et de l'indépendance, ce ne serait pas superflu.
J'entendais bien que ma voix était trop aigue, trop fébrile. La situation me rendait folle. Toute l'impuissance et la frustration que je ressentais auprès de mon père, je la transférais au bureau. On ne pouvait pas ne rien avoir à faire. Un point c'est tout.
- Oui, bien sûr mais vous proposez quoi exactement ?
- On est bien fabricant de meubles pour ces gens-là non ? On a des idées. On a des compétences. On a du savoir-faire. On ne peut pas ne rien faire et laisser la situation comme ça.
- C'est compliqué vous savez, ça ne se fait pas comme ça. La création d'un meuble, ça demande du temps, c'est un long processus et on a déjà plein de choses en cours.
Devant mon air mi-abattu, mi-ahuri, il ajouta :
- Bon laissez-moi réfléchir et on en reparle.

Le lendemain, je reçois une invitation pour un brainstorming collectif incluant toute la société. Le thème indiqué était : « Comment aider un patient en perte d'autonomie à se lever seul et réduire les efforts physiques des soignants ? ». Beau Programme !
Dans la grande salle de réunion, tout le monde se regardait en se demandant d'où venait encore cette idée farfelue. Le directeur exposa rapidement le contexte. De petits sourires et regards me

furent adressés. Tout le monde connaissait ma situation et ce qui arrivait à mon père car je faisais d'incessants va et vient entre la maison médicalisée et le bureau.

Les premières minutes de la réunion furent très silencieuses. Puis…
- Il faudrait un mécanisme pour assister le mouvement.
- Oui mais pas d'électrique, c'est compliqué, c'est cher et en SAV ça va être l'enfer.
- Alors quoi ?... Une sorte de ressort ?
- Non, plutôt un mécanisme à vérins.
- Ok intervint mon directeur, qui peut faire des essais là-dessus ?
- Paul, tu connais pas un prestataire qui a déjà travaillé sur ce type de concept ?
- Si l'entreprise Chanchou.
- Ok Paul tu t'en charges.
- Faut que ce soit solide aussi.
- On part sur quelle forme de fauteuil ? L'assise doit…
On ne les arrêtait plus. Les idées fusaient de tous les côtés. La R&D, les designers, les achats, les commerciaux. Tout le monde s'enthousiasmait pour l'idée d'autant plus que c'était pour l'un des leurs. Le projet pris peu à peu forme. Il se dessinait avec des étapes, des rôles clairement distribués, une méthode mais surtout un entrain collectif que l'on n'avait pas connu depuis longtemps. On était dans le vrai, dans le réel.

A la fin de la réunion, mon directeur vint me voir.
- J'ai bien réfléchi cette nuit. Nous ne sommes pas là que pour vendre ce que tout le monde vend comme tout le monde le vend. Il faut que cela ait du sens sinon comment on continue à se lever avec l'envie jour après jour. Si on n'y arrive pas, on ressaiera autre chose. Ce ne sera peut-être pas pour aider votre papa mais le grand-père de Charles de la compta, la mère d'Elodie aux achats et pour aider tous ceux qui travaillent autour d'eux.
- Merci, vraiment.
- Pas la peine, si on trouve, c'est le succès dit-il en riant.

Pendant des semaines, en plus de tout notre travail quotidien, toute l'entreprise se passionna pour le projet « Levassist » (nom simple qui a le mérite d'être compris par tous). J'étais mandatée pour toutes les questions terrain auprès de tout le personnel soignant et des patients à chacune de mes visites à papa. Un premier prototype vit le jour et décéda quelques heures plus tard quand Marie, notre petite assistante toute fine et toute mignonne fut catapultée en essayant de se relever. Puis un second prototype, un troisième… jusqu'à enfin sortir notre trésor.

On forma une petite équipe de quatre pour aller l'essayer directement auprès de mon père et de Françoise, ce petit bout de femme par qui tout avait commencé. Il y avait mon directeur, un technicien pour les derniers réglages, Suzanne de la communication pour écrire sur ce grand évènement et moi bien-sûr.
On installa le fauteuil et mon père dessus. On le laissa prendre possession du « Levassist ». Puis le moment arriva. Il décida de se relever. Françoise s'apprêta à aller le soutenir mais elle n'eut pas le temps d'arriver jusqu'à lui. Il était déjà debout, souriant. On se regardait tous satisfaits et soulagés.
- Va falloir m'en donner un pour chaque chambre maintenant dit Françoise. Je vais pas me passer de mon anti-casse-dos maintenant. Non non. Hors de question. Je vais chercher Mme Jacquard, faut qu'elle voit ça. Bougez pas, je reviens.
On l'entendait encore parler dans le couloir.

Ce jour-là ne régla pas tout, bien sûr. On ne révolutionna pas complètement le quotidien de tous ceux qui souffrent et qui aident dans ces établissements. On avait simplement contribué à notre niveau à améliorer un peu ce quotidien et pour nous c'était déjà beaucoup.
Ce jour-là, ce fut le jour où j'eus toute une équipe derrière moi. Une équipe qui a cru en un projet parti simplement d'une grande frustration. Ce fut le jour où mon travail et ma vie privée eurent la même saveur et où elles s'accordèrent à la perfection.

Nous, les managers…

Sébastien VERDIER

- Que puis-je faire pour vous être agréable ?

Il en avait assez de cette phrase d'introduction, typique de ces nouveaux managers, répétée à chaque début d'entretien. Certes, c'était leur programme qui voulait cela, mais à la longue cela devenait ennuyeux. Peut-être était-ce d'ailleurs là une manœuvre pré-étudiée par leurs concepteurs afin que les employés ne les sollicitent pas trop souvent ? On avait beau avoir un gouvernement « social » qui avait évité le pire en décrétant que les Intelligences Artificielles ne devaient pas remplacer l'homme partout, on ne pouvait pas oublier non plus les fourberies millénaires du patronat !

- Et bien, voilà, commença-t-il, je viens de recevoir ma feuille d'évaluation et je ne suis pas d'accord avec la note qui m'a été attribuée.

- L'évaluation annuelle est un exercice objectif qui consiste à se baser sur les résultats produits par l'employé. Il ne peut donc pas y avoir d'erreur, récita la machine.

- Je n'ai pas dit qu'il y avait une erreur, j'ai dit que je n'étais pas d'accord.

- Pouvez-vous me dire en quoi consiste votre désaccord ? demanda la voix qui imitait bien les intonations humaines.

Depuis le temps, il avait compris comment raisonnaient ces choses. On parlait d'intelligence artificielle et le terme était bien choisi : un artifice, une ressemblance, pas quelque chose de vrai. D'ailleurs, c'était pour cela qu'elles ne pouvaient pas réaliser tous ces petits boulots qui nécessitaient un certain savoir-faire ou une intelligence autre que logico-mathématique, ou bien encore qui

demandaient un contact avec la clientèle. En effet, c'étaient encore des gens qui achetaient des produits : un androïde n'achetait rien, forcément, il ne gagnait pas d'argent. Et si les clients étaient des vrais gens, alors en face d'eux il leur fallait des vrais gens aussi : pour qu'ils puissent échanger un mot de civilité qui ne soit pas creux, discuter un détail technique en partageant une expérience, être convaincu, persuadé, rassuré. Bref, il fallait de l'empathie, et ça aucune IA au monde ne pourrait jamais en avoir.

Cependant, il fallait bien reconnaître qu'il y avait du mieux ! Aucun emploi dit « de base » n'avait disparu. Seuls les managers intermédiaires, les « petits chefs » comme on disait encore, avaient été progressivement remplacés, pour laisser place à des ordinateurs objectifs, neutres, impartiaux, qui ne pouvaient être attendris, ni menacés, ni corrompus. On s'était vite aperçu qu'en procédant ainsi, on éliminait 80% des causes de mal-être au travail. Le top-management appréciait également de pouvoir s'appuyer 24 heures sur 24 sur ces managers qui ne tombaient jamais malades, ne prenaient pas de congés et qui faisaient preuve de la plus grande loyauté.

Ça avait commencé par les RH. Le recrutement se faisait généralement en passant des tests psychotechniques sur le site internet de la société qui ouvrait un emploi. Un programme évaluait ensuite les réponses, de manière froide et anonyme. Les personnes présélectionnées passaient ensuite un entretien en visio-conférence, avec une première IA qui jugeait de la capacité du candidat à répondre à des questions techniques relatives au métier auquel il postulait. Si l'exercice était concluant, alors l'IA vérifiait les diplômes du prétendant, en consultant les bases de données des universités ou des écoles concernées. Si tout se passait bien, alors elle invitait le postulant à un second entretien, qu'une seconde IA plus sophistiquée faisait passer dans les bureaux de l'entreprise. Il s'agissait cette fois d'une machine androïde, au design sobre et élégant, reproduisant les gestes et la voix d'un être humain pour rendre le dialogue plus fluide. Elle posait des questions de mise en situation et analysait les réponses que fournissait le candidat, tout

autant qu'elle étudiait sa gestuelle et son discours non verbal. Si les résultats correspondaient aux attentes de l'entreprise, alors elle retenait la personne, sans aucun a priori sur son origine sociale ou culturelle. Et elle proposait à une femme de 46 ans le même salaire qu'elle aurait proposé à un homme de 25 ans, tout étant affaire de diplômes et de compétences attendues dans le poste. On ne négociait plus. Certains s'en plaignirent, d'autres s'en réjouirent. Ces derniers furent les plus nombreux, alors le système fut progressivement généralisé.

Par la suite, les IA occupèrent les postes de *middle management*. Ainsi les évaluations annuelles, les promotions, les sanctions, furent alors attribuées et distribuées en toute équité. Certains déplorèrent une forme d'anesthésie de la lutte ouvrière, mais beaucoup s'en félicitèrent et trouvèrent, au contraire, que toutes les luttes pour la parité, la discrimination à l'embauche, la transparence dans les promotions, venaient d'être remportées, et que cela permettait de se concentrer sur de nouveaux horizons sociaux, comme le droit aux loisirs, voire le droit universel de ne pas travailler si on le souhaitait.

- Je n'ai réalisé que 1492 ventes l'année dernière, d'accord, mais la concurrence a ouvert sa boutique pas très loin de la nôtre et nos objectifs n'ont pas été recalculés.

- La boutique que vous mentionnez, a ouvert ses portes en octobre, aussi il a été tenu compte d'une diminution des objectifs annuels au prorata du temps où cette boutique était présente sur l'année, répliqua la voix en imitant une gestuelle humaine, les mains couvrant une certaine période, puis mimant une réduction de l'espace ainsi dessiné dans le vide.

- Oui mais c'est justement en fin d'année qu'on réalise le meilleur chiffre. C'est à ce moment-là que viennent les gens, vous comprenez ?

- Nous avons tenu compte de cette information, répliqua l'androïde.
- Ce n'est pas possible, l'objectif est quasiment le même que celui de l'année dernière !

- L'objectif d'une année N est toujours fixé sur la base de ce qui a été réalisé l'année N-1. Ceci assure un objectif juste, établi par analyse et projection de données objectives, expliqua-t-il.

- C'est là que je ne suis pas d'accord. L'année dernière a été particulière car on savait que la concurrence ouvrirait l'année suivante : alors on a matraqué les prix pour fédérer beaucoup de clients juste avant, afin qu'ils soient engagés chez nous pendant un an et ne puissent pas aller à la concurrence au moment où elle ouvrirait ses portes. C'était une année atypique vous voyez ?

La discussion se poursuivit quelques minutes sur le même mode. L'intelligence artificielle déroulant ses algorithmes calmement et posément, et l'homme soulevant objection sur objection.
Quand enfin il vit qu'il ne pourrait pas remporter cette manche, il hésita à lui parler de ses enfants… Il y avait le mariage de l'aîné, et les frais d'inscription du petit dernier dans cette grande école l'année prochaine… La prime qu'il venait de recevoir ne suffirait pas... Mais ça, ça demandait de comprendre sa situation, de sortir des processus prévus par les programmeurs, bref, de faire preuve d'humanité. Alors il demanda à voir le patron. L'IA accepta, car sa programmation prévoyait qu'une discussion non résolue puisse évoluer vers un autre interlocuteur.

Il reçut un rendez-vous assez rapidement. Il se présenta alors au siège social de l'entreprise sous son meilleur jour : rasé de frais, costume aux couleurs de la marque, discours révisé. L'hôtesse d'accueil à la réception lui proposa un café, qu'il refusa poliment, puis le guida jusqu'à une porte sur laquelle était écrit « Direction ». Elle frappa, ouvrit, vérifia que le patron était prêt à le recevoir, et l'invita alors à entrer.

Le bureau était assez modeste, décoré sobrement mais avec goût. Deux fauteuils confortables étaient prévus pour les visiteurs et, dans un coin, une plante verte égayait le tout. Le patron lui tournait le dos, assis dans son fauteuil en cuir, en train de finir un message sur son ordinateur. Puis le siège pivota et il fit face à son employé : « Que puis-je faire pour vous être agréable ? »

Personnel d'exécution

Anne-Marie ARBORIO

J'avais réussi mon bac, le bac pro ST2S. Mes parents m'avaient demandé une fois encore de leur développer ce sigle. Devant tous ces mots, sciences et technologies de la santé et du social, ils se montraient aussi fiers que si j'avais été « docteur ». Le soir des résultats, ils m'avaient prise à part de mes frères et sœurs pour me dire : « Si tu dois continuer tes études, on fera les sacrifices qu'il faut ». Qu'est-ce qui leur restait à sacrifier ? Les mains, le dos, l'esprit, le travail leur avait tout bouffé. Alors, devant leurs pauvres visages illuminés par ma réussite, j'ai dit que je n'avais plus du tout envie d'étudier. Je savais que je pouvais trouver un boulot à la Villa Sérénité où j'avais déjà fait un stage. Ils imagineraient sans doute ma blouse blanche se promenant dans les couloirs, mais elle serait rose, et le plus souvent salie, occupée que je serais à torcher des culs, aider des vieux à manger, les asseoir, les lever, les déplacer. Mon frère plaisanterait en me demandant si tout va bien à la villa Sénilité.

En fait, ça ne me déplaisait pas. J'aimais bien les vieux. J'avais même mes chouchous, plutôt parmi les rares qui avaient leur tête et me racontaient des histoires ou s'intéressaient un peu à la mienne. Même parmi les autres, certains me touchaient comme Monsieur Jean, qui semblait ne retrouver ses esprits qu'au moment du repas. Son visage s'éclairait à la seule vue de son plateau et il faisait l'effort de dire : « C'est bon, ce que c'est bon », qu'il s'agisse d'une pauvre viande mixée, d'une soupe froide ou de l'invariable tarte aux pommes du dimanche. Le reste du temps, il somnolait la tête baissée et je me demandais si cette fatigue n'était pas feinte, juste pour cacher des larmes. Une seule fois, il leva la tête pour s'adresser à moi : « Je veux en finir, tu peux m'aider ? ». J'ai fait celle qui ne comprenait pas, j'ai bafouillé quelque chose sur le printemps qui arrivait et sur la beauté de la nature dans laquelle je savais pourtant bien qu'il ne se promènerait plus jamais. Je n'avais

rien à proposer ni pour l'aider à vivre mieux ni pour l'aider à ce qu'il voulait.

Heureusement pour tous, l'animatrice qui était partie en congé maternité depuis plusieurs semaines, avait enfin été remplacée. On en avait marre de les laisser l'après-midi devant la télé, même si ça nous faisait moins de travail que de les conduire au « salon » ou au jardin aux heures prévues pour les animations. La déprime commençait à se généraliser. Heureusement, la nouvelle recrue était très dynamique. Lectures de contes, atelier crêpes, *tai chi,* … elle ne manquait pas d'idée. Il y en avait toujours un pour crier « ta gueule » pendant qu'elle lisait ou un autre pour se barrer pendant qu'elle essayait de leur faire imiter sa posture du style wu-dang. Ce que les vieux préféraient en fait, c'était tout simplement le loto. Je m'efforçais de raconter ça à Monsieur Jean, pour l'inciter à participer un peu à ces nouvelles activités, tout en évitant de croiser son regard qui risquait de réitérer sa demande.

Un jour, je me suis permis de proposer à l'animatrice d'associer un goûter à certaines activités, en lui disant que ça motiverait certains à participer. Vous voyez de qui je veux parler ? Et ça a marché ! Le midi, je ne lui ai pas servi sa ration complète et en desservant, je lui ai fait ma proposition : « Vous savez, si vous venez au salon cet après-midi, il y aura un loto et un goûter ». Il a hoché la tête et j'ai cru voir sur son visage un sourire reconnaissant.

Ce jour-là, Fatima n'a pas posé le panneau « Attention sol mouillé » comme elle le devait. La directrice le lui a bien fait remarquer. Mais à quoi bon ? Pas grand monde ne marche sur ses deux jambes à la Sérénité. Oui, mais l'animatrice... Elle est partie aux urgences avec son bras cassé. Pas de médecin pour la soigner sur place. On ne soigne pas vraiment à la Sérénité… J'avoue que j'ai tout de suite pensé au loto qui risquait d'être annulé, et je me suis proposée pour la remplacer. La directrice était perplexe devant une telle initiative venant d'un personnel d'exécution :

« Vous ? Bon, si vous voulez : pour le *tai chi*, j'aurais dit non, mais après tout, ce n'est qu'un loto ».

J'ai dû me démener. Les autres filles traînaient des pieds. « T'es chiante, on aurait pu être tranquille pour une fois ». Finalement, elles regrettaient un peu le temps des petites pauses-café qu'on avait pu s'octroyer pendant l'absence de l'animatrice, pendant que les vieux s'ennuyaient. J'ai vite préparé le jeu pour pouvoir aider à transporter tous ceux qui le voulaient ou qui le pouvaient au salon. Sans oublier Monsieur Jean, qui se montra de bonne volonté. On avait du retard, c'est sûr. On enchaînerait vite avec le goûter. Surtout que les repas étaient servis à 18h...

Et le jeu commença. Je devais d'abord distribuer les cartons. En donnant le sien à Monsieur Jean, j'eus un petit mot du style : « Voilà, vous allez être content ». Il m'a regardé avec l'œil rieur qu'il prenait parfois au repas. Ensuite, les jetons. Là, j'ai laissé les filles faire la distribution. Elles s'étaient ressaisies et se prenaient au jeu elles aussi. Je les aimais bien, même si je les trouvais parfois dures avec les vieux. Elles disaient bien « pensionnaires » comme le voulait la directrice mais leurs gestes et leurs paroles s'accordaient parfois mal avec ce mot choisi. Et moi, comment ferais-je après dix ou vingt ans de travail à la Sérénité ? En fait, j'allais économiser, reprendre mes études et devenir animatrice. Emportée par ces rêves de Pierrette, je me suis rappelée que je n'étais que Zohra lorsque j'ai entendu les cris des filles : Monsieur Jean s'étouffait, et l'une le frappait dans le dos quand une autre voulait le coucher. Tout le monde y allait de son idée et il était déjà violet. La directrice arriva, affolée, au moment où Nicole appelait les pompiers. J'ai compris ma responsabilité quand Fatima leur a raconté les faits : « Je sais pas ce qui lui a pris. Il ne va pas très bien dans sa tête, il a dû croire que c'était déjà le goûter. A peine j'ai posé les jetons, il a dit : « c'est bon » et il les a tous fourrés dans sa bouche ».

J'ai pleuré dans les bras de la directrice : « Tout est ma faute... ». Et elle m'a consolée à sa façon : « Oui, ça vous apprendra

à croire que vous pouvez remplacer le personnel qualifié ». Elle n'avait rien compris. Ma faute avait été de croire faire plaisir à Monsieur Jean en l'attirant vers un jeu par la promesse d'un goûter, alors que son plaisir, c'était juste manger. Je continuais de pleurer pendant que mes collègues ramenaient les autres pensionnaires, privés de jeu de goûter dans leur chambre et que les pompiers tentaient de ranimer Monsieur Jean. Leur chef est venu vers nous : « Désolé, on n'a rien pu faire. Il devait avoir le cœur fatigué à son âge ». Puis il a ajouté : « Au fait, avant de mourir, il a dit quelque chose comme : « Merci à Zohra. Elle a fait ce que j'ai demandé ».

Plus longue la vie

Franck LOPEZ

« Il a eu ma peau, finalement ! ». Jason gisait sur le côté. L'appartement semblait désert. Une belle lumière d'automne filtrait des persiennes. Un bon jour pour mourir comme disait les indiens avant le combat final. Jason s'était bien battu mais ce matin, il s'apercevait, couché sur cette moquette épaisse aux effluves familières que l'ennemi bipède avait triomphé. Allait il venir savourer sa victoire en solitaire en s'agenouillant auprès de Jason en lui chuchotant simplement à l'oreille « Dernier acte ... » ou bien viendrait il en bonne compagnie verser toutes les larmes qu'il n'avait pas et gloser sur une équipe qui venait de s'éteindre. Est-ce que Javier serait là ? Javier son ami de toujours et qui illuminait sa vie de sa candeur et de son optimisme quotidien. Est-ce que Jason reverrait Javier avant son dernier souffle ?

« D'ailleurs en parlant de souffle, moi qui n'en manquais pas sur nos parcours d'Agility, je n'en percevais pas trop dans cette dépouille à la toison fauve qui se jouait des reflets de cette lumière d'automne. Je n'en suis plus à mon dernier souffle, je suis bel et bien mort ...ou plutôt assassiné ! Au secours ! Je suis trop jeune et en pleine forme … je fais mes 5 kilomètres par jour avec Jason ! Je ne suis pas mort dans mon sommeil. Il m'a homicidé ! Comme dit Nicolas le Floch, la série télévisée préférée de Javier que l'on regardait l'un contre l'autre ... en audio description pour lui.
En audio description jusqu'à ce que Nono supplée l'audio description et entre dans notre vie à deux et tel Brutus « Tu quoque mi fili » me poignarde cette nuit ».

« D'ailleurs en parlant de sang, aucune trace sur mon pelage ou sur la moquette. Etranglé ? Empoisonné ? Comment s'y est-il pris ce traître ? Le poison serait bien son style. En douce, comme la première fois qu'il est apparu dans notre vie. Une expérimentation pour l'amélioration des conditions de vie des personnes aveugles et mal voyantes. Javier avait déjà refusé la cane optronique, il pouvait

difficilement refuser de tester un autre « jouet » de la Fédération. C'était l'assistant robotique ou l'assistant sexuel ! C'est ainsi que Nono s'est présenté devant l'interphone de la résidence « Bonjour Monsieur Belin, je suis votre assistant robotique dédié ce jour par la Fédération à votre usage personnel ». Ça n'a pas tardé à devenir au bout de quelques jours « Bonjour, c'est Nono, tu m'ouvres ? ». Nono c'est à cause du coté gentiment régressif de Javier. Vous savez bien ...Nono le petit robot dans le dessin animé « Ulysse 31 ». Moi, ce n'est pas avec mes 13 ans d'âge que je peux me souvenir d'un dessin animé de 1982 mais lui avec sa quarantaine sportive ».

« D'ailleurs en parlant d'âge, ma carrière de chien guide touchait à sa fin. Je n'en avais plus que pour deux ans avant de faire partie de la « réforme ». J'aurais été remplacé par un jeune chien fraîchement émoulu de l'Ecole tandis que j'aurais rejoint une famille d'accueil comme celle que j'avais connu au début de ma vie, avant d'entrer à l'Ecole. Javier avait déjà eu deux compagnons différents avant moi. Pas de photos d'eux. Il ne les avait jamais évoqué sauf une fois avec un éducateur de l'Ecole qui était venu lui rendre visite. Est-ce que moi aussi je ne resterai qu'un vague souvenir ? Pas facile de retrouver un chien guide d'un claquement de doigt. Est-ce que finalement Javier terminerait sa vie au bras de Nono sans plus aucun chien guide ? Nono n'avait décidément aucun sentiment à la différence de ce que nous avait vanté l'entreprise qui nous l'avait loué pour cet essai. 3 mois de service et déjà meurtrier ! Au début, il n'avait pris en charge que l'audio description de la télévision avec sa voix enjôleuse. Nono s'est mis à décrire l'action avec un certain talent : plus rien à voir avec le ton mécanique de l'audio description. Avec lui l'environnement devenait vivant pour donner toute sa place aux dialogues. Nono était aussi le lecteur appliqué de tous les écrits professionnels de Javier et peu à peu son parfait secrétaire qui lui racontait le monde. C'est à ce moment-là que j'ai su que j'avais atteint mes limites. Javier avait remisé sa tablette de braille au bout d'une semaine et je l'ai entendu éclater de rire après avoir demandé à Nono un conseil sur le fond d'un de ses articles de presse économique. « Je ne comprends pas l'objet de ta

demande, peux-tu la reformuler ? ». Bien sûr qu'il ne restait que le paquet cadeau et pas le cadeau lui-même ! La carte n'était pas le territoire. C'est moi qui pouvais répondre à ses questions sans un mot, à ma façon. »

« Toujours personne pour venir constater mon décès ? Pas de lumière blanche non plus au fond du tunnel pour me rappeler que j'ai fini d'errer autour de mon propre cadavre et qu'il est temps de passer à autre chose ... ou plutôt à une autre dimension. Mais vous êtes où, tous ? Ma famille d'accueil absente ! Mes éducateurs avec qui j'ai passé plus d'une année, envolés ! Et toi Javier sûrement en train d'emboîter le pas de Nono au marché du Lez ... au bras de mon assassin ! Les plus grands drames débutent toujours dans un silence assourdissant, en douce. Le début de la fin, de ma fin a commencé un beau matin de septembre lorsque ma laisse et mon harnais sont restés à sa place et que Javier s'est rendu à la rédaction du Journal en prenant le bras de Nono. J'avais remarqué qu'il avait été un peu « expéditif » sur ma pause pipi matinale mais quand je me suis retrouvé seul pour la première fois dans cet appartement désert, j'ai su que Nono était devenu définitivement mon pire ennemi. Bien sûr, il arrivait à Javier de troquer le bras de Nono en peau synthétique contre ma chaude présence ... mais de moins en moins souvent. Fini les bars où Javier devait négocier ma présence et les taxis à la mine renfrognée « il est propre au moins ? ». Certains jours, le parcours tournait au chemin de croix. « Non je ne suis pas un toutou qu'on tolère ! Je suis un chien guide et la loi me permet d'accompagner mon maître partout ... même à la piscine dont Javier est un fervent adepte. « Oui mon maître est journaliste et même si 450 € d'amende ne vous fait pas peur, je prendrai ce taxi avec lui ... on bosse tous les deux, désolé ! ». A présent, sûrement pas d'allusion à la propreté d'un Nono brillant comme un sou neuf. J'étais cantonné à tenir compagnie à la canne bien pliée à coté de mon harnais comme un vulgaire « toutou » ... de compagnie ! Heureusement il y avait Ivanka, l'aide-ménagère de Javier qui passait justement quand Javier était au travail et qui se sentait moins seule à présent. Bref Javier avec la complicité de la

Fédération avait réduit drastiquement mon temps de travail et Nono venait de mettre fin à mon contrat de travail. »

« D'ailleurs en parlant de travail, même si Javier n'est pas impacté par les 19% de taux de chômage propre aux personnes en situation de handicap et n'a pas mis deux fois plus de temps qu'une personne dite « valide » à sortir de sa dernière période d'inactivité, son nouveau compagnon de vie sera sûrement mieux accepté par une société décidément pas du tout inclusive. C'est tout ce que je peux lui souhaiter au terme de mon existence … une plus grande qualité de vie dans son quotidien. »

« Entrez, Monsieur Belin, l'opération s'est parfaitement déroulée et en appuyant sur ce petit bouton vous pouvez activer la mobilité de votre assistant robotique ».
Ils sont où ? Je flotte dans l'air depuis tout à l'heure mais je n'arrive pas à me retourner pour les apercevoir. Aaaaah ! Je ressens à nouveau mes pattes, ma truffe ... et même ma queue qui frétille ! Et pourtant ma pauvre dépouille gît encore dans le coin de cette pièce !
« Toutes les potentialités et la courte mémoire de Nono ont aussi été intégrées dans cette version 2 avec la mémoire de votre chien guide, vous allez l'appeler comment ? »
« Il a déjà un nom, il s'appelle Jason. D'ailleurs voyez comme il frétille de la queue ! Bienvenu dans ta maison encore pour très très longtemps mon Jason ».

Post mortem

Alice RIBES

Aujourd'hui la journée a été rude, deux crémations plus deux inhumations avec accompagnement des familles au cimetière neuf. "Assistante funéraire, mais ma pauvre fille, tu n'y penses pas, m'a dit maman, tu vas me faire une dépression !". Au contraire j'adore mon métier puisque telle est la condition humaine, la même pour tous les êtres vivants y compris pour les végétaux, naître et mourir un jour, le plus tard possible. Alors autant partir dignement en étant beau à regarder, chacun pensant à sa propre mort en perdant un proche. Rien de morbide ni de gothique dans mon comportement, juste une certaine jouissance de voir les défunts sereins, en habit du dimanche comme s'ils dormaient, les mains croisées sur la poitrine, la plupart étant des personnes âgées ayant bénéficié d'une longue vie car je sais à présent que la vieillesse est un cadeau du ciel, et non pas un naufrage, qu'elle est dans l'ordre des choses. D'autre part je suis certaine qu'il y a une vie après la mort pour avoir lu des centaines de livres sur ce sujet et regardé toutes les émissions possibles et imaginables sur le surnaturel, le spirituel, et le paranormal gérés de façon ultra scientifique à l'aide d'appareillages sophistiqués. Il y a bien des choses que les médecins et les chercheurs ne pourront jamais expliquer et ce genre de recherche me passionne, pour moi la grande faucheuse est un bon employeur. De plus je suis croyante et je me dis que Dieu ne peut pas avoir créé des êtres aussi parfaits et aussi complexes avec des neurones, des axones, des dendrites, un objectif, et une finalité pour les faire disparaitre ensuite. Peut-être sont-ils là tout autour de nous, invisibles, en plus d'être dans nos cœurs et dans nos souvenirs sans nul besoin de commémorations. Donc je ne pleure jamais, je m'en fais un point d'honneur, puisqu'ils ne souffrent plus, et que j'ai accepté les faits comme étant naturels. Si le métier d'infirmière est invasif, celui d'assistante funéraire est plus accompli, car il collabore avec les familles, les soutient, et leur donne la force d'accepter l'inacceptable. C'est un métier qui chuchote.

Bien entendu je prends toujours un air de circonstance et je compatis en leur adressant toutes mes sincères condoléances, impeccable dans mon petit tailleur bleu marine et mes souliers vernis, moi qui suis chargée de tout organiser en post mortem: les funérailles, la mise en bière, la réservation de la chambre mortuaire, la cérémonie religieuse, et le mode d'enterrement, tout en tenant compte du fait que le plus malheureux c'est toujours celui qui reste et qui se retrouve face à un mystère et à un grand vide que rien ne peut combler. Non maman, je n'ai pas peur des morts, je vais les voir dès leur arrivée, leur dire bonjour, et prier pour le repos de leur âme, entre eux et moi il y a un grand portail par lequel passent tous ceux qui partent et tous ceux qui entrent dans ce vaste monde pour le meilleur et pour le pire, de ce fait lorsque mes collègues m'ont enfermée seule toute une nuit dans le centre funéraire lors de mon bizutage je me suis endormie sur un fauteuil sans avoir peur des fantômes. Ils m'ont retrouvée assoupie dans une chambre réfrigérée entre deux grosses bougies à moitié fondues et la photo d'une dame souriante qui devait être très belle dans sa jeunesse. A ceux qui me posent la question : vaut-il mieux être inhumé ou incinéré je réponds que c'est en fonction de la volonté de chacun et de ses croyances, mais que les deux formules sont aussi traumatisantes pour les familles qui trop souvent perdent leurs repères et leur raison de vivre le temps de faire leur deuil. Une expression dont j'ai horreur car elle équivaut à tourner la page ce qui s'avère impossible. Je les aide à choisir le cercueil et tout ce qui va avec, désolée de voir leur visage se crisper à l'énoncé des tarifs car mourir coûte très cher et tout se rajoute au fur et à mesure, à moins d'avoir déjà une convention-obsèques, d'être un indigent ou de mourir au combat. Même dans un cimetière les hommes ne sont pas égaux quand d'énormes chapelles ardentes recouvertes de statues, de fleurs vraies et fausses, de plaques, et de photos, côtoient des sépultures rouillées et dénudées, ravagées par le temps et déracinées par les cyprès, laissées à l'abandon sur lesquelles il m'arrive de déposer un petit bouquet tant elles me portent peine. Sur ce point le jardin des souvenirs est plus avenant à traverser car plus discret, mieux tenu,

et aussi parce que selon moi rien n'est pire que de jeter les cendres d'un défunt n'importe où dans la nature comme s'il n'existait plus.

Hier je me suis disputée avec Rémi, le thanatopracteur, qui en ce moment semble bâcler son travail d'embaumeur qui pour moi relève du sacré. L'odeur de formol et de décomposition prend parfois à la gorge dans certaines chambres funéraires même réfrigérées, et les défunts ne sont ni bien coiffés, ni rasés, ni maquillés, et des tâches vertes ou bleues apparaissent sur leur visage or je voudrais qu'ils soient les plus beaux possible pour ce dernier adieu offert à leur famille. "Tu ne vas quand même pas m'apprendre mon métier !" a riposté Rémi hors de lui, heurté par ma sincérité un peu trop vive, et sachant que ce genre de clients ne protestera pas en matière de service après-vente qui coûte pourtant une petite fortune à des familles déjà dévastées. Dans une chambre funéraire tout est important : les odeurs, l'apparence, l'ambiance de la pièce, le recueillement, le livre de condoléances, la présence du personnel, même si la personne était vraiment très très âgée, incontinente, et recouverte d'escarres ou rongée par la chimio. Elle doit garder sa dignité jusqu'au bout comme du temps des pharaons aux sarcophages indestructibles. Pour me calmer une fois chez moi je me suis replongée dans mes classiques sur l'existentialisme, dans *L'enfer c'est les autres* de Sartre, puis sur *Le deuxième sexe* de Simone de Beauvoir. Je me suis aussi penchée sur le mythe de Sisyphe condamné à rouler son rocher éternellement dans l'absurdité la plus totale avant de revenir à des pensées plus positives même si c'est toujours traumatisant d'apprendre par les infos que des enfants, des jeunes gens, et des innocents ont perdu bêtement la vie lors d'un attentat ou d'un assassinat qui auraient peut-être pu être évités, autant de sujets qui me mettent hors de moi depuis que j'ai réalisé à quel point nous sommes vulnérables face à un prédateur. L'avortement et l'euthanasie peuvent aussi déboucher sur des dérives et sur une banalisation des injections létales c'est pourquoi je suis contre.

Puis ce fut le choc. Le grand choc. L'institut avait réservé une chambre mortuaire pour un défunt qui devait arriver en cercueil

plombé depuis la côte d'azur, afin d'être enterré dans un tombeau familial dans lequel il restait une place. De repos durant cette fameuse période ma collègue s'était occupée à ma place de toutes les formalités, je ne connaissais donc rien de ce monsieur, ni son nom, ni son âge, ni où se trouvait son caveau, aussi qu'elle ne fut pas mon émotion en voyant descendre de l'avant du corbillard en tant que seule accompagnatrice une petite forme courbée et familière aux cheveux blancs, puisqu'il s'agissait de ma grand-mère paternelle qui avait coupé les ponts avec nous depuis près de quatre ans. Ce défunt-là était donc mon grand-père, mon papy Louis qui m'appelait ma perle, ma princesse, mon sucre d'orge, et que je n'avais plus revu suite à d'obscurs problèmes de donation-partage qui ne me regardaient pas. J'aurais dû aller les voir à Antibes, oui j'aurais pu faire un effort et passer outre l'interdiction parentale de retisser des liens avant qu'il soit trop tard, eux ne sont même pas venus à l'enterrement. J'ai serré Mamie très fort dans mes bras, le diacre a enclenché l'Ave Maria pour une cérémonie religieuse expéditive rien que pour nous, et je n'ai pas pu revoir mon grand-père une dernière fois, ni embrasser son front glacé, à cause du cercueil plombé, une obligation imposée lors du transport d'un corps. Puis les porteurs, qui sont tous des bons vivants, l'ont emmené au cimetière, nous avons suivi le convoi à pas lents, avec juste une petite couronne de fleurs et l'une de ses photos du temps où il portait encore la moustache et ressemblait à Pierre Bellemare. En état de sidération, prise au piège à mon tour, j'avançais comme un automate et pour la première fois depuis le début de ma carrière je me suis mise à pleurer à chaudes larmes.

J'ai ouvert les vannes en oubliant mes réticences, coupable de n'avoir pas su évaluer à temps les vraies valeurs de la vie qui s'écoulent comme dans un sablier.

Qu'est-ce que vous faites comme métier ?

Sandrine BERGERON

A cette question je réponds bien sagement et machinalement pour rester dans les clous :

« J'accompagne des personnes en difficulté d'insertion sur leur parcours de retour à l'emploi ». Je trouve cette réponse claire et suffisamment explicite pour ne pas prendre le risque de me laisser embarquer dans une discussion interminable.

Surtout lors d'un moment entre amis quand les esprits sont à la décontraction.

En général on me répond « Ah vous êtes dans le social » et ça s'arrête là. Débattre à propos de son métier avec une travailleuse sociale passionnée et mal payée peut être fatiguant.

A fortiori à l'ombre d'un parasol quand on n'a pas envie de mots qui coulent sans arrêt.

Si je me laissais aller à une sincérité extrême et précise de ce que j'accomplis sur mon lieu de travail je détaillerais davantage. Le risque à prendre serait alors d'emmener mon interlocuteur dans des énumérations à perdre haleine mais, au moment du petit verre en terrasse les lèvres saveur houblon, ça pourrait le déstabiliser. De plus, loin de moi l'idée d'user de cette figure de style dans le but de viser à de multiples effets, je ne me le permettrais pas, je vous l'assure.

En particulier en fin de journée quand l'heure est à la détente et à l'envie de glisser vers rien.

Mais si je me laissais aller...

- Qu'est-ce que vous faites comme travail ?

- Je m'occupe des abîmés, des maltraités, des égarés, des perdants, des illuminés, des délirants. Je me consacre à des accidentés, des inconscients, des pauvres, des miséreux, des malades, condamnés, sanctionnés. Je veille sur des fatigués, des suicidaires, vieux, jeunes, des familles, des enfants, des hommes, des femmes, sans-papiers, avec papiers, avec des faux-papiers, avec de vrais-faux-papiers. Je passe mes journées à chercher des solutions pour des sans-espoirs, des cassés d'une jambe, d'un bras, du cerveau, de la vie. Je me tourmente dans les labyrinthes administratifs pour des méchants, des gentils, des idiots, des très bêtes, des pervers, beaux, moches, charmants, petits, moyens, grands, bons, mauvais. Je dois motiver des paresseux, des souriants, des fuyards, des calmes et je vois la violence, la colère, la haine, le désespoir, la souffrance, j'entends les pleurs.

Je soigne des blessures, des chagrins, des câlins, de la folie, de l'absurdité. Je constate des aberrations, des injustices, je vis des injures, des vexations, des humiliations, des blessures, la honte. Je me charge de la paperasse, des réunions, des rapports, des courriers, des comptes rendus, j'envoie des mails, j'en reçois des dizaines, je les lis et je ne parviens plus à les lire parce que ce n'est pas possible. Je mets en place des tests de positionnement, je corrige, je fais des arborescences d'objectifs pour rédiger des séquences de formations adaptées et j'anime des ateliers d'écriture. Je fais des évaluations diagnostiques, formatives et sommatives, je propose et soutiens des projets collectifs, je programme des sorties culturelles, je téléphone aux éducateurs, au juge, aux gendarmes, à l'avocat, à l'assistante sociale. Je débouche aussi les toilettes, je répare la porte du bureau qui ne se ferme pas, même si à certains moments j'aimerais qu'elle ne s'ouvre plus jamais. Je change des ampoules grillées ou je cours en acheter au supermarché en espérant ne pas tomber en panne avec le mini bus déglingué et je ramène des feutres pour pouvoir écrire au tableau. Il n'y en avait plus.

Je berce l'espoir. Je distribue des sourires, je tends la main, je prends des mains tendues, je savoure des rires libérateurs dont je

ne maîtrise pas les éclats parfois. Je plaisante avec les stagiaires et les collègues parce qu'on vit des moments incroyablement décalés et vrais. Le rire est comme un acte thérapeutique, un stimulus, il a un rôle social et créé du lien. C'est universel. Mais humour noir et rire jaune sont à prendre très au sérieux.

J'enlace des regards époustouflants. J'entends des voix qui chantent dans des langues inconnues, je sens des odeurs d'épices indiennes, africaines, asiatiques, des parfums des îles, je vois danser autour de moi des peaux dorées, halées, foncées et claires. Je découvre des coutumes, des cultures, des traditions, des musiques. Je sais que la différence est une richesse, j'apprends des autres et je grandis.

Je comble des manques en pagaille, des besoins, je cerne des non-dits, je devine des secrets, j'honore des rendez-vous, j'en planifie, je mène des entretiens individuels, j'essaie de faire avancer. Parfois je piétine. Je réponds aux demandes, je remarque des comportements dangereux, j'interprète de mauvaises réponses, je gère des fugues, je donne l'alerte, je vais sur le terrain, dans la rue et les foyers. J'écoute, j'écoute, j'écoute. J'entends des cris, j'observe des coups de pieds, de poing, de tête. Je suppose des symptômes, des médicaments, des douleurs, des maux, des maladies et je contacte l'hôpital. Je partage des effondrements, des soupirs, des moments de désespoir. J'organise des déménagements, des emménagements, des aménagements, des ménagements, je fais les cartons de l'autre. Je nage au milieu des politiques publiques, des statistiques, je coule avec les logiciels et les petites cases qu'il est obligatoire de remplir. Sauf qu'un être humain ne rentre pas dans une case alors je fais avec : je surnage, je contourne, je détourne et j'y arrive. Je jongle avec le temps : j'en prends, j'en donne, je cours après. Je me hasarde dans des combats, je dois comprendre, aider à comprendre même quand je n'y comprends rien. J'étouffe mes déceptions, j'éteins mon énervement, je repousse mon dégoût et j'ai la nausée. Je tente de contrôler la haine, je repère l'affection, je perçois la désillusion, la souffrance, j'accueille les déchirements, je guide dans des séparations, je refoule mes larmes et ma culpabilité. Je sens les

journées défiler sans regarder les heures, je pense et repense, je dépense de l'énergie.

Je me demande comment faire, comment je vais panser, qu'est-ce que je vais faire, pourquoi, quand, avec qui, pour qui, pour quoi... Je défie les certitudes, je désarticule les préjugés, j'allège les mangeurs de complexité, je replace les simplistes dans la réalité, j'invente de petits arrangements. Je résiste aux standards, au conformisme et à la normalité.

Je me blinde contre la bêtise humaine, je m'égare dans des méandres, puis je retrouve mon chemin après quelques détours pour recevoir une rémunération médiocre et être moi-même en précarité.

Je suis parfois découragée et fatiguée avec encore pas mal d'enthousiasme. Les yeux me piquent et j'ai mal au dos. Ce doit être à cause de l'écran d'ordinateur ou du tabouret bancal sur lequel je suis assise. J'en ai plein le dos. Particulièrement face à ma fiche de paie qui est si légère. C'est vrai que mon salaire est loin d'être satisfaisant ni même suffisant, j'ai le minimum légal et un profond sentiment d'injustice chevillé au corps. De toute façon, gagner plus ne ferait pas de moi une heureuse puisque je le suis déjà. L'argent n'est pas le centre de mes préoccupations. J'aime mon travail et j'y crois mais un salaire plus juste serait pratique pour payer les factures. Et si au passage, je pouvais avoir une chaise de bureau et des feutres pour écrire au tableau.

C'est important les feutres. Primordial.

Et... Un jour je croise un Monsieur Bertrand que j'ai eu en suivi sur son parcours de retour à l'emploi, il m'adresse un large sourire, me tend la main, les bras, en s'écriant : « Madame, je suis content de vous rencontrer ! J'ai trouvé un emploi, un logement, je vais bien aujourd'hui. Je vous remercie pour tout ce que vous avez fait pour moi ! Je ne vous oublierai jamais. Je peux vous embrasser ? ».

Et là je sais pourquoi je me lève tous les matins, mais ça ne remplace ni un salaire décent ni un contrat de travail correct. Ça va avec. Avec les feutres et la chaise de bureau.

- Vous semblez avoir un peu trop chaud sous ce parasol ! Vous reprenez une boisson fraîche ?

Recruter des profils atypiques

Bérengère DOUYERE

Le métier de conseil en recrutement n'est pas un métier facile. Le consultant assume plusieurs fonctions. Il doit vendre la mission, analyser les besoins de son client, rédiger une définition de fonction, bâtir le profil du candidat idéal, rédiger une offre d'emploi, choisir les bons sites internet pour diffuser son offre, utiliser des CVthèques pour identifier des candidats potentiels, rencontrer et évaluer ces candidats, choisir les meilleurs, présenter la *"short list"* à son client, le sécuriser dans son choix final, favoriser l'intégration de la personne retenue, garantir sa mission…

Les cabinets de conseil en recrutement sont soit généralistes, soit spécialisés dans un secteur d'activité ou une fonction précise. Fabien Maltese Consultants est un cabinet généraliste employant trois consultants, une assistante et une assistante de recherche. Fabien Maltese est psychologue clinicien et apporte un regard décalé sur l'entreprise qu'il considère comme une personne, avec sa personnalité, ses complexes, et surtout son inconscient. Il est passionné par les lapsus commis par ses clients et ses candidats, par les actes manqués qu'il identifie très rapidement, par ses analyses fines des structures pour lesquelles il recrute. Il diagnostique habilement les situations œdipiennes où certains cadres dirigeants veulent « tuer » le père/chef d'entreprise, il se délecte avec les pervers narcissiques, il nage habilement dans l'environnement de la schizophrénie, des troubles bipolaires, de la psychose maniaco-dépressive, de la dépression cachée, des troubles de personnalité limite ou borderline, des troubles obsessionnels-compulsifs, ce que l'on appelle des TOC… Bref, il s'agit d'un professionnel de l'évaluation de la personnalité des candidats.

Mais en période de crise, alors que la concurrence devient de plus en plus sévère, la recherche du chiffre d'affaires s'avère plus nécessaire que celle des candidats à éliminer…

C'est le thème de la réunion de crise que Fabien Maltese anime aujourd'hui avec comme préoccupation unique la manière de faire évoluer le cabinet, la façon d'innover pour avoir d'avantages de clients sans sacrifier la qualité du service.

Les échanges sont francs et directs. Les critiques pleuvent. L'analyse des dysfonctionnements est aisée, mais les solutions proposées pour redresser la barre sont loin d'être consensuelles. Bien sûr, on pourrait recruter un commercial, améliorer le site internet, faire de la publicité, être plus présent sur les réseaux sociaux, introduire une part variable dans la rémunération des consultants pour les inciter à vendre d'avantage…

Au bout de trois heures d'échanges, de regards sévères, de moues sur les visages, de remarques ironiques, de froncements de sourcils, de haussements d'épaules, l'assemblée devient muette et Fabien Maltese s'apprête à conclure la réunion sur un sentiment de semi-échec, même si le *paper-board* est fourni en remarques pertinentes. Et c'est à cet instant-là que Michel, le jeune stagiaire qui avait brillé par son silence, prend la parole :

- Si nous voulons innover et nous démarquer des concurrents, il nous faut disposer d'un concept décalé et d'une stratégie à l'opposé de ce qui se fait habituellement.

- Ou, d'accord, dit Fabien, mais que proposes-tu ?

- C'est simple : nous recherchons tous des candidats compétents et tous les cabinets gèrent des dossiers de cadres dont le savoir, le savoir-faire et le savoir-être sont irréprochables. Les plus audacieux misent sur des potentiels, mais ces potentiels s'appuient sur de bonnes bases. Mais réfléchissons. Nous discriminons les non-compétents. Nous les stigmatisons. Je vous propose d'innover et de devenir le seul cabinet de conseil en recrutement à recruter des incompétents.

Sourires amusés. Rires à peine contenus. Remarques désagréables à l'égard du « grand n'importe quoi »…

- Soyons séreux, Michel.

- Mais je suis sérieux. La loi sur la non discrimination des candidats n'est pas complète. Bien sûr, il est évident qu'il faut interdire la discrimination vis-à-vis du sexe, de l'âge, des préférences sexuelles, des idées politiques ou syndicales, de l'aspect physique, etc., mais pourquoi éliminer les personnes peu intelligentes, peu motivées, fainéantes, maladroites ? Elles ont également le droit de travailler !!!

- Mais tu plaisantes !!!

- Pas du tout, et je suis sûr que le gouvernement, et le ministre du travail en tête, approuveraient notre démarche, car nous allons réduire ainsi le chômage. N'oublions pas que les incompétents ont le plus de difficulté à trouver un travail, et surtout à le conserver…

- Ça, c'est pas bête !

- De plus, les incompétents doivent bénéficier du droit au travail car ils ont plus de mérite que les compétents à travailler dans la mesure où cela leur occasionne des efforts supplémentaires.

- C'est vrai...

- Les incompétents doivent bénéficier du droit au travail car leur seule présence dans l'entreprise valorise celle des autres, et notamment celle de leur chef. Un chef est chef parce qu'il est meilleur que les autres. Heureusement, donc, qu'il y a les incompétents, sinon il ne pourrait pas exister de chefs…

- C'est clair.

- Les incompétents doivent bénéficier du droit au travail car il est plus facile de diriger des incompétents que des compétents, lesquels savent exactement quoi faire et comment le faire, et sont donc plus exigeants. Eh oui, un incompétent suivra à la lettre les consignes de sa direction. Il ne va pas les contester. Il est, généralement, un bon exécutant. Alors que les compétents veulent souvent devenir calife à la place du calife…

- Tu as raison.

- Les incompétents doivent bénéficier du droit au travail car si tous les incompétents se retiraient des entreprises, il n'y resterait plus grand monde. Il n'y a qu'à voir comment fonctionnent les entreprises : les délais ne sont pas respectés, les budgets non plus, la qualité n'en parlons pas…

- C'est vrai que chez tous nos clients, il y aurait des choses à dire.

- Les incompétents doivent bénéficier du droit au travail car les plus lucides d'entre eux ne réclament pas de progression, et pour cause… Vous aurez remarqué que l'incompétent ne pose pas de problème en interne. Il connaît ses limites. Il a lu Peters. Il ne veut surtout pas obtenir une promotion qu'il aurait du mal à honorer…

- Tu es machiavélique, mais je dois reconnaître que tu as raison.

- Les incompétents doivent bénéficier du droit au travail car ils ne remettent pas en cause la hiérarchie et l'organisation de l'entreprise. Oui, je me répète un peu, mais c'est pour enfoncer le clou.

- Cela n'est pas faux.

- Les incompétents doivent bénéficier du droit au travail car ils n'ont pas besoin de formation et font ainsi réaliser de substantielles économies à l'entreprise. Vous vous rendez compte des économies que l'entreprise pourrait faire en ne formant pas

ceux qui n'en ont pas besoin et en se concentrant sur les meilleurs potentiels, sur les plus perfectibles.

- Effectivement, vu sous cet angle…

- Les incompétents doivent bénéficier du droit au travail car, placés tout de suite à leur niveau d'incompétence, ils montrent l'exemple. Eh oui, ils atteignent vite leur niveau d'incompétence, comme l'a démontré Peters, et par là même ils servent de « jauge » aux autres.

- C'est pas bête. Ils constituent ainsi un nouveau référentiel dans l'entreprise. Mais tu sais que tes idées sont révolutionnaires…

- Les incompétents doivent bénéficier du droit au travail car ils créent du travail en offrant aux autres salariés la possibilité de refaire certaines tâches à leur place. Forcément, comme ils font mal leur travail, il est nécessaire d'avoir dans l'entreprise d'autres salariés qui réalisent correctement les tâches exigées pour le bon fonctionnement de l'entreprise.

- Tu as tout à fait raison. Et, du reste, si on enlevait les incompétents, il faudrait licencier tous ceux qui font le travail à leur place ! C'est trop dangereux. Conservons les incompétents dans les entreprises… Et recrutons-en d'autres.

- Les incompétents doivent bénéficier du droit au travail car, après tout, ils le méritent bien, tant est sévère dans leur monde la concurrence ! Ne pas recruter les incompétents serait une grave discrimination. Car, plus que quiconque, ils ont besoin d'aide et de solidarité, tant est grande la compétition dans notre système économique.

- Mais c'est vrai. Il faut vraiment aider les incompétents, sinon ils seront vite marginalisés.

- Enfin, cette démarche nous permettrait de finaliser toutes nos missions. N'oublions pas que parfois nous avons du mal à trouver des candidats au profil trop élevé. Dans ces nouvelles conditions, les candidats ayant ce profil ne manquent pas…

- Oui, tu as malheureusement raison. C'est notre point faible.
Silence. Chacun retient son souffle. Chacun s'observe du coin de l'œil. Certains s'épongent le front, d'autres toussotent ou se raclent la gorge… Tout le monde se tourne vers Fabien Maltese. Silence. Silence respectueux et embarrassé. Mais comment un simple stagiaire, quelqu'un d'inexpérimenté, pouvait-il faire preuve d'autant de pertinence dans ses analyses, voire d'impertinence. Mais comment n'y avait-on pas pensé plus tôt ?
Fabien Maltese prit son ton docte, le ton qu'il prend dans les situations difficiles, ce ton qui traduit le pouvoir des chefs, des compétents, et décrète :

- Bien, on va réfléchir à cette proposition, et si nous l'adoptons, nous démarrerons son application un premier avril…

Rien vu venir

Sophie MOREAU

Personne n'avait *rien vu venir*. Voilà ce qu'ils répétaient tous en chœur depuis l'événement, comme un refrain irritant émanant d'un disque rayé.

Personne n'avait rien vu venir. Au moment où chacun a prononcé l'expression semblant revêtir une fonction rassurante de slogan collectif, un malaise individuel et indicible est né dans chaque esprit fébrile. Le malaise caractéristique de celui qui, rongé par un mensonge dont la reconnaissance serait insupportable, choisit de noyer sa conscience pour éviter de se confronter à sa responsabilité individuelle. À son immobilisme et son silence. La culpabilité, elle, est indélogeable. Personne n'avait rien vu venir. Il est aisé de ne pas voir pour qui décide de ne pas garder les yeux grands ouverts.

Plusieurs semaines après l'impensable, un nouvel arrivant avait élu domicile au sein des locaux austères. Contrairement aux autres membres de l'équipe, il n'avait pas été recruté sur présentation de son Curriculum Vitae flamboyant ni coopté par des collègues stratégiquement généreux. Ce nouvel élément intégrant le microsystème avait été créé. Son géniteur, le directeur de la structure, avait passé de longues soirées à l'imaginer et le façonner, avant de l'estimer abouti et fonctionnel. Le dur labeur aboutissait à une gageure à hauteur de la dette ressentie.

Il ne s'agissait pas d'un outil se substituant à la main imparfaite de l'Homme sur le plan technique, mais d'un outil d'un genre nouveau, dont l'objectif était de rendre transparent celui qu'il était censé analyser. Le mécanisme n'avait pas pour vocation de rendre invisible l'objet étudié mais mettait au contraire en relief les choses que certains Hommes auraient parfois préféré dissimuler.

Lorsque Helen arriva la première au service ce matin-là, Georges l'invita presque aussitôt au local technique. Impatient et nerveux, le directeur présenta à son employée l'outil qui allait être le support d'une expérimentation durant une année complète. Lorsqu'il lui proposa de s'y soumettre, Helen eut un mouvement de recul. *Qui* de cette machine mystérieuse et inédite ou de l'Homme était ici le cobaye de l'autre ? Quelques palpitations en salve gagnèrent la cage thoracique d'Helen, à la fois effrayée et intriguée à l'idée d'être analysée par un robot. L'appareil émit un léger bruit, puis un voyant de couleur verte clignota sur l'écran. Un sourire serein gagna le visage de Georges, qui indiqua à Helen qu'elle pouvait rejoindre son bureau. Il ressentit une joie timide, qu'il s'efforça de masquer tant elle lui semblait indécente. Cette petite victoire ne guérirait certes jamais le souvenir du drame des mois passés mais diminuerait les risques qu'il survienne à nouveau. La machine fonctionnait et tous les salariés s'y soumettraient de façon quotidienne. Voilà ce que Georges s'était intimement dit. Bernard n'avait pu être sauvé à temps mais d'autres souffrances pourraient être révélées par la technique et prises en charge par l'humain.

Si l'appareil imposant pouvait impressionner, son utilisation demeurait relativement simple. L'utilisateur devait déposer sa main sur le haut de l'appareil durant quelques secondes. Ce simple contact donnait lieu à une analyse de quelques instants, à l'issue de laquelle une lumière de couleur apparaissait. Il n'existait que trois voyants : un vert, un bleu et un rouge. Le voyant vert indiquait la bonne santé du salarié, tant sur le plan mental que sur le plan physique, via la mesure du taux de sérotonine, un neurotransmetteur impliqué dans la régulation de l'humeur, de l'émotivité, de l'agressivité, les troubles du sommeil ou encore de l'alimentation.

Le voyant bleu indiquait un taux moyen mais temporaire de sérotonine, pouvant être lié à une affection organique sans lien de causalité direct avec le travail. Enfin, le voyant rouge indiquait un taux si faible que son apparition était immédiatement suivie

d'une procédure d'entretiens individuels incluant une batterie de tests, dans le but d'évaluer l'état général de l'employé. Si le bilan concluait à une souffrance du salarié sur son lieu de travail, plusieurs solutions s'offraient à lui : de l'aménagement de l'horaire hebdomadaire à un arrêt permettant de se ressourcer en passant par des modifications ergonomiques de l'espace de travail, il existait un éventail de réponses adaptées à chaque situation singulière.

Les jours ont passé et la détection quotidienne de chaque membre de l'équipe est devenu un rituel acquis, à tel point qu'elle ne demeurait un poids pour personne. Lorsqu'un membre du personnel ne s'était pas soumis au dépistage du jour, Georges recevait immédiatement un e-mail indiquant l'omission.

Quelques mois après l'inauguration de la machine, une restructuration eut lieu au sein du groupe, entraînant une hausse de l'activité et des demandes toujours plus exigeantes. Paternaliste dans sa manière de manager ses troupes, Georges veillait à la fatigue de son équipe et comptait plus que jamais sur son compagnon artificiel pour l'aider dans ses observations, corroborer ses intuitions. Les budgets alloués à l'unité pour que la recherche sur le génome continue à être de qualité avaient diminué, et on réclamait des agents qu'ils fassent autant, voire *plus*, avec moins. La réactivité de la machine avait permis d'alerter Georges sur la situation de Philippe, mis en arrêt en raison d'un burn-out. Salarié méticuleux, d'une fidélité et loyauté sans failles à l'entreprise où il avait débuté sa carrière, il avait longtemps tiré sur la corde, n'hésitant pas à travestir la réalité quand lui était posée la sacro-sainte question matinale : « Ça va ? ». Philippe répondait toujours par l'affirmative, jusqu'à ce que son corps ne trahisse sa pensée. L'appareil avait révélé l'épuisement de cet homme qui agissait en automate dans l'ignorance collective et le secret bien gardé.

L'angoisse gagnait progressivement Georges, qui veillait non seulement au bien-être de ses salariés, mais s'inquiétait également de leurs situations personnelles, au-delà du contexte de

travail. Chacun veillait à ne pas trop en dire et restait discret sur sa vie intime, soucieux de ne pas parasiter l'esprit des autres avec ses propres difficultés. Pourtant, Georges n'était pas sans savoir que Nadine venait de perdre son mari d'une maladie foudroyante tandis que Louise connaissait des difficultés persistantes pour enfanter. Si le travail pouvait jouer un rôle d'échappatoire permettant de s'évader et de mettre à distance les aléas de la vie, il devait ne pas en générer de nouveaux.

La machine mise au point par Georges avait cette limite qu'elle détectait le taux de sérotonine sans pouvoir distinguer ce qui relevait de l'intime ou du métier. Georges savait que vie privée et vie professionnelle demeuraient des vases communicants, et que le mal-être de l'une des sphères pouvait se répandre à l'autre, comme un serpent de mer.

Helen avait cru percevoir le stress que Georges s'évertuait à cacher. Un directeur se devait d'être solide, et un employé devait s'astreindre à ne pas franchir les limites de la curiosité. Voilà ce que chacun avait pensé.

Pouvait-on vraiment attendre d'une machine qu'elle apprivoise ce que seuls les humains peuvent appréhender par une observation attentive et une communication bienveillante ? Le désespoir reste muet lorsqu'il ne peut être accueilli. Alors il se cache. Les voyants rouge, vert et bleu pouvaient-ils remplacer le regard, la chaleur, le sourire et l'empathie d'un collègue soucieux d'aller à la rencontre de l'Homme derrière le costume ?

L'expérimentation arrivait bientôt à son terme tandis que les lobbies pharmaceutiques continuaient d'exercer une pression sur l'unité. La machine était programmée pour analyser les 30 salariés du laboratoire. Un 31e élément manquait à l'appel de la liste établie. Il portait le prénom Georges.

Lorsque Helen est arrivée, tôt, ce lundi-là, elle découvrit le corps sans vie de Georges, étendu sur le sol de son bureau.

Personne n'avait rien vu venir.

Robot-Disco

Virginie BIANCONI

Dix ans de boîte. Dix ans que je travaille à me casser le dos. Aujourd'hui, ils mettent un robot pour « nous aider ». Quelle farce ! Nous aider. Voir s'il est plus efficace que nous. On commence par un petit robot par-ci, par-là, et ce sont tous les employés au chômage ! C'est ce qui s'est passé pour ma sœur. Le robot Lola a pris sa place de couturière. Je me méfie de cette camelote dont j'appréhende les résultats. Avec les syndicats, on surnomme l'ennemi Robot-Disco, parce-qu'il doit valser rapidement !

Je suis derrière mon atelier de couture. Penchée en avant sur cet ourlet en pointe pour robes de poupées miniatures. Mes lunettes de travail, trop larges, tombent sur le bout de mon nez. Elles grossissent suffisamment le tissu pour que je réalise un travail minutieux. J'entends l'Engin. Je l'aperçois. C'est un petit robot blanc humanoïde. Il a de grands yeux bleus, un sourire, même un nez et des oreilles. Je lève les yeux au ciel. Jusqu'où iront ces fabricants de machines pour nous faire oublier qu'on parle à un bout de métal. Robot-Disco s'arrête près de moi. Sa voix informatisée m'informe :

- Bonjour, je suis 200D7 21. J'ai pour objectif de vous rappeler les consignes de votre travail et vous aider à la tâche. Que puis-je faire pour vous être utile ?

- Rien.

- Vos lunettes ne sont pas adaptées à votre confort.

La machine remonte la paire sur mon nez avec son bras.

- Je sais ! Peste-je en les ramenant au bout de celui-ci.

- Voici le règlement, déclare Robot-Disco en affichant la page de ma fiche de poste sur l'écran situé sur son « ventre ». Paragraphe 3.a) Le personnel qualifié doit porter des lunettes adaptées à la tâche à faire. Cela signifie : qu'elles permettent un grossissement suffisant du tissu, et soient adaptées au visage du travailleur. Est-ce bien votre cas ? J'enregistre votre réponse.

- Ça fait 10 ans que je travaille avec ces lunettes, j'ai l'habitude.

- Avez-vous quelque chose à ajouter ?

- Non.

- Je ne vous dérange pas plus.

Mais R2-D2 continue d'analyser mon travail.

- Me permettez-vous de réaliser quelques photographies de vous ?

- Pour quelles raisons ?

- Je suis là pour vous aider à travailler, je dois justifier de la mise en place de mes processus d'aide ou de non-aide par des photographies.

- Si ça me permet de garder mon travail.

- Je n'ai pas compris votre réponse. Veuillez indiquer votre choix sur mon écran.

Robot-Disco affiche une question dichotomique sur son ventre : acceptez-vous d'être photographié(e) ?

A. J'accepte.

B. Je refuse.

J'appuie sur la réponse A. J'entends le léger bruit du flash.

- Ce fut un plaisir de collaborer avec vous. Je vous souhaite une agréable journée, au plaisir.

Au moins les concepteurs n'ont pas lésiné sur la politesse. Le robot est plus aimable que mon patron.

Heure de la pause déjeuner.

Chacun parle de ses angoisses concernant Robot-Disco. Nous entrevoyons ses rapports. Marie, 20 ans de boîte, qui a développé une hyper-sensibilité auditive à force de côtoyer le brouhaha de l'usine. Luc, jeune employé, dont la grande taille l'oblige à se pencher plus en avant que nous sur le tissu, ce qui lui vaut des douleurs précoces au cou. Sandrine, dont les 15 ans d'expérience ont raidi et rougi les mains. Et moi. Moi, aux lunettes tombantes et au bas du dos en feu. Tous chômeurs. Demain.

Reprise du travail.

Luc se dépêche de finir son sandwich en se rendant à sa table de couture. Les jeunes ont parfois du mal avec la pause de 45 minutes pour déjeuner. On se fait tous avoir les premiers jours. L'usine est fermée. Pas moyen de voir un brin de lumière extérieure entrée. Quand on débute, on attend la pause du midi avec impatience pour aller pousser les grosses portes bleu foncé qui nous privent du soleil. Respirer. Entendre la rue. Sortir quelques instants. Avec le temps, on devient des momies. Rouillées, blafardes, éblouies par le soleil. On est un peu comme Robot-Disco en fait. Tout blanc, mécanique, ne parlant que avec des « c'est comme ça », « il le faut »... On humanise peut-être les machines parce qu'on mécanise les hommes ? De la ferraille de chair et d'os parlant à de la ferraille de plomb et d'huile.

Le boucan reprend. Chacun s'active à être aussi performant que les autres. Ça coud. Ça tisse. Ça travaille. Robot-Disco remplace un à un les employés.

- Re bonjour, je dois effectuer un test de confort afin de connaître vos conditions de travail, pour cela je dois vous remplacer.

Je m'écarte. L'Engin photographie mon plan de travail. Il se grandit, se rapetisse, puis finalement prend mes aiguilles. En quelques secondes, il réalise un travail qu'il me faut une demi-heure à accomplir. J'échange un regard avec Marie. Elle a les larmes aux yeux.

- Je vous remercie.

J'inspecte à mon tour le travail de la machine. Les tissus sont resserrés. Pas un fil qui dépasse ! Je me retiens de pleurer.

Fin de journée.

Les grosses et lourdes portes de l'usine s'ouvrent enfin. Nous mettons nos bras et nos mains devant nos yeux afin de nous habituer progressivement à la lumière du jour. Robot-Disco nous suit. Photographie. Encore et encore. Le patron sort à son tour. Les employés lessivés se révoltent ! Ça hurle ! Ça brandit les points ! Ça menace de grève ! Ça redevient humain.

- Messieurs, Dames, calmez-vous ! Déclare le patron ahuri.

- Nous calmer ! Alors que Robot-Disco va nous remplacer ! Hurle Luc au milieu de la foule.

- Vous remplacer ? Pardonnez-moi. Je n'ai pas pensé à un discours de présentation plus clair. 200D7 21 est là pour m'aider à cerner vos conditions de travail. L'objectif est d'améliorer votre quotidien.

La conversation reste houleuse un temps. Une journée de peur et d'angoisse, des années de douleurs. 200D7 21 a permis d'ouvrir le dialogue. Chacun y va de son mot, sa phrase, son image à lui, pour parler de son travail. Nous conversons jusqu'à la nuit tombée.

Une semaine plus tard.

Je m'installe à ma table de couture. Une nouvelle paire de lunettes adaptée à mon visage et ma vision, est déposée à la place de l'ancienne. Un tabouret plus confortable et ajusté à ma taille me permet de rester droite. Plus de douleurs. Je scrute rapidement les alentours. Luc travaille debout à la tisseuse, le poste est adéquat pour sa grande taille. Marie me montre avec le sourire son casque anti-bruit, et Sandrine ses gants de protection aux mains. Nous ne fermons plus les portes de l'usine. La lumière du jour nous éclaire. C'est avec joie que je couds et tisse aujourd'hui ! En fin de journée, je cherche Robot-disco afin de le remercier. Je ne vois personne. Il est peut-être allé dans une autre usine ? Sauver d'autres employés ? Je rentre sereine chez moi. Je vais pouvoir porter mes enfants sans gémir. Les soulever au-dessus de ma tête et les faire tournoyer en l'air comme avant.

Vingt heures.

Les enfants sont couchés. On parle du 200D7 21 au journal. La journaliste déclare à son sujet :

- C'est la fin de la mise à l'essai de ces robots. Leurs rapports de confort, rapports pour améliorer la condition des salariés, étaient irrecevables auprès des employeurs à cause de leur coût. Pour vous donner un ordre d'idées, dans une usine de l'Essonne, un des robots demandait à ce qu'un coin détente soit organisé pour les salariés. Un autre sur Paris, réclamait plus de

temps de pause pour les travailleurs. De petits changements qui ont eu de lourdes conséquences budgétaires. Durant notre reportage, nous avons appris que les entreprises qui avaient accueilli l'un des 200D7 21 devraient diminuer le salaire, voire, dans certains cas, licencier des employés, jusqu'à ce que la dépense liée à ce robot soit amortie. Comme quoi, travailler dans de bonnes conditions semble avoir un prix.

Je m'affale sur mon canapé. Abattue. Pas de douleurs au dos. Pas de sifflements dans les oreilles. Pas de mains écorchées. Le cœur lourd. Un constat. La pire des machines n'est pas celle que l'on croit. C'est le système qui est déshumanisé.

Sept cents quarante-sept kilomètres

Sylvie FRANCEUS

Maintenant ça suffit ! Je ne veux plus vous entendre gémir que c'était mieux avant. Terminées ces litanies chouineuses qui sont mes poussées d'urticaire. Je ne veux pas passer les trente prochaines années à me gratter le cuir parce que vous avez décidé de ne rien changer. Je ne peux plus supporter vos jérémiades. Alors, passons aux choses sérieuses et causons. C'est simple : nos mains salariées ne nous suffisent plus et nos pieds sécurisés lambinent sur les sols cimentés de nos métiers trop usés. Nos cervelles sont devenues molles. Nos dos sont des compotes flasques truffées de gros pépins tenaces incrustés en colonne. Nos corps sont écrasés par des charges inhumaines et nos douleurs font nos insomnies.

Alors, innovons, jetons-nous dans la bataille des gens enfin heureux au travail et c'est moi qui fais le premier pas. Vous me suivez ou vous restez plantés là, sur vos semelles délabrées qui penchent du côté de la chute des classes ?

Je ne veux pas de ces lamentations dont vous avez le secret. Je veux du concret, des envies et des décisions. Votre silence groupé serait-il un consentement ? Puisque vos mots semblent coincés quelque part entre vos bouches et vos épuisements, trouvons ensemble le moyen de dire ce qui nous étouffe et ce qui nous ferait du bien. Quelqu'un parmi vous, aurait-il une solution à proposer ? Momo ? Vas-y, lance-toi, nous t'écoutons !

Oh, bien sûr que tu as raison, Momo, bien sûr ! Rédigeons-la, cette lettre et envoyons-la à qui de droit. Quelle belle idée, Momo !

C'est ainsi que nos quatorze bonnes volontés se sont assises en rond autour des petites tables assemblées pour l'occasion dans le hall de notre usine. C'est la fin de la journée et nos états de fatigue n'empêchent rien : ni la camaraderie abreuvée de cafés ni le projet un peu timide qui naît maintenant. Le patron est là. Il se tait. C'est sa manière de nous soutenir et de sauver les murs de son entreprise qui est un peu la nôtre aussi. Les murs vibrent au

rythme de nos voix et de nos corps qui gesticulent dans une sorte d'excitation partagée.
C'est Rita qui écrit sous notre dictée et ses précautions sont des mots ourlés sur nos blouses brodées par son talent si délicat. Voici notre lettre :

Mirles, le 23 mai 2018

Madame,

Si cette lettre vous est parvenue, c'est que les indications fournies par internet sont correctes. J'ai pris grand soin de les recopier sur l'enveloppe, sans ratures ni gribouillis afin de mettre le plus de chances possibles de notre côté. Il faut vous dire, Madame, que c'est la première fois que nous nous adressons à une personnalité de votre rang et croyez-moi, nous sommes très intimidés. Mes douze collègues et Monsieur le Directeur sont là, autour de moi à me dire ce que je dois écrire et, pour rendre la tâche moins ardue, nous imaginons que vous êtes face à nous et que ceci est une discussion.
Pardonnez notre style très direct et l'absence de manières dans l'expression de nos phrases. Ce que je suis étourdie, j'en oublie de nous présenter !
Moi, c'est Rita, je suis couturière. Si vous voulez nous imaginer maintenant, je vous décris mes collègues tels qu'ils se présentent à mon regard. Je commence par Martin, c'est lui qui a eu l'idée de nous réunir et de secouer nos âmes industrieuses. Martin, c'est le cariste. Voici Momo qui a pensé à vous écrire et qui a lancé cette proposition comme une petite bouteille à la mer. Momo est fraiseur. Daniéla est monteuse à l'atelier. Elle est aussi danseuse de flamenco mais ceci est une autre histoire. A côté d'elle, Lili notre secrétaire, parle tout le temps des robots. Je finis les présentations puis nous reprendrons son idée. Ahmid est le sous-directeur, il n'est pas toujours très tendre mais ce n'est pas un mauvais bougre. Li est dessinateur et ses croquis sont des traits de génie. Il a de l'or au bout de ses crayons bien taillés et il impressionne Farah. Farah

est à l'ingénierie ce que Phil est à la soudure : deux pointures qui ne ménagent pas leur peine. Dan est discret. On entend ses chants fredonnés au rythme de son balai qui fait notre usine si propre qu'on dirait un palais de cristal. Patou est mon amie d'enfance et ici, elle contrôle la qualité des produits. Son poste de travail est proche de celui de Jojo qui est au conditionnement. Daris, le chef d'équipe, est un brave homme, il est un peu notre grand frère et voici Monsieur Modri, notre directeur et, là, il me sourit. Ici, nous fabriquons et nous vendons des carioles pour vélos.

Madame, maintenant que vous nous connaissez un peu, écoutez-nous, regardez-nous même si rien de ce que nous sommes ne ressemble à ce que vous êtes. Vous pensez bien que nous avons cherché à vous connaitre un peu. Votre parcours n'est pas le nôtre. C'est évident. Vous avez fait de très longues études et vous avez travaillé dans des entreprises autrement plus imposantes que la nôtre. Imaginez : quatorze salariés chez nous et vous, vous avez côtoyé des milliers d'employés chez Dassault, Danone et Orange et votre légion d'honneur fait notre modestie, cependant c'est bien à vous que nous nous adressons aujourd'hui.

Madame, nous voulons vous dire que le progrès est notre nécessité parce que notre qualité de vie au travail s'est dégradée petit à petit. Madame, vous avez le pouvoir de nous aider et de changer des choses. Bien sûr, vous n'êtes pas une magicienne mais votre fonction peut permettre la réalisation de nos désirs professionnels. Nous croyons en la modernité et nous réclamons… des robots. Lili dit que les robots vont nous aider sans faire disparaitre nos emplois. Lili est très convaincante. Elle dit que vous pouvez nous proposer de nouveaux outils pour transformer notre petitesse en une belle réussite. Elle dit aussi que nos métiers vont disparaitre alors nos peurs sont apaisées par nos forces. Nous voulons être formés pour travailler mieux et réformer la routine. Nos années d'expérience ont une valeur immense alors, Madame, écoutez-nous, regardez-nous. Faites-nous confiance et montrez-nous la voie d'une autre réussite, celle qui fera de notre belle entreprise l'emblème de la vie future au travail. Nous sommes prêtes à casser les peurs. Nous sommes prêts pour un autre progrès, pas seulement technologique mais aussi humain. Venez nous voir,

Madame. Bien sûr, nous sommes loin de votre bureau mais votre chauffeur saura certainement trouver le chemin de notre usine occitane. Sept cent quarante-sept kilomètres, ce n'est pas si grave. Nous sommes tous des enfants de « La Modri ». Tout le monde nous connait ici et encourage notre idée qui germe de plus en plus sur le terreau bien fertile de nos pensées ensoleillées et balayées par la tramontane.
Madame, le monde change et nous voulons changer aussi. Pour nous, les robots représentent une véritable opportunité et nous rêvons tous, non seulement des robots qui pourraient effectuer les gestes fatigants et répétitifs mais des nouveaux produits à inventer : des vêtements pour les robots, des bijoux, des véhicules, des attributs, des lieux de stockages et de détente afin de les rendre plus jolis et plus humains. Pour cela, tout doit changer ici : nos compétences, nos méthodes de travail, notre organisation, nos relations humaines et notre capacité à inventer encore.
Madame, nous sommes heureux de vous savoir en train de lire notre histoire. Quatorze sourires vous remercient et quatorze mains signent :
Rita, Momo, Martin, Lili, Ahmid, Daniéla, Li, Farah, Phil, Dan, Patou, Jojo, Daris et Jean Modri.

Et maintenant, Daniéla danse un Flamenco magnifique. Nous sommes accrochés aux mots écrits sur l'enveloppe que je lis à voix haute :
Madame Muriel Pénicaud
Ministère du Travail, de l'Emploi, de la Formation Professionnelle et du Dialogue Social
127 rue de Grenelle
75 007 Paris.

Start & Stop

Laura GENIN

Juillet 2052.
Je me réveille à l'heure pile, comme tous les jours. Des oiseaux hologrammes se mettent à chanter pour me tirer de ma torpeur. Il est 7h30, je vais me préparer avant d'aller au travail, pas la peine de manger, je n'ai jamais faim.
Ce qui est bien avec ma nouvelle entreprise (j'ai été embauché il y a quatre mois pile) c'est que l'on ne commence jamais avant 9 heures du matin, afin d'être réellement productifs et de bonne humeur. En effet, je ne me suis jamais senti aussi serein. Le seul point négatif c'est l'uniforme que je dois porter à la différence du reste de l'équipe, une chemise ou une veste bleue où le logo I-Test est inscrit, je trouve ça vraiment laid mais ce n'est qu'une question de goût.
Etre heureux de venir travailler est essentiel, c'est ce que nous avait dit le boss lors de la soirée d'accueil, car oui, nous autres nouveaux, avons droit non pas à une réunion mais une soirée d'accueil, avec un vrai sens du contact et où l'on sent que l'on va être bien dans cette entreprise.
Pas de pseudo réunion où les supérieurs s'ennuient autant que nous, qui se terminent à pas d'heure et où la tension se fait sentir.
A Newlife enterprise on n'est pas accueilli comme des princes mais véritablement comme des humains : on se connaît, on nous sollicite sur le choix de notre emploi du temps, on répartit les tâches les plus ingrates, on travaille collectivement. Même la compta me salue quand elle me croise au salon repos (A mon ancien travail, la comptable était Méphistophélès réincarné). Ici on a le droit à plusieurs pauses par jour, il y a un parc avec des aérotransats qui, une fois les yeux fermés vous amène psychiquement dans un décor paradisiaque ou original : A nous Tahiti, Londres ou la banquise, dépaysement garanti ! Bref, dans ce salon repos, on recharge les batteries.
Après mon accident, j'ai eu peur de ne plus retrouver de travail. Forcément : tomber de quatre étages, ça craint. Je ne sais plus

pourquoi, je ne me souviens de rien. Seuls les stigmates physiques de cette chute sur mon bras et mon crâne témoignent de ce moment. Le reste, néant.
Aujourd'hui, je dois voir le boss, il m'a convoqué dans son espace, qui comme les autres espaces de travail n'est pas isolé en haut d'une tour car on travaille ensemble dans la bonne humeur et l'égalité. Phil est agréable, avenant, je n'appréhende pas d'aller le voir. Ce n'est pas comme mon ancien supérieur, il vomissait des ordres et se fichait de la façon dont ceux-ci étaient exécutés. Il fallait que ce soit fait en temps et en heure. C'est tout. Les collègues le craignaient moi y compris. Je ne sais plus comment j'ai atterri ici ni qui remercier. La chance sans doute.
Phil était assis sur un canapé et contemplait la verdure du parc tout en écoutant de la musique classique. Il m'attendait.
« Ah ! Te voilà ! M'a-t-il dit d'un air enjoué. Le tutoiement était de rigueur chez nous, chaque membre de l'entreprise étant considéré comme l'égal de l'autre. Il m'invita à m'asseoir, souriant.
- Un verre ? Ah non c'est vrai tu ne bois pas, suis-bête ! Plaisanta-t-il.
- Tu voulais me parler Phil ? Tu as une mission à me confier peut-être ?
Son sourire ne quittait pas ses lèvres, il appuya sur un bouton et projeta sur le mur des graphiques.
- Tu vois, cette jauge verte, c'est le bien-être de notre équipe ! Elle a dépassé de loin celle de l'an dernier ! Et tout ça c'est grâce à toi !
Je fis mine de ne pas comprendre.
- Oui, je suis vraiment content de toi, tu as fait tout ce que j'attendais, même si je ne pensais pas que tu y arriverais au début, la simulation effrayait un peu tout le monde ici mais grâce à toi, on a changé notre façon de travailler ! Tu es heureux ici n'est-ce pas ?
J'acquiesçai : oui j'étais bien, mais je ne comprenais pas où il venait en venir... Quelle simulation ? Phil se redressa l'air surpris.
- Mais... Tu sais... tu as été élu meilleur i-testeur 2051 et nous t'avons recruté suite à la recrudescence de cas dépressifs au sein de l'entreprise... Tu nous a aidés à changer ! Chez ton dernier patron, ça n'allait pas et ton saut les a obligés à s'interroger sur le bien-être au travail. J'ai cru que tu serais bon pour la casse après ça...

Pour la casse ? Mais il me prenait donc pour une voiture d'occasion ?
- Il est donc temps de te prêter à une autre entreprise, pour qu'elle aussi puisse améliorer ses conditions de travail en situation réelle.
« Me prêter » ? Ses mots raisonnaient dans ma tête.
- Mais je suis bien ici Phil, je ne veux pas partir !
- Je sais bien mais c'était mentionné dans le contrat de prêt, on ne peut garder l'i-Testeur de Bien-Etre que 6 mois maximum. J'ai demandé à Alice de venir t'éteindre, c'est elle qui doit accomplir la procédure. Je te remercie en tout cas, tu es vraiment le meilleur. Tu seras rallumé sur ton prochain lieu de travail.
Alice rentra, blonde, lumineuse, je ne comprenais toujours pas. Elle s'avança, souriante, se plaça derrière moi, posa une main sur mon épaule l'autre sur ma nuque et …

Juillet 2052. Je me réveille à l'heure pile, comme tous les jours. Des oiseaux hologrammes se mettent à chanter pour me tirer de ma torpeur. Il est 7h30, je vais me préparer avant d'aller au travail, pas la peine de manger, je n'ai jamais faim.

Trop tard !

Marie-Line DUCASSE

Au sein de l'entreprise familiale « Parfums d'enfance », Christine était depuis longtemps une employée modèle, disciplinée, soucieuse et respectueuse de l'ordre établi.

Au bureau, son côté bien rangé prêtait à sourire. Elle aimait autant ses petites habitudes de « vieille fille » que les dernières nouveautés connectées. Son style vestimentaire, bobo chic avant l'heure ne laissait pas présager l'employée rigoureuse et efficace qu'elle était. Elle assumait ses paradoxes, quand elle ne jouait pas dessus.

Elle avait été la première à utiliser l'informatique. Elle avait été une pionnière. L'outil fonctionnait comme elle. Elle en comprit vite les subtilités. Elle sut aussi se dépêtrer des dysfonctionnements. Là, elle en scotchait plus d'un, elle déplantait toute la « boite ». Sa rigidité mathématiques, cachée sous des allures bohèmes restait une énigme pour nombre de ses congénères. Elle était inclassable et rarement là où on l'attendait. Son intégrité n'avait d'égal que sa liberté. Rien ni personne ne lui aurait fait faire quelque chose qu'elle désapprouvait.

L'esprit rebelle de Christine se révéla au grand jour lorsque sa jeune amie et collègue qui s'était dévouée corps et âme à l'entreprise, les quitta à l'aube de ses quarante ans. Le crabe avait frappé ne laissant aucune chance à la courageuse jeune femme. Très affectée, Christine s'était jurée ce jour-là de faire de la résistance à tous les pièges assassins de la modernité, vecteur de stress destructeur.

Elle détestait tout ce qui aliénait. Elle avait d'ailleurs divorcé, presque sur ce seul motif. Elle adorait son compagnon, mais lorsqu'il avait eu le malheur de croire qu'il allait décider pour

elle, elle lui notifia une fin de non-recevoir définitive. Elle lui envoya une demande de divorce dans la foulée. Il crut à une blague, mais il dut se résoudre à l'évidence. Il avait perdu la femme qu'il aimait sur un malentendu qu'il ne comprendrait jamais.

Aussi, lorsque internet devint un incontournable obligatoire, qu'il fallut avoir une messagerie professionnelle alimentée de jour comme de nuit, c'en était de trop ! Krismine - face B de la fantasque Christine, s'y opposa farouchement. Elle fit de la résistance comme jamais. Inutile de compter sur elle pour s'attacher un fil à la patte supplémentaire avec internet. Autant elle était fascinée par l'outil autant sa liberté était indiscutable.

Krismine se mit à refuser de traiter tout ce qui arrivait par mail, dans l'urgence, le soir ou le week-end. Elle s'imposa de n'envoyer ses courriels qu'aux heures ouvrables. Elle alla jusqu'à résilier son abonnement internet. Elle informa son patron qu'elle était dans l'impossibilité de lire les messages ailleurs qu'à son travail. L'homme fut une fois de plus, désarçonné par son employée. Il ne sut que dire et se trouva, coincé.

La jeune femme montait en pression à la vitesse de l'éclair mais elle redescendait tout aussi vite. Passionnée par la qualité de vie au travail, elle respectait l'intérêt collectif. Elle s'était vite imposée comme représentante du personnel auprès du CHSCT. Revendicatrice parfois, Christine était pourtant une patte, un modèle de bienveillance dont l'intégrité épatait tous ceux qui la connaissaient bien. Mais cet aspect-là restait discret. Pudique, elle agissait en silence, dans l'ombre quand elle estimait que cela s'imposait.

Malgré tout, Christine n'aimait guère le conflit et cherchait dans son coin, une solution dans l'intérêt de tous. Elle vit arriver comme du pain béni, la loi travail sur le droit à déconnexion. Le décret tomba à pic, en juillet 2016 juste avant les vacances. Pour autant sa boite mail saturait de messages, elle n'en ouvrit aucun.

A son retour de vacances, dans un souci d'apaisement et de confort de tous, elle proposa une charte dans leur entreprise lors de la négociation annuelle. La direction lui répondit un oui de principe espérant qu'elle s'userait avec le temps, et que l'histoire s'arrêterait là. Tout le monde continuait sa petite routine, envoyant des mails au moment où ils y pensaient, à toutes les heures du jour et de la nuit. Christine continua sa résistance. Il était hors de question d'abdiquer, il était impensable de se laisser dévorer par le diktat de la machine.

Pas de combat qu'elle ne livrât jusqu'à gain de cause. Elle était redoutable de pragmatisme et d'efficacité. Elle faisait l'unanimité pour son sérieux et sa ténacité. Jamais elle ne lâchait prise. Pas de décision qui passait au travers de son exigence. L'entreprise était devenue un modèle du genre. Grâce à Christine, elle se positionnait en précurseur. Souvent en avant-garde, elle gardait une dimension humaine que l'ensemble du personnel, fier de leur « boite » appréciait.

Mais là, l'enjeu était autre, il avait en ligne de mire le visage enjoué de sa jeune collègue. Son absence pesait à tous, même si au fil des mois, la vie reprenait son cours. Christine savait que rien ne la ferait revenir, mais il lui semblait évident de lutter contre toutes les formes de stress qui avaient fragilisé leur collègue, cadre volontaire, acharnée de travail. Même si avec pudeur, personne n'évoquait le nom de la jeune femme, son ombre flottait partout dans les bureaux. C'était sa façon à elle de lui rendre hommage.

Depuis longtemps, Christine revendiquait auprès de la direction, la rentabilité d'un salarié bien dans son entreprise. Au fil des semaines, elle rallia l'ensemble de l'équipe à sa cause. La direction n'eut pas d'autre choix que de réglementer le flux. Elle n'omit pas de médiatiser cette décision d'avant-garde que l'équipe dirigeante s'octroya une fois de plus. L'entreprise fit la Une des journaux, elle occupa même 3 minutes 10 du journal télévisé de vingt-heures. Qu'importe ! Christine avait gagné. La fin justifiait les moyens. Elle ne cherchait aucune notoriété.

Elle allait enfin pouvoir s'occuper de sa vie privée…sur internet, songeait-elle en souriant.

Tu deviendras un homme mon fils…

Marlène CIESLIK

Je n'ai pas le talent de Romain Gary, mais j'ai une mère qui ressemble terriblement à la sienne. Elle est couturière et elle m'a appelé Romain. Toute mon enfance, elle m'a répété que j'étais voué à un grand destin. Malgré ses prédictions, j'échouais deux fois au baccalauréat. Elle en prit son parti, et m'inscrivit dans une école d'aide-soignant.

- Et cette fois, mon fils, arrête de te laisser troubler par toutes les filles que tu croises. Concentre-toi sur ton objectif.

Je devins aide-soignant comme j'aurais pu devenir mécanicien, paysagiste ou boulanger. Après un an de formation, j'intégrai une équipe de suppléance au CHU. Je découvrais la réanimation et la gastro-entérologie avant qu'on ne me positionne sur un poste fixe en psychiatrie. La psychiatrie était un monde à part, presque parallèle, mais je m'y sentais à l'aise. Seul aide-soignant masculin du service, j'étais souvent sollicité pour contenir des patients. Devant le taux d'absentéisme important on m'appelait pour remplacer des collègues absentes. Je répondais toujours présent.

J'avais un certain succès avec la gente féminine de mon service. Mais je regardais, envieux, la facilité déconcertante avec laquelle Théo, l'infirmier, les amadouait toutes. Après trois ans de bons et loyaux services, je préparai le concours d'infirmier. Sans bac, je passai devant un jury de présélection qui me donna sa bénédiction. A la fin de la formation, ma mère organisa une énorme fête surprise dans la salle municipale de notre village et convia la presse. *L'enfant prodige qui consacre sa vie aux autres.*

En tant qu'infirmier, je retournai dans le service de psychiatrie et je trouvai des conditions de travail très dégradées. Les remplacements étaient moindres, les aides-soignantes semblaient usées, les infirmières désabusées… De nombreux professionnels

partaient travailler dans le privé. Les budgets pour les activités étaient devenus peau de chagrin. Les cadres s'arrachaient les cheveux pour faire un porte avion avec trois bouts de ficelles. Alors que la cadre de mon service était en arrêt, je fus convoqué par le cadre supérieur de santé.

- Romain, on a un arrêt de 3 mois sur le dos… Tu as les épaules solides. Je ne vais pas tourner autour du pot, j'aimerais que tu remplaces Anita et que tu deviennes cadre faisant fonction.
- Je suis flatté par cette proposition… mais je suis diplômé depuis seulement un an M. Valière…
- La qualité n'attend pas le nombre des années. C'est oui ou c'est non ?
- Oui, lâchais-je peu convaincu.
- Excellente nouvelle, félicitations Romain, bienvenue dans la cour des grands !

J'assurai le remplacement sans prendre aucun plaisir. Les plannings changeaient sans cesse. Je rappelais les soignants sur leur jour de repos pour qu'ils reviennent travailler. M. Valière semblait satisfait de moi et m'envoya passer le concours de cadre. Je partis un an à l'école, heureux de fuir une ambiance morose. Lorsque je devins officiellement cadre, j'eus peur de rentrer voir ma mère… Elle me promit qu'elle n'inviterait qu'une poignée de voisins pour fêter mon retour mais quand j'arrivai dans le jardin, j'aperçu des barnums chics, un buffet géant, une foule de personnes. Monsieur le maire et madame la députée m'accueillirent. Ma mère portait une robe portefeuille qu'elle avait cousue spécialement pour l'événement. J'allais l'embrasser en lui disant qu'elle ne changerait jamais. La presse s'approcha de moi et titra le lendemain : *Un ancien aide-soignant fait exploser le plafond de verre.*

A mon retour au CHU, jeune cadre, on m'envoya en gérontologie :

- Personne ne veut y aller, avait avoué le directeur des soins.

Bien au contraire, je me réjouissais d'aller en EHPAD. J'aimais les personnes âgées. Elles parlaient sans détour et vivaient sans besoin de courtiser. J'avais mille projets mais nous avions peu de moyens. Le directeur dirigeait quatre autres établissements ce qui lui laissait peu de temps. J'étais impuissant face aux demandes légitimes des équipes et rien ne bougeait. Après deux ans, alors que le directeur me posait un énième lapin, je plaquai tout. Ma mère s'affola :

- C'est une décision inconsidérée. Je ne comprends pas…

Je rentrai vivre chez ma mère.

- Tu n'as pas convoqué la presse et le Président de la République pour mon retour ?
- Je n'aime pas ton humour Romain. Tu vas faire quoi maintenant ?
- Préparer le concours pour devenir directeur d'établissement.

Pendant un an je bossai comme jamais je n'avais bossé auparavant. Lors du concours, je tombai sur des sujets que je maîtrisais et, du premier coup, je réussis le concours.

- Non je ne rentrerai pas au village… Je n'ai pas envie de rencontrer le secrétaire général de l'ONU, Poutine et Trump. A bientôt maman.
- Tout commence maintenant mon fils, je suis fière de toi.

Après deux ans de formation, je pris, avec enthousiasme, la direction d'un hôpital gériatrique de 120 lits. Je me heurtai rapidement à une bien triste réalité : nous avions un déficit structurel de 500.000 €, un taux d'absentéisme de 13 %, un personnel démotivé, des familles très en colère.

Je travaillai nuit et jour. Ma petite amie de l'époque me quitta. Je remportai quelques appels à projets, mais l'hôpital méritait plus.

Je proposai à l'équipe de faire une vidéo trash et humoristique. Je composai une chanson avec l'aide de trois résidents et d'une dizaine de soignants. Notre animatrice prêta sa voix sensuelle. Sans grand espoir je déposai la vidéo sur une plateforme de financement en ligne. Contre toute attente, la cagnotte devint rapidement énorme, à m'en donner le vertige.

Une boite à idée fut installée puis… Nous réalisâmes une salle de repos plus géniale que celle de chez Adidas. Un coach sportif était présent tous les matins pour faire un réveil musculaire. Tous les soirs des cours de relaxation et de sophrologie étaient offerts. Une psychologue proposait de l'analyse de la pratique. Une masseuse se promenait dans les services et massait sur demande. Une conciergerie s'installa pour rendre des services à tous : acheter une baguette, amener du linge au pressing… On mit en place des formations en ligne pour éviter aux salariés de se déplacer. On diminua les horaires des professionnels d'une heure par jour, on créa une salle de jeux, mis des animaux partout, des hamacs suspendus…

Les professionnels étaient fiers de leur hôpital. L'absentéisme passa de 13 à 1 %. Nous remportâmes des concours internationaux de Qualité de vie au travail.

Cela faisait trois ans que j'étais dans cet hôpital et je me rappelais tout le chemin parcouru. Je reçu un courriel du directeur adjoint de l'ARS qui m'invitait à le rencontrer. Je l'avais croisé une ou deux fois lors de réunions solennelles. Je me mis sur mon 31 pour l'occasion.

- Monsieur Romain Poesina, toutes mes félicitations. On parle de votre hôpital dans toutes les revues spécialisées et vous faites même la une des JT… Très honnêtement on ne rencontre pas tous les jours des directeurs de votre trempe. Nous souhaiterions vous proposer une mission de développement des innovations dans les établissements de la région.

- Je ne m'attendais pas à cela ! Je ne peux pas accepter, c'est trop tôt pour moi. Il y a encore beaucoup à faire dans mon établissement, et…
- Ce n'est pas une proposition, coupa le directeur adjoint.
- Je ne comprends pas.
- Le fils de Préfet de région vient de terminer la même école que vous. Le Préfet souhaiterait qu'il soit positionné sur un établissement « facile » …

Le directeur adjoint parlait mais je ne l'entendais plus. On voulait me dégager, comme un malpropre, pour offrir un tapis rouge à un fils de… Jamais de ma vie je ne perdis le contrôle, mais à ce moment-là, je fus privé de tout sang-froid. Je renversai le bureau du directeur adjoint et je lui balançai ma haine à la figure. Plein d'idées fusaient dans ma tête : la réaction des salariés de l'hôpital quand ils apprendraient la nouvelle, mais surtout, surtout, je pensai à ma mère, sera-t-elle déçue ou fière de moi ?

A.V.S.

Laure BRUSA

1er prix du concours 2006

J'en ai plein les … tu me fais ... Espèce de …
Je suis accueillie par une bordée d'injures. Il est furieux. Ça va barder.
« Tu es encore en retard, c'est toujours la même chose » et les injures reprennent.
Il a soixante ans, les cheveux et la barbe gris et crasseux, ses mains tremblent et il m'insulte.
Ses deux chiens arrivent en remuant la queue, ils me font des fêtes, ça le rend encore plus furieux.
J'essaie de me justifier : " j'ai traversé la ville, et j'ai pris tous les feux rouges, et puis il y avait pas de place pour me garer, j'ai tourné un bon moment".
« Je m'en fous, tu as qu'à partir avant ».
« Je peux pas ! Oh et puis y en a assez, si vous arrêtez pas de m'insulter je m'en vais ».
« Non, non, c'est moi qui pars ».
Le voilà parti en râlant. Il me laisse seule dans un appartement dans un état lamentable.
Les chiens n'ont pas de place pour se coucher par terre.
Huit chaises sous une table à six places, trois frigos dont un seul fonctionne, un vélo, il n'a qu'une roue, des fauteuils bancals, des armoires.
Le lit est le seul espace libre pour les chiens. Ils s'y couchent, s'y roulent, s'y vautrent avec délice, …
La table est couverte de papiers, de verres sales, de cendriers pleins.
Je commence à ranger. Des chaussettes trempent dans un seau, l'eau est noire.
Ça fait une semaine que je suis pas venue, le parterre, dont la couleur d'origine est beige clair, est maintenant gris foncé, la

cendre de cigarette s'y est incrustée ; les murs, les meubles sont jaunes, la nicotine s'y est collée.
Une montagne de vaisselle collante, des casseroles brûlées, seule la douche est impeccable…juste un peu de poussière…
La porte s'ouvre, il revient. Dans une main un plant de pensées, dans l'autre un sachet.
« C'est pour toi »
Je feins la surprise, c'est un rituel, ses colères ne durent pas et il se fait pardonner.
Le plant de pensées, il l'a certainement fauché dans un jardin public, le croissant, il l'a acheté avec le peu de monnaie qu'il avait au fond de sa poche.
Tout rentre dans l'ordre, les chiens dorment sur le lit, lui il fume et il boit son vin rouge, moi, je monte un aïoli.
« Mets un peu plus d'aïl ». Il y en a quatre gousses. « C'est pas assez ».
La cigarette et l'alcool lui ont brûlé la bouche, il trouve tout fade et ne mange que des aliments épicés, salés, poivrés.
Le roquefort n'est pas assez fort, le piment pas assez pimenté.
Il me montre la dernière lettre qu'il a écrite à Mitterand.
Le style est vif, l'écriture belle bien qu'un peu tremblante, pas une faute de français, pas une faute d'orthographe.
Quand on sait qu'il a fait le routard pendant des années, travaillé par ci par là pour gagner de quoi manger : vendanges, maïs, cerises, asperges. Quand l'hiver approchait, il se couchait dans un fossé en espérant que les gendarmes ou les pompiers le trouveraient ce qui forcément arrivait, et lui permettait de passer l'hiver au chaud dans un hôpital psychiatrique…
Comment se douter que cet homme usé, aigri, malade a été journaliste, qu'il a écrit des articles dans les plus grands journaux parisiens et qu'il était reconnu par toute sa profession.
Un jour il a tout laissé tomber et il est parti sur les routes.
Je sais tout de sa vie sauf la raison de la cassure…
Ce matin il ne crie pas, il est bougon, je m'inquiète.
« Je suis pas bien, je dois avoir de la fièvre, je vais prendre ma température ».

Sitôt dit, sitôt fait, il baisse son caleçon, et le thermomètre entre les fesses il déambule autour de la table. Ébahie, mon balai à la main je le regarde faire.
« Vous seriez mieux allongé sous les couvertures si vous avez de la fièvre ».
« Non, non, quand je m'allonge c'est pire ».
Il faut dire que ce matin je suis venue plus tôt que d'habitude, et que les vapeurs de l'alcool ne se sont pas toutes évaporées…
J'étais en vacances quand ma remplaçante l'a trouvé inanimé sur son lit. Il est mort à l'hôpital tout seul, d'une cirrhose du foie. Ça fait dix ans.
Je pense encore à lui.
Et aussi à elle, qui l'a remplacé.
A cette odeur de pain grillé et de lait chaud.
Elle qui me reçoit le matin avec son bon sourire, ses rides creusées par le soleil et l'air de la campagne.
Petite maison coquette, propre comme un sou neuf. Je râle car c'est trop propre, elle a fait son ménage dans la nuit parce qu'elle ne dort pas.
Alors on fait les cuivres, on papote, on fait le tour du jardin ou du poulailler, et je reviens toujours avec deux tomates, ou six œufs, un bouquet de fleurs.
Et on rit, de tout et de rien, je lui raconte mes formations, mes réunions, mes lectures.
Elle me raconte son enfance, sa jeunesse, son mari et la maison qu'ils ont construite de leurs mains.
On a les mêmes goûts, la campagne, la nature, les champignons, la lecture.
L'après-midi, quatorze heures « vite, vite, dépêchez-vous, ça commence ».
Encore un rituel, celui des « Feux de l'amour ».
Je voudrais commencer à faire un peu de ménage, un peu de poussière dans la chambre pendant qu'elle regarde son feuilleton.
« Vous faites trop de bruit, et puis je l'ai fait, asseyez-vous ».
C'est un ordre. Alors je m'assoie et je regarde avec elle. Elle adore ça, elle fait les commentaires, elle devine ce qui va se passer, et elle rit.

Certains jours j'ai des surprises : un nouveau chien qu'elle ou sa fille ont trouvé, errant, malade, elles le soignent, le chouchoutent, des fois c'est un chat, un jour elle m'a montré une caille blessée qu'elle avait mise dans une cage en attendant qu'elle guérisse.
« Pourquoi vous avez mis ce miroir dans la cage ? »
« Té ! pour pas quelle se sente seule !! »
L'hiver le rouge-gorge vient sur le rebord de la fenêtre et l'appelle jusqu'à ce qu'elle sorte.
Pour lui donner quelques miettes.
Et puis elle souffre, elle s'étiole, l'hôpital.
Quand elle revient à la maison on sait que ce n'est plus pour longtemps.
Mon dernier travail, ça a été de lui tenir la main pendant les deux heures qui lui étaient accordées par sa caisse de retraite.
Je suis aide à domicile et je les ai aimés …

Laisser battre doucement

Philippe BRONDEUR

1er prix du concours 2007

Le lavage des mains, un rituel que l'on connaît forcément sur le bout des doigts. Le premier geste appris en internat de chirurgie.
Si je m'en souviens ? J'avais les ongles longs, comme une idiote qui veut se donner l'air... d'une idiote. Le titulaire s'est gentiment moqué de moi : « On reconnaît les vrais jardiniers à la terre qu'ils ont sous les ongles, et les vrais chirurgiens à leurs ongles courts ou rongés ». Depuis, je fais en sorte de les avoir toujours courts.
Dans la salle d'opération, les gants enfilés, je me détends toujours les doigts quelques instants, en jouant sur un piano imaginaire. Je ne connais rien au solfège mais, pour la chirurgie, je domine la partition.
Pontage coronarien, une intervention bien maîtrisée, seulement 1 à 2 % de complications en moyenne. Combien en ai-je déjà pratiqué dans ma carrière ? Pas loin de cent sûrement. Il ne faut jamais compter, ou alors, seulement sur sa confiance.
La patiente est prête, allongée endormie, le respirateur qui ronfle et la poitrine dénudée qui répond doucement, par-dessus l'interminable bip régulier du moniteur, compagnon de nos vies. Interminable oui, j'y compte bien.
Scalpel, inciser. Souvent, c'est à cet instant, dès le premier geste que l'on sent si l'on va opérer proprement : la main hésite et les trois heures de l'intervention vont être une suite de doutes échappés, sans pour autant de cicatrices visibles heureusement. Car il suffit généralement de se dire que tout va bien se passer, oui, je connais mon travail, je soigne chaque mouvement avant de soigner le reste, et tout se met bien en place comme sur une planche d'anatomie.
Voilà, j'ouvre le corps et le bal des instruments avec un calme précis et l'assurance : l'avenir de cette patiente vient de se réfugier entre mes mains.

Chaque couche du corps a ses dangers, ses incertitudes. Parfois j'ai comme l'image d'un millefeuille : on connaît la recette et la fabrication, mais on n'est jamais sûr de la façon dont le feuilleté va se présenter, comment les couches se seront développées, s'il aura le goût des autres.
Alors on prend ses précautions : radiographies, échographies, imageries de toutes sortes. Je connais l'intérieur de mes patients mieux que le contenu de ma penderie. Je me moque un peu de ne pas remettre la main sur un jeans, mais je mets un point d'honneur à toujours laisser le corps que je visite dans l'état où je l'ai trouvé, en meilleur état même : mes patients sont rangés avec plus de soin que mon appartement, c'est certain.
Epiderme, graisse, muscles, mes doigts se glissent dans les chairs comme ils ont déshabillé la cage thoracique. La chirurgie c'est une danse d'amour. Après quinze années de pratique, je suis devenue une dragueuse de coronaires de première. Je n'ai pas perdu le moindre patient, pas un depuis le dernier en date. Et encore, c'est toujours lui qui me plaque. C'est ce que je me dis depuis ma première intervention : positiver quelques soient les circonstances, ne pas reconnaître ses tords mais être consciente des progrès à faire. Jusqu'au bout je compte bien m'améliorer. Il y a trop de vies à remettre sur le bon chemin pour ressasser les cas qui s'obstinent à faire du hors-piste.
La voilà : la petite artère qui attend que maman la prenne par la main. Cachée près du sternum, pas indispensable aux muscles qu'elle irrigue, canal secondaire qui va fort justement venir seconder une coronaire abîmée. Une artère mammaire au secours d'un cœur en souffrance : une belle rencontre n'est-ce pas ? Je suis un peu l'entremetteuse des vaisseaux sanguins, bonne vieille coquine qui n'a pas son pareil pour faire battre les cœurs.
Vais-je encore y arriver ? Bien sûr : je n'ai rien prévu de mieux pour ce soir.
Je commence par isoler l'artère en la lissant du bout des pinces qui prolongent mes doigts. Je clampe et je coupe, ferme. Enfin, je suture les fines ramifications qui puiseraient du sang plus utile ailleurs.

C'est comme un sapin préparé pour Noël : je coupe la cime et je taille les branches afin qu'il soit parfait pour le foyer qui va l'accueillir.
Trouver une métaphore pour chaque acte pratiqué, une habitude prise depuis que j'enseigne moi-même la chirurgie aux internes. Ca ne rend pas les choses beaucoup plus aisées, mais on explique plus facilement au patient ainsi qu'à sa famille. Et lorsque l'on comprend, on a moins peur.
C'est fait, j'avais raison de ne pas douter. Maintenant, à ton tour petit cœur, tu vas pouvoir te reposer. Ne crains rien, on va bien s'occuper de ta maîtresse. Je t'assure, c'est la vérité : la machine qui va te remplacer est une vraie tuerie ! Enfin, façon de parler...
Là, il faut mettre les mains dans le cambouis, celui du corps, rouge-oxygène ou carbonisé-bleuté.
Une respiration, longue et lente, que mon air à moi soit au taquet.
Vas-y. Je désamorce la pompe, grenade inoffensive à la Voulzy, sirop cœur grenadine. Respire, oui, c'est bien : aorte branchée. Respire, oui : veines, l'une après l'autre, connectées. Oui : la machine démarre, le sang circule à nouveau, respire.
Le corps n'a joué au mort qu'une poignée de secondes. Ça fait du bien. Et pour que je ne sois pas la seule à avoir chaud au cœur, je le remplis de sang à bonne température. Ainsi protégé, le muscle cardiaque attendra l'heure de se réveiller.
Jadis, j'étais pleine d'incertitudes. Depuis... L'âge ou l'habitude ? L'inconscience peut-être, l'optimisme de rigueur ? Je dis que tout va bien se passer, et ça réussit. Comme à cet instant, le plus délicat : le point d'entrée dans la coronaire où l'artère de secours va venir se greffer. Oh, rien qu'un trou, un joli petit trou si le bras ne tremble pas, que le ciseau coupe net et que la tête contrôle le tout dans le bon sens.
Et pourquoi en serait-il autrement ? Pourquoi simplement l'imaginer, à quoi bon ?
Parce que je viens de le faire, ça y est, c'est propre, je le savais. Le temps d'une respiration bloquée, la paroi du vaisseau, rougie, qui s'entrouvre et me sourit. C'est vrai : j'ai toujours trouvé que les incisions ressemblaient à des sourires. Il suffit d'y croire. Et douter, de toute façon, ça n'aide jamais.

Voilà. Trois heures trente ont passé. Il y a eu des complications.
C'était une opération de routine, un pontage comme j'en pratique chaque semaine ou presque. Une intervention banale chez les personnes de plus de cinquante ans, 1 à 2 % seulement de problèmes en moyenne, affirme-t-on.
C'était ma première fois sur une patiente de dix ans. Une malformation, rare. Comme les complications imprévisibles : un cœur qui ne repart pas, des sutures qui lâchent, une infection qui se développe... 1 à 2 % dans lesquels tout peut arriver.
Je sors du bloc. Que vais-je dire aux parents ? « Madame, monsieur, je suis vraiment désolée, mais j'ai peur que vous deviez supporter son adolescence... »
Quelle horreur !
Je leur ai juste dit « ça va », c'est ce que je me dis tout le temps, et ça marche.
Mais parfois, il y a des complications.
Pourquoi c'est arrivé à ce moment précis ?
Un événement inattendu, peu après que le cœur soit reparti. Je l'ai senti, je l'ai compris.
Ma carrière allait prendre un sacré coup d'arrêt.
J'ai serré les mains sur mon ventre où elles ne servaient plus à rien. Elles devraient s'y habituer, je ne l'avais pas prévu.
1 à 2 % de chance seulement, et pourtant.
Oui, à cet instant, le corps de la petite fille a repris vie ; et dans le mien, j'ai senti comme une complication : je crois que je suis enceinte. Non : je sais que je suis enceinte.
1 à 2 % de chances que cela m'arrive, et pourtant.
Décidément, il ne faut pas compter sur les statistiques, mais seulement sur soi. Et la patience de son mari...
Je viens de sauver un cœur. Je vais en faire partir un autre, à l'intérieur, sans même devoir le toucher du doigt celui-là.
Je souris, j'ai chaud, je ne vais pas tarder à pleurer. Depuis le temps que j'attendais ce moment...
Je regarde mes mains sur mon ventre : je crois que mes ongles vont avoir la permission de repousser.

Sous surveillance ?

Françoise DE BLOMAC

1er prix du concours 2008

de : Nina Legendre
à : Charline Benalouah
date : 27/09/2028, 9h10
objet : Demande de recherche

Charline,
Merci d'effectuer recherche sur programme code MAC pour 9h30.
Nina

9h30, devant la machine à café (alias programme code MAC). Charline a déjà son café en main.
- Ben alors, qu'est ce qui se passe ?
- Chut, attends qu'on soit tranquille. Tiens, mets ton pouce dans le lecteur, c'est toi qui offres le café. Moi, je ne suis pas censée être là. J'ai lancé la vidéo des résultats semestriels. Quand je pense que je suis obligée de me taper trente minutes de blabla, de graphiques et de chiffres auxquels je ne comprends rien au nom de la transparence de l'entreprise.
- OK, OK, tu me rembourseras plus tard. Mais je te préviens que cette foutue machine ne me sert que des décaféinés sans sucre, hypertension oblige.
- Pas grave, j'ai réussi à passer un sachet de sucre ce matin, le *Bioscan* n'y a vu que du feu.
- Génial ! T'es une vraie copine toi !
Une fois que Charline s'est identifiée en posant son pouce sur le capteur, la machine lui sert une boisson au vague goût de café, non sans avoir délivré son message d'avertissement d'une voie douce et monotone : « Votre boisson est prête mais nous vous rappelons, mademoiselle Benalouah, que c'est votre deuxième café en cinq

minutes et que votre bilan de santé ne vous autorise que trois boissons par jour. Bonne journée. »
- Ta gu…, fichue machine, murmure Charline entre ses dents tout en arborant un sourire épanoui.
Nina s'efface derrière la machine à café, alertée par le léger ronflement de la caméra du plafond qui vient de pivoter.
- Viens dans l'angle mort n°3 qu'on discute deux minutes.
Cafés en main, Charline avance d'un air naturel tandis que Nina baisse la tête. Elles s'arrêtent plus loin dans le couloir qui mène aux archives. Profitant du petit espace hors caméra, les copines s'assoient par terre et partagent leur trésor : le précieux sachet de sucre en poudre. Des gobelets vides oubliés dans un coin leur montrent qu'elles ne sont pas seules à avoir fait une pause « papotage » ce matin.
- Alors raconte, qu'est ce qui se passe ?
- Ça y est, je l'ai encore eu !
- Hum ? Tu peux être plus explicite ?
- J'ai réussi à tromper le logiciel de surveillance. Il a suffi que je retienne mon souffle en montant les escaliers avant de prendre mon poste. J'avais à peine posé les mains sur mon bureau que l'ordi s'est mis en alerte. « Nos capteurs nous indiquent un niveau de stress élevé. Nous avons pris rendez-vous pour une évaluation de votre état de santé à 10h10 au bureau 404. » Tu te rends compte? Ce sera la troisième fois cette semaine que je vais le voir. Il va finir par se rendre compte de quelque chose, non ? Qu'est-ce que tu crois que je lui raconte, que j'ai des vapeurs ? Que ma mère est sur son lit de mort ?
- Heu, non ! Ça, ils peuvent le vérifier rapidement.
- T'as raison. Que je me sens très seule dans cette entreprise ?
- Pas mal. Ça ne doit pas être trop facilement vérifiable, mais tu es sûre qu'il ne va pas t'attirer des ennuis ? Quand même, trois fois dans la semaine au service psy, ça va devenir dangereux pour ta carrière.
- T'inquiète, j'ai vérifié le règlement intérieur. Le psy doit voir tous les collaborateurs, mais ne signale à la direction que les cas alarmants après en avoir discuté avec la personne concernée. Tu

parles, ils seraient submergés sans ça. Et puis, c'est un médecin, pas un flic.
- Je sais qu'il a du charme à défaut d'être aussi beau que l'ancien psy, mais sois prudente. Demande-lui rapidement un rendez-vous en dehors de la boîte. Parce qui si tu dois jouer la stressée chaque fois que tu veux draguer, moi, je te le dis, ta carrière d'analyste a du plomb dans l'aile.
- Hum, tu as raison, je vais être obligée d'être directe. Aïe, le couloir se déclenche, il faut filer à nos postes.
Pendant que les filles se lèvent, la couleur des murs du couloir passe progressivement du bleu à l'ocre, signe que les détecteurs de présence commencent à être activés à travers l'entreprise, donnant une cartographie complète du bâtiment et de ses occupants à intervalles réguliers.
Nina retourne à son poste de travail, sur le plateau sud. Grâce à son statut d'analyste senior, elle a droit à quinze mètres carrés avec de grandes baies vitrées donnant sur la Seine. Malgré la saison avancée, il y a encore quelques baigneurs qui profitent de l'eau transparente et de la plage plantée de palmiers qui borde la rive droite. Elle les regarde avec envie et imagine proposer à Michaël une balade en sortant du boulot. Paraît qu'il y a un nouveau resto zen qui vient d'ouvrir plus bas sur le quai. Ensuite, ils pourraient rentrer en vélectrib', ce serait sympa.
9h50. Plus que 20 minutes.
Nina se branche sur *Virtual Life* étant donné que les applications critiques resteront bloquées tant qu'elle ne sera pas passée par le bureau 404. Tiens, Jordan a déposé un cadeau virtuel. Wahoo ! Un magnifique bouquet de fleurs, hyperréaliste, copie conforme de celui que le prince William avait offert à Keira Knightley lors de leur premier rendez-vous quelques semaines avant son investiture. Sacrément doué son collègue des applications de gestion ! Nina se demande où il a pu dénicher un tel trésor. En plus, dès qu'elle zoome sur le bouquet, un doux parfum se diffuse dans son bureau. Ah, Emilie l'invite à la séance de travail « collectif et festif » de samedi autour du nouveau logiciel de jeu. Bon, sa cote ne baisse pas si rapidement, Charline s'inquiète sûrement pour rien. Seuls les plus créatifs sont invités à ce genre de « brainstorming parties ».

Elle concocte en hâte une réponse et envoie son avatar la poster dans la boîte de la directrice du développement.
« Votre rendez-vous au bureau 404 est dans cinq minutes, merci de ne pas être en retard », lui rappelle la voix de Jean Reno qu'elle a choisi pour personnaliser son ordi. Ses copines ont beau la traiter de ringarde, il reste son acteur préféré.
Cette fois, Nina ne rase pas les murs pour éviter les caméras. Au contraire, elle affiche un regard tranquille et marche avec grâce en pensant à Hugo, le responsable de la salle de surveillance. Un petit jeu entre eux. Il ne l'embête pas même si elle ne se trouve pas exactement là où elle devrait, mais de temps en temps elle lui sort le grand jeu et déambule façon mannequin sur un podium. Rien qu'une complicité. Elle sait qu'Hugo et ses collègues sont en train de se marrer. Elle aussi sourit intérieurement. En approchant du bureau, elle ne peut s'empêcher de tirer un peu sur un coin de sa jupe et de lisser ses cheveux bouclés.
- Entrez mademoiselle Legendre, je vous attendais.
Quelle voix ! À la fois grave et posée, avec une pointe de féminité tout à fait désarmante. Une voix qui va tellement bien avec son physique. Alors qu'aujourd'hui les hommes sont hyper musclés et mesurent plus d'1 mètre 90, Michaël N'guyen est petit et aussi élancé qu'une liane. À l'heure où le crâne rasé est revenu à la mode, il arbore un casque de cheveux noir de jais d'où émergent même quelques mèches rebelles. Quand tous les hommes s'habillent en matières naturelles et froissées aux couleurs ternes, le nouveau psy ose un pull fuchsia sur un pantalon vert anis. Décidément, cet homme lui plaît.
- Asseyez-vous, je vous en prie.
Lui-même se lève pour se rasseoir en même temps qu'elle. Il sourit.
- Je vois que vous êtes arrivée ce matin avec un rythme cardiaque anormal, 30 % de plus que votre rythme habituel. Pourtant, vous n'étiez pas en retard et vous n'avez pas couru. Qu'est ce qui se passe Nina ?
- Franchement ?
- Bien sûr. Je suis là pour ça.
- Oui, mais tout ce qu'on se dit est enregistré, n'est-ce pas ?

- Pas du tout. Ici il n'y a aucune caméra, aucun capteur. Regardez, les murs sont blancs, sans tableaux et sans miroirs. Cet espace est considéré comme personnel, donc inviolable. Il n'y a que vous et moi. Vous le savez bien, vous qui avez étudié à fond notre règlement intérieur pas plus tard qu'avant-hier, répond-il en clignant de l'œil.
- Hum, vous savez manifestement tout de moi.
- Si peu, si peu. Juste ce que me dit mon ordinateur sur vos horaires, vos déplacements dans l'entreprise, vos repas, vos boissons, les applications que vous utilisez, les fichiers et les sites que vous consultez et, bien sûr, une brève description des programmes sur lesquels vous travaillez en ce moment. Bref, tout un fatras dont je n'ai rien à faire et auquel je ne comprends pas grand chose. Mais, grâce à notre nouveau programme *NoStress*, j'en sais effectivement pas mal sur votre condition physique qui semble faire le yoyo ces derniers temps. Est-ce que tout va bien pour vous ?
- Hé bien, autant vous le dire tout de suite. Je n'ai rien, j'ai seulement retenu ma respiration en montant les escaliers tout à l'heure parce que j'avais envie de venir bavarder quelques instants avec vous. Vous savez, je ne sais pas si c'est parce que vous êtes psy ou quoi, mais vous sortez un peu de l'ordinaire et ça me plaît bien. Mais moi, je ne sais pas grand-chose sur vous…
Michaël la regarde, parfaitement immobile, sans même cligner des yeux.
- Eh bien, on m'avait prévenu que vous étiez du genre direct, mais là, j'avoue que je suis "scotché" comme disaient mes parents. Si je vous intéresse autant, pourquoi n'avez-vous pas assisté à mon pot de bienvenue sur *Virtual Life* ?
- Oh, y'a toute la boîte là-bas. Ici, c'est plus intime, non ?
- Certes, certes, mais avouez que c'est un peu embarrassant, non ?
- Alors je ne vous plais pas, c'est ça ?
- Non, non, bien au contraire. Mais…
- Écoutez, pourquoi on n'irait pas faire une balade sur les quais en sortant du boulot, marcher ensemble dix minutes ? On se retrouve à 19h en bas ? Allez, dites oui.
Une fois encore, le psy prend tout son temps pour répondre.

- Eh bien, soyons fous. Pourquoi pas ? Alors, à 19h. En attendant, je clos votre dossier et je débloque votre ordi.
Nina vole littéralement en retournant à son bureau. Hugo et ses collègues en ont pour leur argent quand elle repasse dans le couloir ! Carrément une star de rock qui se pavane sous leurs yeux. Dommage qu'ils n'aient pas le son car Nina chante un de ses vieux tubes préférés !
Dans son bureau du septième étage, Basile Philibert, directeur des programmes techniques, est nettement moins joyeux. Alors que le robopsy du système *NoStress* a été conçu spécialement pour rassurer les employés sans les attirer sexuellement, la discussion à laquelle il vient d'assister entre Nina Legendre et son dernier modèle, lui montre qu'il a encore fait fausse route. Il a eu beau lui donner un physique aux antipodes des critères de la beauté actuelle, Nina est la deuxième employée à lui faire des avances alors qu'il n'est installé que depuis trois semaines. Décidément, *NoStress*, système de gestion intégrée du bien-être dans l'entreprise, n'est pas totalement au point. Il a tendance à se transformer en « service spécial pour filles seules ». Il va falloir qu'il y travaille encore avant de pouvoir le vendre à ses clients !

Le pain de tous les jours

Dominique ROLLAND

1er prix du concours 2009

Si ça vous dit, je vous emmène juste à côté de chez vous. Peut-être que ça ne va pas vous sembler exaltant, que c'est à mille lieux du voyage tel qu'il est communément admis, et vous auriez raison. C'est si peu exotique.

Cependant c'est mon voyage, celui que j'ai voulu et qui me contraint de rester dans ma ville. Accompagnée de lassitude heureuse dans ce corps vieillissant, qui est maintenant le mien, je dois sortir de la couette, quand la nuit rampe encore. En un mot, je suis crevée, je resterais bien dans mon plumard mais j'ai choisi.

...

Sur Terre, des hommes sont rassasiés, des hommes ont faim. Et ce n'est pas nouveau.

« Le mot pain est comme un coup de feu quand une bouche affamée le prononce ».

Eh bé, si je commence comme ça, on a du pain sur la planche. Faut que j' fasse simple.

M'était venue l'idée d'écrire quelques lignes farineuses et je m'aperçois de la difficulté à simplement raconter la bonne odeur du pain, celle qui nous fait saliver de plaisir au coin de la rue. Ce pain qui me manque quand je suis longtemps à l'étranger, sauf en Turquie où il est encore meilleur qu'ici. J'aimerais apprendre le secret de cet ekmek généreux si subtilement différent du pain français.

Derrière la porte que vous poussez chaque jour pour acheter votre pain, il y a une autre porte magique et derrière l'écriteau -entrée interdite-privé-, c'est là que je suis.

Le saviez-vous ? Autrefois, en 1793, en France, une loi fut promulguée « la richesse et la pauvreté devant disparaître par le régime de l'égalité, le pain de fleur de farine pour le riche et un pain de son pour le pauvre, tous les boulangers seront tenus, sous peine d'incarcération, de faire une seule sorte de pain : le pain

Egalité ».
Et maintenant, que vois-je ? Le pain au son, le pain aux céréales, le pain à l'épeautre pour le riche et la flûte et la baguette blanche pour le pauvre. Je caricature.
Le pain c'est une merveille croustillante et savoureuse, désirable et nourrissante.
Il parait que dans -panis-, on voit le radical sanscrit pa (a long), paaaaaa et que ça veut dire nourrir. C'est beau ce mot : nourrir.
Dans le monde chacun gagne son pain. C'est une expression qui a tout son sens justement dans les pays où l'on en manque. Quand la sueur pose son voile luisant sur les visages, quand la journée s'achève, partout l'homme se nourrit de pain. Qu'il se nomme baguette, pita, chapati, nan-e gisu, nun, sangâk, pao de queijo, cuit dans un four, sur le tawa, ou sur la pierre, qu'il soit rond, plat, en galettes, en crêpes, gonflé, de maïs, de blé, de froment, de riz, de châtaigne, de manioc, le pain nourrit, remplit, console.
J'ai appris à ne pas gaspiller le pain. Le temps de l'enfance où ma grand-mère traçait une croix de la pointe du couteau sur la miche avant de la couper appuyée contre sa généreuse poitrine n'existe plus. Tant mieux, ça m'énervait. M'en est resté un respect. Je n'aime toujours pas voir le pain posé à l'envers sur une table. J'ai grandi dans l'odeur chaude du pain que ma mère pétrissait et cuisait elle-même le dimanche, par plaisir. Parfois, je volais une infime pincée de levure qui crissait doucement entre mes doigts et dont l'odeur si particulière me faisait chavirer. Y'en a qui disent que ça pue la levure. Moi si je le pouvais je la priserais. Ainsi naissent les destinées... peut-être.
…/…
C'est une boulangerie quelconque dans un quartier quelconque pour des clients quelconques. Une boulangerie traditionnelle, pas celle dite de tradition où la mode contraint le boulanger à cuire son pain devant tout le monde. Les gens sont contents, ils ont leur comptant d'authenticité. Elle donne sur la rue déchirée bien proprement, par le tram. Dans la vitrine les corbeilles de croissants, de pains au chocolat, de chaussons aux pommes, font de l'œil aux religieuses et tous les pains sont bien rangés au garde à vous dans les vanneries d'osiers. Derrière, à l'abri des regards, c'est

l'antre du boulanger, le fournil, qu'on appelle de nos jours le laboratoire, bien différent de celui du pâtissier qui ressemble vraiment à un laboratoire.
Notre fournil est fouillis ; laminoir, diviseuse, façonneuse, four, perche, balai, pétrin, le souk organisé et dès quatre heures tout s'éveille. Bien avant Paris qui s'éveille à 5 heures comme chacun sait.
Mes chaussures laissent l'empreinte crantée de la semelle dans la fine poussière blanche.
Je piétine dans la neige farineuse et j'ai chaud.
En ce lieu magique, dans une chaleur d'entrailles terrestres, bien avant l'aube le four ouvre sa gueule rouge, les pains dorent. Soit la longue pelle en bois les attrape, soit une sorte de tapis roulant. Mes mains me font mal tant je ne suis pas habituée à saisir les pains brûlants. Je pourrais mettre les longs gants qui montent jusqu'au coude mais ils sont si épais que je n'ai plus des mains mais des tenailles de robot.
Il est quatre heures, je suis le Diable armé de ma fourche, j'enfourne dans six profonds fours les longs pâtons blancs façonnés la veille. Dans une rotation infernale, j'enfourne, je défourne, j'enfourne, je défourne. Ainsi vont cuire les 340 baguettes, les 160 flûtes, les miches et les pains spéciaux qui font leur timide apparition dans ce modeste quartier. Je tiens à vous donner ces chiffres parce que jusqu'alors j'ignorais la quantité de pain vendu dans une simple boulangerie.
L'odeur enivre, c'est mon moment préféré. Les crachouillis musicaux de la radio couvrent le craquement minuscule de la croûte des pains qui éternuent juste sortis du four. L'air est saturé de senteurs savoureuses, bienfaisantes. Le pain sent la tendresse, le réconfort. Un parfum de mère.
Ainsi jusqu'à 8 heures le pain cuit. Je soulève le battant du four, rapidement, pour le plaisir de voir le pain prendre cette couleur d'automne rousse et dorée. Mais juste rapidement, parce qu'il prend vite froid. C'est un frileux. Lors de la dernière fournée, on le laisse un peu plus longtemps, les gens aiment maintenant la croûte brune du pain plus longtemps cuit.

Hier j'ai oublié la fournée dans le four le plus haut. Brûlée, noire, calcinée. J'en ai pleuré de honte et de rage, ça devait faire deux rigoles de pierrot lunaire sur mes joues et D. a rigolé. « C'est l' métier qui rentre » qu'il a dit.
…/…
Dans le fournil, la chaleur baisse enfin. On éteint les fours. Ouf, c'est la pause.
On sort dans la courette intérieure où s'entassent les sacs de farine sous l'auvent. Une tonne de farine en sacs de cinquante kilos que le minotier livre chaque semaine. On s'assoit sur les sacs, je plie mon dos.
On boit le café, on fume la cigarette, on regarde le ciel qui s'éclaire, on entend le tintement de la clochette du magasin et je me réjouis de savoir que mon pain encore chaud sera dans les foyers, le quignon parfois grignoté avant d'être posé sur la table. Chaque boulanger signe son pain. Avant de l'enfourner, avec une fine lame de rasoir, il trace sa signature. Ce sont ces petites surélévations de la croûte, celles que l'on casse en marchant.
D. mon maître d'apprentissage signe d'un geste vif, quatre petits traits qui formeront la croûte. J'ai moi aussi ma signature, trois traits, -un pour chacun de mes enfants- Jusqu'où va se planquer l'amour ! Le pain se fait avec passion, façonné des gestes mille fois répétés. Le pain n'aime pas être bousculé. Moi non plus, alors tout va bien.
Ce temps pour souffler, pour reposer les bras et le dos, est bref. Il faut maintenant préparer les fournées de demain.
Dans le pétrin d'acier étincelant, au ronronnement régulier, je mets 70 kg de farine, le sac est si lourd que ce n'est pas moi qui le jette dans le pétrin. Il faut un sacré coup de rein et des biceps que je n'ai pas. D. l'attrape à plein bras, le serre contre lui et comme s'il l'étranglait, vide la moitié, puis le chope par le fond et vide l'autre moitié.
Je rajoute 1540 grammes de sel, 13 kg de levain et 520 gr de levure. Là aussi, j'y tiens à ces chiffres, ils m'ont semblé si énormes au début. Puis, tous ces ingrédients s'entremêlent, se tordent, se lissent, s'enroulent, liés à 44 litres d'eau. La pâte danse la gigue entre les bras d'acier implacable. Parait qu'il y a des accidents

sanglants, j'préfère pas y penser. Autrefois le pétrissage était manuel et j'comprends pourquoi il n'y avait pas de femmes boulangères… L'hiver on pétrira plus longtemps pour que la pâte s'échauffe. Le pétrin tourne vingt minutes et s'arrête. On plante le long thermomètre et quand on lit 23° la pâte est prête. Une montagne lourde, onctueuse et souple, couleur de miel, dans laquelle je plonge mon poing pour cette jouissance incroyable de percevoir cette masse tiède et élastique qui m'enserre.

Puis il faut courber l'échine, se pencher au-dessus du pétrin et prendre dans ses bras des draps odorants de pâte tiède, que l'on coupe au tranchoir, que l'on pèse et qu'on place dans des bassines, six kilos par six kilos. Les bassines rondes s'empilent sur l'échelle. C'est la tâche la plus ardue, la plus pénible. Soulever à plein bras, couper, peser, poser.

Bassine après bassine, on lance la pâte sur la diviseuse et les pâtons au juste poids s'alignent ensuite sur la planche de bois. Des clayettes de bois emplies de pâtons bien rangés. C'est très beau. Du bel ouvrage. Le travail a bien avancé et il faut garder un rythme parfait parce que la pâte est vivante, elle gonfle et fait des bulles. Elle doit être façonnée rapidement. Baguettes, flûtes, bannettes à bouts pointus, miches, ficelles, en six heures et deux pétrins, toute la fournée du lendemain est prête, rangée en longs pâtons blancs, si mous que l'on dirait qu'ils sont morts, maintenus dans les plis de pièces de toile, enfermés jusqu'au lendemain dans les immenses armoires à fermentation. Ils se préparent dans l'obscurité froide pour éclater de vie demain dans le four.

Dans la boutique, les clients de fin de matinée ou de début d'après-midi, on ne sait trop, se pressent et la jeune vendeuse tournoie et virevolte entre miches et baguettes. Pour nous, c'est l'heure de balayer un sol blanchi de farine légère, de ranger les outils, de passer le grand balai dont le manche est si long qu'il ressemble à un balancier, tout au fond des fours.

C'est l'heure de frotter les sourcils poudrés de blanc, c'est l'heure de rentrer dormir.

Certains se mettent de la farine dans le nez pour exploser d'extase, moi, j'en ai dans les oreilles, c'est sans danger et quelle extase…

C'est une journée comme les autres, une journée quelconque, dans une boulangerie quelconque.
C'est un bien curieux voyage. La fabrication de ce pain qui va dans notre bouche, avant je n'y pensais jamais, je n'en ai jamais manqué, c'est pour ça… On le mange distraitement, on l'achète par habitude, on le veut comme ci ou comme ça parce que maintenant on en a tant que l'on devient exigeant… Y'en a qui le foutent à la poubelle parce qu'il est rassis.
Ça se met dans quelle poubelle ? Poubelle verte ou poubelle grise...
A l'autre bout du monde, une femme comme moi, se lèvera avant l'aube, comme moi, allumera son brasero, chauffera son tawal et préparera sa pâte qui s'arrondira en chapatis, le pain de sa famille.
A l'autre bout du monde, ou tout près, chez nous, des enfants et des hommes fouilleront des poubelles pour trouver le pain jeté, dédaigné.
« Que préfères-tu, celui qui veut te priver de pain au nom de la liberté ou celui qui veut t'enlever ta liberté pour assurer ton pain ».
C'est Camus qui disait ça.
Je n'ai pas la réponse, je ne suis pétrie d'aucune certitude.
Alors je fais du pain…

Camarade Nollin

Andrée JACQUET

1er prix du concours 2010

A mes débuts d'artisane en couture d'ameublement j'ai été tentée par la réfection des sièges, mais le métier de tapissier traditionnel, où l'on utilise crin et ressorts, est difficile à maîtriser pour qui n'a pas suivi un véritable apprentissage.
Depuis quelques années déjà, certains tapissiers employaient de la mousse synthétique. Je me suis formée à ce procédé, plus accessible aux néophytes. J'ai appris à tendre les sangles sous la ceinture et – dans l'euphorisant parfum de la colle néoprène – à superposer des mousses dont les densités différentes permettent d'obtenir l'épaisseur, la fermeté ou la souplesse, et le galbe.
Tout en me servant de semences pour fixer la toile blanche, je n'ai jamais pu en remplir ma bouche et les cueillir une à une sur le bord de mes lèvres avec mon ramponneau aimanté, comme une vraie professionnelle, mais j'ai bien aimé poser la couverture, c'est-à-dire tendre et clouter le tissu d'ornement, assise au ras du sol sur le petit tabouret. Chaque clou, à la tête arrondie vieil-or, est positionné dans le creux de la feuillure. Deux coups de marteau suffisent : un léger pour fixer la pointe, un autre, plus fort, pour l'enfoncer complètement. Au bord de chaque clou les poils du velours se hérissent, surpris par cette agression.
La sûreté des gestes s'acquiert peu à peu. Il faut un certain temps de pratique pour obtenir un alignement parfait, mais quel plaisir quand un siège maltraité, blessé, éreinté par une longue existence arrive entre vos mains, quel plaisir de le soigner, le panser, lui redonner l'éclat de sa jeunesse et le voir repartir, flambant neuf, pour une deuxième vie ! Mes restaurations étaient valables, puisque je les ai vendues et n'ai jamais reçu aucun reproche, mais j'ai abandonné assez vite cette spécialité à la gent masculine. C'est un travail fatigant, sale, et plutôt malsain. Avant de refaire, il faut défaire, faire sauter les clous, puis les semences, à l'aide du pied de biche et du maillet de bois. Ce dégarnissage vous fait disparaître

dans un nuage de poussière séculaire, on peut contracter des maladies de peau ou respiratoires. On se blesse avec les semences rouillées, il ne faut pas négliger la vaccination contre le tétanos.
Cependant, ce travail ingrat – qui me laissait pantelante, les doigts meurtris par les dérapages d'un maillet vicieux – m'a souvent permis de rêver. On trouve de tout dans les fauteuils. Entre l'assise et le dossier, sur les côtés, le long des accotoirs des bergères, se glissent mille et une babioles : épingles à cheveux, piécettes, petits ciseaux à broderie, une pierre dessertie de son chaton de bague, deux ou trois perles fines échappées d'un collier rompu… Ces objets, pour moi, devenaient pièces à conviction, faisaient revivre des scènes. Je me surprenais à imaginer, en fondu enchaîné, des personnages d'une autre époque s'étant assis là. Je voyais l'évanescente jeune fille rêvant sur sa broderie au petit point ; j'entendais le rire pointu de la coquette tortillant nerveusement son collier devant un godelureau ; je devinais la panse repue du bourgeois laissant glisser de sa poche quelque monnaie en sortant sa montre gousset…
De ce court passage au tabouret je retiens un souvenir bouleversant qui mérite à lui seul d'avoir tenté l'expérience. Un couple « vieille France » entre dans l'atelier, la dame drapée de vison, le monsieur l'air austère et hautain. Un jeune homme les suit, portant un vieux Voltaire souillé, délabré, l'assise défoncée, la boiserie du dossier fendue en deux endroits. Je détecte sans peine le meuble « d'époque. » On me confirme qu'il n'a jamais été restauré. J'hésite à le garder, tant la réparation me semble délicate, la solidité finale aléatoire. Sur un ton ampoulé Madame insiste, disant ne pas vouloir l'utiliser pour s'asseoir : « Ce meuble de famille sera placé dans un angle de mon hall d'entrée. Il ne servira pas, mais je veux qu'il soit beau. Il trônait au domaine de mes grands-parents; il doit continuer à décorer. »
Je me vois obligée d'accepter, après avoir précisé quelles méthodes de travail j'allais employer. En ce qui concerne ce Voltaire, la découverte n'est pas un objet. Avec moult précautions, je dégarnis l'assise en totalité, je consolide les taquets dans chaque angle pour prévenir un écartèlement, je défais ensuite le dossier et termine par les accoudoirs.

A la fin du strip-tease, m'attend la surprise. Les manchettes du Voltaire sont assez grandes, rectangulaires. Sous le tissu et le crin, creusée à la pointe sèche dans le bois, se trouve une inscription : Nollin 1853 Vive la République.
Ainsi, cinq ans après la révolution de 1848 et la chute de Louis-Philippe, un artisan, un travailleur du peuple a voulu - à l'insu de son client aristocrate - graver là son opinion pour la postérité. Je lis, je relis ces mots, je les caresse de mes doigts et de mon regard soudain embué, avec tendresse et respect. Peut-être a-t-il essayé d'imaginer la personne qui, un jour, découvrirait sa forfaiture ? Il n'a jamais pu penser que ce serait une femme, portant pantalon ! C'est à moi, fille d'un ouvrier et d'une couturière, petite fille de tonnelier, moi qui ai choisi de travailler « de mes mains », qu'échoit ce face-à-face avec un compagnon du passé. Je suis l'élue du hasard. Emotion saisissante.
Me reviennent alors à l'esprit les mots de Georges Coulonges dont le roman « Les sabots d'Angèle » se déroule à Paris, exactement à cette époque. Il nous fait vivre, au milieu du peuple, les dernières années de la royauté. Il nous décrit avec précision la vie des petites gens, leur misère, leurs courageux efforts pour survivre. On voit des illettrés se mettre à apprendre leurs lettres, se réunir en cachette pour chanter des textes dits subversifs. Quand les roussins font irruption dans la salle, les chansonniers sont emprisonnés à Sainte-Pélagie. On voit peu à peu s'éveiller les consciences, s'affirmer le désir de justice. On sent monter la fièvre de ce peuple harassé, meurtri, affamé, et Georges Coulonges s'interroge : « Qui contiendra jamais la férocité amassée en silence par ceux qui, dès leur naissance, sentent levées contre eux toutes les férocités ?
Je range le fauteuil dénudé contre le mur, je jette à la poubelle les vieux ressorts, le crin, à regret le tissu déchiqueté - « on n'en fera plus jamais d'aussi beau » - et je me mets à balayer, sans cesser de m'adresser, en pensée, à mon camarade Nollin :
« Ton pied de nez n'est pas banal ! Tu as pensé que des générations de nantis allaient caresser de leurs doigts, sans le savoir, l'exclamation la plus provocante, la plus odieuse qui soit pour eux, « Vive la République ! » Il y a de la délectation dans ton geste. Dans les hôtels particuliers, dans les maisons de maîtres à venir,

toujours ton cri du cœur « Vive la République ! » étouffé par le crin serait là, à l'insu de tous, traversant les décennies, pour arriver jusqu'à moi. Je vais m'offrir le plaisir d'aviser mes clients. Je te dois cette honnêteté. J'ai touché du doigt la preuve de ton existence. A présent, je t'imagine sans peine, dans ton échoppe du faubourg ! Tu graves avec application ta profession de foi, une lueur revancharde et jubilatoire illuminant ton visage… »

La journée est finie mais l'atelier revit. Des senteurs de crin et de toile de jute, réveillées par le balayage, se donnent des airs de parfum de fenaison. Dans les rayons d'un soleil déclinant, des myriades de grains de poussières blondes, en suspension, dansent gaiement.

Avant de sortir et de fermer la porte, je regarde un instant le squelette du fauteuil, croyant sentir là, tout près, une présence invisible. Très vite, je me fustige sans ménagement : « Quelle idiote ! Et ça se dit cartésienne et rationaliste ! »

L'entretien

Karim KHOUKH

1er prix du concours 2011

« Navré, Monsieur, mais votre candidature n'a pas été retenue ! »
Célestin raccrocha avec force le combiné du téléphone, laissant échapper un discret juron. Ces interruptions quotidiennes l'agaçaient, mais il savait que son rang le destinait à y faire face. Après tout, il appartenait au clan des puissants, selon ses propres termes. Célestin était chargé de Ressources Humaines au sein d'une multinationale. Il aimait à se répéter qu'il portait l'entreprise sur ses solides épaules, qu'il en était la locomotive. Il se vantait de choisir les meilleures briques pour l'édifice, de sélectionner les meilleurs ingrédients pour la recette du succès. Garder l'incompétence hors des murs de la firme, telle était sa mission… Non, son sacerdoce. Mais il intervenait aussi à l'intérieur, sanctionnant avec zèle les salariés trop oisifs. Si de telles méthodes de recrutement et de gestion assombrissaient quelque peu l'image de l'entreprise, elles n'entravaient en rien la motivation des milliers de candidats à l'embauche. Avec tant d'appelés et si peu d'élus, l'époque n'était en effet guère propice à l'exigence…
Une épaisse chape nuageuse recouvrait la ville, prête à pleurer sur ses habitants. C'était un lundi comme Célestin les aimait, mais l'homme n'avait pourtant pas le cœur en fête. Sa pire corvée, telle qu'il la qualifiait, l'attendait de pied ferme. Il abhorrait moins cette tâche pour sa pénibilité que pour son caractère répétitif, sans toutefois pouvoir quantifier ce dernier. Après tout, il ne les comptait plus, ces entretiens d'embauche, tant de combats gagnés sans peine. La quarantaine pas encore atteinte, il se sentait tel un vétéran repu des champs de bataille. Célestin ne reniait pas le cœur de son métier, non. Il se lassait simplement de briser des candidats fragiles, sans ardeur, et celui de ce matin ne ferait certainement pas exception. L'employé réprima un bâillement d'ennui. Il lui fallait une cigarette...

Marlène pressa le pas. Son parapluie, ouvert par précaution, ne la protégerait sans doute pas de l'averse à venir. Heureusement, elle avait presque atteint son but. Difficile de le manquer, tant la tour vers laquelle elle cheminait dominait la ville. Son architecture, modernisée à l'extrême, tranchait singulièrement - et sans doute à dessein - avec les constructions voisines. Décidément, cette multinationale incarnait la démesure. Mais cela n'effrayait pas Marlène, habituée des grandes entreprises et de leurs méthodes de recrutement.
Un rideau de fumée, derrière lequel se profilaient quelques silhouettes, enveloppait le bas du gratte-ciel. Une apparition fantomatique ? Non. Simplement une armée de golden boys, pavoisant la clope au bec, nullement effrayés par la pluie imminente. Marlène traversa la barrière toxique en apnée et ne reprit sa respiration qu'une fois le hall atteint. Celui-ci, à l'instar du building entier, resplendissait par son aspect futuriste. Sur chaque mur trônaient de nombreux écrans et autres panneaux électroniques, tandis qu'une voix douce émanant des haut-parleurs souhaitait la bienvenue…

Maugréant d'inaudibles paroles, Célestin regagna son bureau d'un pas nonchalant et y trouva sa proie. Il reconnut aussitôt la quadra pressée, croisée quelques minutes plus tôt sur le parvis alors qu'il s'en grillait une. Plutôt bien conservée, songea-t-il en la voyant maintenant de plus près, drapée dans son tailleur beige. La candidate se leva et tendit la main. Célestin, qui ne prit pas la peine de s'excuser pour son retard, la serra d'une force volontairement exagérée. Après tout, l'affrontement psychologique avait déjà commencé. Il ne s'agissait pas d'évaluer les compétences de la prétendante au poste proposé ; Célestin laissait ce soin au département concerné. Lui préférait sonder l'esprit, dresser le profil psychologique complet des futures recrues. Pour cela, il aimait se laisser aller aux pires extravagances, poser les questions auxquelles on ne s'attendait pas. Mais le moment n'était pas encore arrivé. Célestin menait ses entretiens en deux temps, le plus faible ouvrant le bal.
- Parlez-moi de vous, prononça-t-il calmement.

Il adorait cette phrase, ou plutôt le regard de ses victimes lorsqu'elles l'entendaient. Malgré leur préparation, peu d'entre elles anticipaient une première question si ouverte. Célestin détestait les réponses apprises par cœur. Cette situation d'imprévu lui permettait ainsi d'étudier les candidats sous leur carapace.

Aucunement troublée, Marlène s'exécuta, dévoilant calmement civilité, parcours et expériences diverses, ponctuant chacune de ses phrases par un léger sourire. Seul le regard hébété de son interlocuteur la perturbait quelque peu. Célestin ne s'attendait effectivement pas à une telle sérénité. Les mots de la postulante, prononcés de façon si spontanée tandis qu'elle le fixait, formaient un discours étonnamment fluide et structuré. Dos droit, jambes décroisées, bras légèrement écartés et mains prises, sa gestuelle ne commettait aucune erreur. Encore abasourdi, Célestin s'imagina secouer la tête pour se ressaisir. Cette femme était simplement plus aguerrie que les jeunes pousses qu'il avait torturées ces dernières semaines, voilà tout ! Il décida donc de passer à la seconde phase de l'entretien. A son tour de prouver qu'il ne jouait pas dans la cour des novices.

- Quels sont vos pires défauts ? Demanda-t-il.

Marlène évoqua alors son perfectionnisme et sa difficulté à déléguer des tâches, en prenant soin de détailler les actions prises pour y remédier et expliquant que ces tares n'entraveraient en rien son efficacité pour le poste proposé. Célestin haussa les épaules. Cette réponse, aussi acceptable fût-elle, manquait cruellement d'originalité, mais il concédait que sa question n'en possédait pas plus.

- Vos hobbies ? Reprit-il.

- Je lis deux à trois livres par mois et je me rends au cinéma chaque semaine. J'aime également les activités sportives, notamment le badminton.

- Le badminton ? Est-ce vraiment un sport ?

- Oui, sauf si une dépense de quatre cents calories par heure ne correspond pas à votre vision du sport…

Célestin se mordit discrètement la lèvre. L'impertinence de la candidate l'agaçait. Mais n'ayant pas connu de véritable opposition depuis bien longtemps, elle le réjouissait tout autant. Il se jura

néanmoins de faire disparaître le sourire satisfait de son adversaire, même si pour cela il lui fallait franchir la ligne rouge.
- Etes-vous mariée ?
- Divorcée.
- Des enfants ?
- Non.
- Vraiment ? Cela me paraît difficile désormais. Rappelez-moi votre âge…
- Quarante-cinq ans. Et je ne peux pas avoir d'enfant pour raisons médicales.
Alors que Célestin pensait déstabiliser l'aspirante, celle-ci lui répondait du tac-au-tac. Il aurait pu lui demander son tour de taille, elle n'aurait sans doute pas bronché. Pour la première fois de sa carrière, il se sentait impuissant… mais pas abattu. Pour son baroud d'honneur, le recruteur décida d'utiliser son arme secrète.
- Faites-moi rire.
L'expression stupéfaite de Marlène lui arracha déjà un demi-sourire, mais dans un tel état d'irritation, aucune plaisanterie ne risquait d'amuser Célestin.
Un silence pesant régnait dans la pièce, à peine troublé par les gouttes de pluie frappant les carreaux. Célestin jubilait maintenant intérieurement, à tel point que son enthousiasme soudain manqua… de le faire glousser.
Marlène, dont le regard semblait plus sérieux, porta la main à la poche de son tailleur et en tira une carte de visite qu'elle remit à son hôte, sans un mot. Intrigué, Célestin jeta un œil. L'univers se figea alors autour de lui. Après ce qu'il lui parut être une éternité, il s'enfonça sur sa chaise puis éclata de rire. Un rire nerveux et libéré à la fois, le rire désabusé d'un bandit cerné.
Une minuscule photo de la candidate occupait un coin de la carte. Au centre était inscrit son nom. Son véritable nom, juste au-dessus de son titre. Célestin croyait en son flair, mais il n'avait pas reconnu l'inspectrice du travail.

Un refus poli

Florian MANTIONE

1er prix du concours 2012

En ouvrant la grande enveloppe qui l'attendait sur son bureau, le DRH sembla intrigué. L'enveloppe blanche, de format A4, se trouvait revêtue d'un timbre de collection sur le côté supérieur droit, en lieu et place de la classique Marianne. Son nom, ainsi que celui de la société, étaient écrits à la main de manière soignée.

A l'intérieur se trouvait un CV conventionnel accompagné d'une lettre de motivation. Le DRH s'en empara et sa lecture le laissa pantois. La lettre était versifiée et joliment rimée :

Le ci-joint CV, Monsieur le Directeur des Ressources Humaines,
Recèle tous mes espoirs de sortir de la peine.
Votre annonce concernant le poste de responsable
Résume parfaitement mes compétences comptables.

Loin d'être insensible à la présentation
Que vous avez brossée de votre institution,
Je trouve que pour le poste que vous y décrivez,
Je suis, je vous l'assure, le candidat rêvé !

Votre entreprise, déjà, est digne d'intérêt.
Elle me semble alléchante et riche de grands attraits.
Sa localisation parfaite et son activité,
Correspondent sans conteste à mes capacités.

Et que dire aussi du projet d'entreprise
Dont tous les paramètres, je l'avoue, me séduisent.
De plus, sa vocation à l'international
Répond à s'y méprendre à mon vœu initial.

Aussi, trouvez ici l'expression de l'envie

Que j'exprime d'apporter, de manière réfléchie,
Toute mon énergie à veiller au succès
De la haute mission que vous me confierez.

Vous verrez l'énergie que je mettrai toujours,
A défendre l'entreprise, et ce jour après jour,
Avec rigueur, souplesse, et grande diplomatie,
Pour répondre aux souhaits de votre hiérarchie.

Aussi m'efforcerai-je de mettre à son service
Ce souci de rigueur qui s'avère propice
A gagner des clients l'importante confiance
Que suscite l'écoute et la grande compétence.

Voilà, en quelques mots, ma grande motivation.
Mon désir le plus cher est d'entrer en action.
Aussi je vous suggère une prochaine rencontre
Pour prouver le profil dont mon CV fait montre.

Dans l'attente du plaisir de ce contact prochain,
Recevez, cher Monsieur, le témoignage certain
Du désir qui m'anime de bientôt concourir
Au succès de votre œuvre et à son devenir.

Le DRH enleva ses lunettes, se gratta le front et se racla la gorge, tandis qu'un sourire amusé illuminait son visage.

- Quel drôle de phénomène que voilà. Lisons son CV.

Le CV correspondait bien aux promesses de la lettre. La formation et l'expérience satisfaisaient bien aux exigences du poste. Le candidat était incontestablement digne d'intérêt.

- Mais pourquoi diable un tel courrier ?

Le DRH décida d'en discuter avec le Directeur Administratif et Financier qui recrutait son bras droit comptable.

Le DAF, confortablement installé dans son bureau, bien protégé par plusieurs piles de dossier lui assurant un habile bouclier contre tout intrus, accueillit chaleureusement le DRH.
- Alors, où en es-tu du recrutement de mon chef comptable ?
- Justement, c'est à ce sujet que je viens te voir. Regarde le CV que je viens de recevoir.

Le DAF s'empara du CV et le lut rapidement, ses yeux se portant essentiellement sur les critères clés recherchés.
- C'est super. Il correspond exactement au cadre que je recherche. Et de plus, il connaît notre secteur d'activité, ce qui fait qu'il sera rapidement opérationnel.
- Oui, mais attend. Lis d'abord son courrier.

Le DAF s'empara de la lettre et la lit attentivement pour s'exclamer ensuite bruyamment :
- Mais c'est génial. Et en plus on a un poète. Cela va nous changer des collaborateurs lisses, fades et sans saveur que tu me présentes généralement.
- Tu ne crois pas qu'il en fasse un peu trop. Tu as besoin d'un technicien doublé d'un manager, non d'un artiste…
- Un artiste, un artiste… Comme tu y vas ! Ce candidat fait juste preuve d'un peu d'originalité, laquelle se rajoute à ses compétences. Je ne vois rien de contradictoire. Au contraire, il va égayer notre service.
- Je ne sais pas. Il ne faudrait pas qu'il déstabilise l'équipe que nous avons patiemment constituée. Elle a besoin d'un bon superviseur, de quelqu'un qui l'aide et la contrôle à la fois, pas d'un farfelu.
- Mais en quoi pourrait-il s'agir d'un farfelu, comme tu dis ? Non, je crois que nous avons à faire à quelqu'un qui a du tempérament et de l'humour. Il me plaît bien.
- Je crois que l'on a intérêt à aller voir le DG. Tu ne penses pas ?
- Je n'en vois pas l'intérêt. Il s'agit de Mon service et tu es responsable de l'évaluation des candidats.
- Je crois qu'on devrait le faire. C'est plus prudent.
- Si tu veux.

Et nos deux compères de se rendre dans le bureau du Directeur Général. Celle-ci, une grande blonde à la crinière flamboyante arborant un large sourire laissant apparaître une dentition carnassière, insistait pour se faire appeler Directeur Général et non Directrice Générale, poussant même la coquetterie jusqu'à exiger de se faire appeler Madame le Directeur Général.
- Germaine, on souhaite ton avis sur un point important. Voilà, on vient de recevoir un courrier et un CV pour le poste de responsable comptable et nous sommes perplexes.
- Tu es perplexe, reprend le DAF. Moi je trouve cette candidature intéressante.
- Voyons voir.

Le DAF tend à Madame le Directeur Général la lettre et le CV. Elle parcourt le CV en hochant nerveusement la tête en signe d'approbation puis s'empare du courrier. Sa lecture est rapide et silencieuse, ne laissant rien paraître de ses émotions. Elle fait mine de rendre le CV mais se ravise et prend le temps de le relire. Cette fois-ci, la relecture est plus longue, comme si chaque mot, chaque phrase, avait son importance.
- Alors, quel est le problème ?
- Le problème, qui n'en est pas un, c'est que nous avons à faire à un poète, or nous recherchons un responsable comptable.
- C'est vrai qu'il manie bien la rime. Mais ce n'est pas un poète.
- Moi je dis que c'est un artiste, un farfelu, et que sa candidature présente un certain risque. Je ne dis pas qu'il est mauvais et que nous n'aurions pas besoin de ce genre d'individu. Je dis tout simplement qu'il y a un risque.
- Qu'en penses-tu Mohamed ? Après tout, il va travailler dans ton service.

Le DAF, qui s'attendait bien évidement à cette question, se trouve tout d'un coup mal à l'aise. On lui demande de trancher alors qu'il n'est que DAF. Après tout, choisir un cadre, c'est le travail du DRH. C'est lui l'homme ressource. C'est lui le spécialiste des RH. Ah, bien sûr, il est prudent et diplomate, le DRH, dans cette

société. Souvent, en comité de direction, il s'attribue les succès en cas de recrutement réussi, mais se défausse systématiquement sur le N+1 en cas d'échec. Mohamed se sent piégé, mais il assume son assertivité :
- Je pense que c'est un bon technicien, au vu de sa formation et de son expérience dans un domaine similaire au nôtre. Un peu de « fantaisie » dans mon service ne serait pas de trop.
- De la fantaisie ? Mais dans ces conditions, c'est la porte ouverte à toutes les dérives. Pourquoi ne pas recruter un chanteur, tant qu'on y est ? Ah oui, un chanteur ; et tu vas voir qu'il va t'égayer ton service, ça c'est sûr !
- Messieurs, messieurs, ne nous emballons pas et gardons notre calme. Bon, tout d'abord, je ne comprends pas pourquoi vous êtes venus me voir. Vous êtes uniquement tous les deux concernés. Ensuite, je veux bien participer à votre réflexion, mais en l'état actuel des choses, la meilleure des décisions, c'est de le rencontrer. Il faut le recevoir et voir ce qu'il a dans le ventre. Questionnez-le bien. Poussez-le dans ses retranchements. Essayez de comprendre qui il est et quelles ont été ses motivations en rédigeant une telle lettre.
- D'accord. Si on a ton feu vert, d'accord. Je le convoque de suite.

Une fois dans son bureau, le DRH s'empresse de concocter une lettre de convocation à la hauteur de la lettre de candidature. Après de multiples essais et avec l'aide d'un dictionnaire des rimes, il rédige finalement la lettre suivante :

Pour tout dire, Monsieur, votre lettre de candidature,
Par son style personnel et ses belles tournures
N'a pu faire autrement que de beaucoup séduire
Celui qui décida, ce jour, de vous écrire.

Votre texte témoigne d'un profil attachant,
Capable d'un humour au tour intelligent
Qui tranche sur les lettres insipides et austères
Par ce style chamarré que vraiment je préfère.
Notre entreprise souffre d'un manque de poésie

Et a vraiment besoin d'un peu de fantaisie.
Il me semble que vous serez ce rayon de soleil
Qui donnera aux chiffres un attrait sans pareil.

Apprêtez-vous à être notre muse comptable
Qui, de passif en actif, sera toujours capable
De jongler joliment avec chiffres et lettres
Pour de notre bilan devenir le grand maître.

Et si, ce que je crois, votre fringant plumage
S'avère à la hauteur de votre brillant ramage,
Je vous prédis chez nous une belle carrière
Avec une progression rapide et régulière.

Je me tiens donc, Monsieur, à votre disposition,
Pour avoir avec vous une longue discussion
Qui sera le début d'une collaboration
De nature à combler toutes vos ambitions.

Pas mécontent du tout de son courrier, le DRH se dépêche d'expédier sa missive, en attendant la réponse avec une impatience non dissimulée.

Quelques jours passent, et enfin notre DRH reçoit le courrier tant attendu :

« Monsieur,

J'accuse réception de votre courrier daté du 3 Mai et je vous en remercie.

J'ai le regret de vous annoncer que les termes de votre lettre ne correspondent pas du tout à l'image de sérieux et de professionnalisme que je m'étais forgé de votre société. Je ne peux prendre le risque d'intégrer une entreprise aussi farfelue que la vôtre qui adresse ce genre de courrier à ses candidats. Le

recrutement est une chose trop sérieuse pour laisser libre cours à ce genre de plaisanterie.

Je vous souhaite bonne chance dans votre recherche de collaborateur et vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments distingués ».

Burn-out

Françoise DE BLOMAC

1er prix du concours 2013

- Elle est morte.
- Non, pas possible. Quand ?
- Ce matin. Bruno l'a trouvé morte en arrivant.
- Vache. Qu'est ce qui s'est passé ?
- Burn-out. Brûlée de l'intérieur, cuite, fondue, en cendres.

En moins d'une demi-heure, la nouvelle se répand dans les étages. Morte. Manifestement, le diagnostic est sans appel. On discute, on analyse, chacun y va de son commentaire.

- Faut dire que ça faisait un moment qu'elle allait pas bien.
- Ouais, souvent elle déconnait grave.
- On sentait que ça chauffait là-dedans.
- Et les tremblements. T'avais remarqué comment elle tremblait parfois ?
- Moi, elle me faisait carrément flipper. T'as vu les bruits qu'elle faisait ?
- On aurait dû la mettre en retraite plus tôt. Elle était trop vieille.
- C'est vrai. Elle était usée.

Viennent ensuite les explications. Retour sur une vie brûlée au service de l'entreprise.

- Faut dire qu'y en avait qui abusaient. Ils n'arrêtaient pas de la solliciter.
- T'as raison, y'en a qui était toujours fourré chez elle.
- Je veux pas balancer mais Pierre, par exemple, c'était au moins six fois par jour.
- Moi, jamais plus de deux fois. Je faisais attention. Mais c'est vrai qu'on la croyait immortelle.
- J'en connais qui faisaient carrément leurs réunions de service chez elle.
- Et un café court sucré, et un long sans sucre, et un chocolat chaud...

- Moi, je dis, c'est depuis qu'ils ont rajouté leurs conneries de capuccino et de macchiato que tout s'est déglingué. Avant, elle allait très bien. Elle a pas pu s'adapter.
- Oui, et puis, il faut dire que côté entretien, c'était plus vraiment ça. Avant, c'était toujours le même gars qui venait. Il la connaissait, il savait ce qu'il fallait faire, il faisait attention, je l'ai même entendu lui parler. Depuis deux ans, c'était le défilé, jamais les mêmes, des petits jeunes qui n'y connaissent rien. Ils faisaient leur petite affaire en quelques minutes, et ils se tiraient. Alors, hein, forcément.
Le traumatisme est palpable. Toute la journée, c'est le défilé. Chacun vient constater les dégâts. L'odeur de brûlé est tenace dans la petite pièce sans fenêtre où elle reste là, plantée, inerte. Chacun se souvient.
- Moi, j'adorais son petit message "très bon choix". Des fois, c'était le seul truc positif de ma journée.
- Tu te souviens quand on a découvert un chat couché dessus ? On croyait que c'était elle qui ronronnait, en fait, c'était le chat de la vieille d'en face qui se réchauffait.
- Et la pétition, tu te rappelles la pétition ? Elle nous avait été bien utile pour faire passer discrètement le message. Je crois que c'est là que tout le monde a signé.
- Si on pouvait compter toutes les décisions qu'on a prises devant elle.
- Toutes les fois où elle nous a donné le courage de monter à la direction.
- Toutes les fois où elle nous a remonté le moral.
- Tous les petits problèmes qu'on a réglés.
- Et les rencontres, n'oubliez pas les rencontres ! Sans elle, Natacha n'aurait peut-être jamais connu Jean-Marc. C'est pas à la cantine qu'ils se seraient croisés ces deux là, Natacha, elle apportait toujours sa gamelle.
- Et mon projet de livret d'accueil, je vous rappelle que c'est ici qu'il est né.
- Oh, et puis les stagiaires qui croyaient qu'il faillait payer et qu'on laissait faire.
- Et la fois où Jean-Marc lui a filé des claques alors qu'elle n'y était pour rien, c'était les plombs qui avaient sauté.

- N'empêche qu'il a failli nous la tuer ce jour-là.
- Et le jour où elle pissait de partout ? Sur le coup, on a râlé, mais quand Madame Facture s'est fait repeindre ses « Louboutin », là, on a franchement rigolé.
HS. Le message est pourtant clair et écrit bien gros, mais rien n'y fait. Tout le bureau défile dans la petite pièce, procession triste des salariés, manifestement en panne d'occasions de rompre la monotonie de leurs tâches quotidiennes. Certains, tout en parlant des innombrables qualités de la morte, oublient son état et appuient négligemment sur leur bouton habituel. Sourires d'excuses de consommateurs désemparés.
Est-ce le résultat des discussions familiales sur la nouvelle du jour (enfin, chacun a quelque chose à raconter qui n'a trait ni à la crise, ni aux salaires bloqués depuis deux ans, ni aux chefs qui n'y comprennent rien, ni aux procédures stupides) ? La nuit porte t-elle conseil ? Toujours est-il, que, dès le lendemain, le défilé devant le cadavre prend une nouvelle allure. Oubliée la morte, même si sa carcasse est toujours là. Il s'agit maintenant de la remplacer. Une journée sans café, ça passe, mais il ne faudrait pas que la situation se prolonge. Adèle (Sainte-Adèle pour les intimes) a pris les devants et a rapporté une bouilloire et du café soluble "mais c'est provisoire, il faut la remplacer" précise-t-elle à toutes celles et ceux qui viennent gentiment lui demander un petit shoot.
- De toutes façons, ils vont vite la remplacer. Le café, tout le monde en a besoin.
- Tu parles, ils s'en foutent là-haut. Eux, ils ont la Nespresso. Nous, on peut crever.
Natacha, qui lui doit tant (un mari et deux gosses, quand même, c'est pas rien. Même si ça lui a fait raté une belle promotion) se fend d'un petit mail à la direction générale, copie aux services généraux. La réponse arrive rapidement. « Nous vous remercions de nous avoir signalé ce dysfonctionnement. La société de maintenance a été contactée dès réception de votre message. Elle procédera à l'enlèvement et au remplacement demain dans la journée. Cependant, après consultation de la médecine du travail, l'accès sera désormais payant afin de limiter les consommations

excessives. Une réunion avec les représentants du personnel est prévue à 17h afin de définir un tarif adéquat. »
Dans le bureau de Sainte-Adèle, la bouilloire bout en continu, les salariés aussi.
- On compte sur toi pour leur dire que c'est pas possible. On va pas payer le café maintenant, c'est n'importe quoi. Déjà qu'ils ont augmenté les tarifs de la cantine.
- Cette histoire de médecine du travail, c'est de la foutaise. En fait, ils veulent plus nous voir traîner au café, c'est tout. Ils ont peur de ce qu'on se raconte. C'est des minutes qui rentrent pas dans la compta.
- Tu vas voir qu'en plus, ils vont se faire du blé sur notre dos. Bientôt, on payera le PQ si ça continue.
- Pourquoi on boit du café ? Parce qu'on est stressé. Et pourquoi on est stressé ? Parce qu'ils nous stressent. C'est à eux d'assumer, pas à nous de payer leur management déplorable.
- N'empêche, le café, ça file des ulcères. Moi, peut être que si c'est payant, ça va m'aider à diminuer.
- Tu sais, le chocolat aussi il va être payant. Et puis c'est une question de qualité. Avec du bon café, t'as pas d'ulcère.
- C'est comme les cigarettes, on sait bien que même si on augmente les prix, les pauvres, ils continuent à fumer, parce que c'est eux qui en ont le plus besoin. C'est de la foutaise je te dis.
En tant que représentante de ce qu'il est convenu d'appeler le petit personnel (mais pas devant eux, s'il vous plaît), Sainte-Adèle n'en mène pas large. La réunion a lieu chez le grand patron, dans son bureau open space pour lui tout seul. Le DAF, le DRH, la dircom sont là. On lui propose même un café, dans une vraie tasse.
- Vous comprenez, nous nous soucions du bien-être de chacun dans notre entreprise. Cette fin brutale, c'est l'occasion de remettre les choses à plat, de reconsidérer la situation, de faire le bilan.
- Savez-vous combien de kilos de café sont engloutis chaque année ? J'ai demandé aux services généraux de vérifier deux fois les chiffres. Je ne voulais pas y croire. C'est tout bonnement hallucinant !
- Avec le nouveau système, nous poussons les collaborateurs à faire plus attention.

- Par contre, nous sommes prêts à prendre un modèle plus performant, avec plus d'options : café bio, boissons énergisantes, eau fraîche, potages variés.
- C'est utile ça, les potages, pour ceux qui n'ont pas le temps d'aller à la cantine.
Les arguments pleuvent et Sainte-Adèle sent qu'elle va perdre son auréole en redescendant. Bien sûr, ils écoutent gentiment ses arguments, mais elle n'ose pas aller trop loin.
- Vraiment, vous ne voulez pas un café ? Vous devriez goûter les capsules violettes, elles sont excellentes.
- Rassurez-vous, nous savons que ces petits moments de pause et de convivialité sont importants, et nous ne voulons absolument pas les remettre en cause. Je vous le répète, tout cela est pour le bien de tous.
- Vous comprenez, n'est-ce pas ?
- 1 euro, c'est raisonnable, non ?

Vu d'en haut

Jacques BAUGE

1er prix du concours 2014

Il était arrivé en France à la fin des années soixante, à l'âge de dix-huit ans. Joao venait d'un village isolé dans la montagne, non loin de Porto. Ne sachant que quelques mots de français, il en avait très vite acquis une excellente maîtrise tant à l'écrit qu'à l'oral. A l'époque, trouver un emploi était facile, même pour un étranger. Joao Da Costa avait été embauché comme manœuvre dans une entreprise de travaux publics. Vif et habile, il avait rapidement été repéré par le chef de chantier, Michel Lajoie, et répertorié comme un élément sérieux. Aussi, quand le grutier était tombé gravement malade, Lajoie avait tout de suite pensé à lui pour le remplacer momentanément. Au bout d'une longue absence, le grutier était décédé et Joao avait conservé définitivement ce poste. Depuis, il donnait pleine satisfaction dans son activité.

Joao avait maintenant soixante-trois ans. C'était son dernier jour d'activité. Demain, il serait en retraite. Le mois de novembre se terminait. L'horloge lumineuse d'un bâtiment commercial voisin indiquait 06h58. Joao monta comme chaque jour l'échelle de sa grue, peut-être plus lentement que d'habitude car il était un peu intimidé par cette ultime journée de travail. Même si la mise en protection de la charpente de la tour rend l'ascension sans risque de chute important, la montée jusqu'à la cabine est toujours un effort physique. Conscient de son âge, Joao s'imposait des paliers de pause en gravissant les échelons.

Arrivé dans la cabine, Joao visualisa tous les éléments du chantier où il travaillait depuis deux mois. Plusieurs bâtiments de huit étages étaient simultanément en construction. De la cabine qui culminait à vingt-cinq mètres de hauteur, Joao avait une connaissance topographique nette du chantier. Son champ de vision était ponctué de repères précis : certains toits, des antennes,

les allées de passage des engins. Une longue expérience des chantiers lui permettait de reconnaître chacun de ses collègues dans les petites silhouettes qui se déplaçaient au sol. Le casque blanc du chef était différent de celui, orange, des ouvriers. Joao reconnaissait aussi la silhouette des deux manœuvres qui s'activaient au coffrage : Emilio et Jeannot. Il connaissait parfaitement les phases des travaux pour chaque activité. Il devinait les temps de pause de chacun et tenait compte des brèves interruptions d'activité quand éclataient des averses brutales. Tout cela lui était familier depuis de longues années.

La cabine dans laquelle Joao officiait, la même depuis dix ans, lui était devenue une seconde habitation. Par rapport à celles qu'il avait connues auparavant, celle-ci était bien mieux conçue, bénéficiant des nouvelles normes ergonomiques. On aurait presque pu la dire confortable. L'habitacle était muni d'un siège adapté réglable. La vitre de la cabine, très large, permettait une vue panoramique dégagée qui s'étendait sous les pieds de l'opérateur, autorisant une visibilité jusqu'à la base même de la tour. Les boîtes de commandes, les leviers et les divers boutons étaient disposés de manière fonctionnelle de part et d'autre du siège du conducteur de la grue. Joao aurait presque pu les manœuvrer dans l'obscurité sans aucun éclairage, tant son environnement lui était devenu familier.

Le métier de grutier est, encore maintenant, difficile et exigeant. Cependant il avait constitué, pour Joao, la meilleure partie de sa vie et la plus riche de souvenirs. Pour son dernier jour de travail, il se sentait empreint de vague à l'âme. Mais ce qui chagrinait surtout Joao ce jour-là, c'était le mutisme de ses collègues de travail. Ils savaient pourtant tous que l'heure de sa retraite était venue. Aucun ne lui avait manifesté le moindre signe de sympathie. Lorsqu'ils avaient enfilé ensemble leurs tenues de travail dans la cabane au sol, Manuel avait paru aussi bougon que d'habitude et Michel ne lui avait pas dit trois mots. Pourtant, ils se connaissaient depuis longtemps. Manuel, natif de Breira, un village proche du sien, avait été embauché dans l'entreprise le même jour que lui. Et puis tous les autres, Ernesto, Gérard, Victor, que, du haut de sa cabine, il

apercevait depuis des années. Chaque jour, ils échangeaient des signes convenus pour déplacer un chargement de parpaings ou des sacs de sable. Mais ce jour-là, aucun ne se manifestait. Pour ses quarante ans de travail, le mettaient-ils en quarantaine ?

Certes, le silence et la solitude, le grutier les avait vécus des années durant dans sa cabine sans aucune tristesse. Mais maintenant, ils lui faisaient un peu peur. Etait-ce la simple nostalgie d'un passé professionnel disparu ? Ou bien ce que les Français nomment vague à l'âme ? Ou bien encore cette saudade propre aux Portugais, mélange de tristesse et de mélancolie ? Il était, bien sûr, encore trop tôt pour le dire.

Le soleil commençait à se coucher sur la ville. Dans quelques minutes le chantier allait être plongé dans la pénombre de cette soirée de fin d'automne. La grue, telle l'oiseau dont elle porte le nom, se dresserait comme un grand échassier sur le site silencieux. L'activité du chantier venait de s'arrêter. La pelleteuse était déjà rangée près des chariots élévateurs. Joao effectua les réglages des commandes pour immobiliser la flèche et mettre la grue en sécurité pour la nuit. Il commença à descendre lentement l'échelle d'accès à la cabine, s'étonnant du profond silence qui régnait sur le chantier. Tout le monde semblait déjà parti…

Soudain, le site s'anima. Des projecteurs éclairèrent le sol. Presque arrivé en bas de l'échelle, Joao aperçut plusieurs dizaines de silhouettes qui convergeaient vers lui. Manifestement, tous les ouvriers et contremaîtres du chantier étaient présents. Ils avaient quitté leurs vêtements de travail et étaient déjà vêtus de leurs habits « civils ». Certains portaient encore leurs casques orange ou blanc. L'arrivée de Joao au sol fut saluée par une salve d'applaudissements. Cette animation soudaine le sidéra puis sa stupéfaction fit place à une phase d'émotion intense. Sous le faisceau du projecteur de la grue, il paraissait en sueur, le visage tendu et les traits tirés. Les uns et les autres se rassemblèrent en cercle autour de lui.

Le directeur de la société, venu de Paris lut, texte en main, un bref discours, un peu convenu, où il était question d'assiduité et de conscience professionnelle. Puis Michel, le chef de chantier, se rapprocha de lui. Sans note, il fit une longue et chaleureuse intervention, ponctuée d'anecdotes vécues, racontant la vie de Joao depuis son arrivée en France. Ce fut ensuite au tour du délégué syndical d'évoquer divers épisodes de solidarité discrète mais réelle de la vie laborieuse du futur retraité. Deux ouvriers, amis proches de Joao, lurent un texte rédigé avec leurs collègues. C'était une courte allocution illustrée d'épisodes qu'ils avaient vécus avec lui.

Un buffet avait été préparé, éclairé par tous les projecteurs du chantier car la nuit était maintenant presque complète. Entorse à la sécurité, deux manœuvres du chantier allumèrent un feu de bois avec les débris d'une vielle palette. Manuel, le collègue bougon de Joao, natif du même village, entama alors en portugais une vieille mélodie du pays. Si la musique était celle d'un fado, habituellement mélancolique, ce chant-là n'était pas triste. Manuel en avait probablement modifié les paroles. En effet, les couplets parlaient de la camaraderie sur les chantiers, des luttes ouvrières et de la solidarité au travail. Un peu de nostalgie quand même : il était question du temps qui passe dans la vie des hommes…

Joao s'était placé dans l'ombre du braseiro. Pour la première fois de sa vie, des larmes coulèrent sur son visage.

La femme de l'ombre

Sylvie FERRAND

1er prix du concours 2015

Tous les matins, j'entre la première dans les bureaux. J'arrive très tôt, à une heure où tout le monde dort encore. J'ouvre la porte avec la clé qui m'a été confiée. Je sais que seuls les responsables en ont une normalement, alors j'ai l'impression d'avoir un privilège.
Je travaille ici depuis plusieurs années, et pourtant personne ne me connaît. Je lave et je frotte pour que tout brille. Quand j'ai fini, je referme la porte avec la clé et je repars discrètement. Les autres peuvent arriver, tout est prêt. En fait, contrairement à ce que l'on pourrait penser, ce métier me plaît. J'ai l'impression d'être utile.
Ils ne sont pas nombreux à travailler ici. Une trentaine au maximum. Ils ont de l'espace et de la chance d'être si bien installés. C'est rare de nos jours.
Je commence à les connaître un peu. Certains plus que d'autres. Par exemple, le jeune père de famille désorganisé. Son bureau est encombré de piles de papiers, un peu plus hautes chaque jour. Parfois, je fais du rangement pour lui, mais je suis persuadée qu'il ne s'en rend même pas compte. Au milieu de tout ce désordre, il y a des portraits de ses enfants qui sont superbes. Il a du talent pour la photographie. Pas loin, un autre salarié apporte un peu de fantaisie et de joie. Il change de décoration tous les lundis. Autour de lui, les murs sont couverts de posters colorés. Et, juste à côté, c'est mon préféré. Il a une petite carte avec des cœurs posée en dessous de son écran depuis des mois et des mois. Des mots y sont tracés d'une écriture encore maladroite. Sûrement par un de ses enfants. D'ordinaire, c'est le genre de cadeau qui finit au fond d'un tiroir. Je nettoie toujours ce bureau avec un peu plus de tendresse que les autres.
C'est frustrant d'imaginer les gens sans les avoir jamais vus. Sans savoir à quoi ils ressemblent. Souvent, j'ai envie de m'attarder, pour pouvoir les observer. Mais cela m'est interdit. Chacun doit rester à sa place.

Depuis plusieurs semaines, je sens un changement. Ils ont mis des affiches sur les murs. Ils ont distribué des tracts, j'en ai trouvé plein dans les corbeilles à papier. Plusieurs chaises sont regroupées devant le bureau du fond, ils doivent se retrouver là pour discuter. Ils ne le faisaient pas avant. Même celui des posters a rejoint le mouvement. Il a tout recouvert avec ces petites feuilles qui symbolisent leur mécontentement. Et il ne change plus rien.
J'aimerais bien être au courant de ce qui se trame. Cela me préoccupe.
Le problème, c'est que je ne sais pas lire. Cela paraît incroyable à notre époque, pourtant c'est la vérité. Je n'ai pas eu l'occasion d'apprendre quand j'étais jeune et après, je n'ai jamais réussi à m'y mettre. Mes fils ont bien essayé de me montrer, mais j'ai toujours autre chose à faire. J'ai du mal à me concentrer.

Un matin, en arrivant, je m'aperçois qu'il se passe quelque chose d'anormal.
La porte est ouverte.
J'hésite avant d'entrer, je ne suis pas très courageuse. Mais je n'ai pas le choix. Je ne peux pas risquer de mettre mon patron en colère. J'ai besoin de mon salaire.
Je récupère le matériel dans le local réservé à l'entretien. Je pousse mon chariot dans le couloir. Il n'y a personne, apparemment. Je commence mon ménage, dans le même ordre que les autres jours. Je n'aime pas bousculer mes habitudes. C'est quand je me rends dans les sanitaires pour homme que je le vois. Il s'est endormi sur le sol. Je recule. Je ne sais pas quoi faire.
Je ressors et poursuis mon nettoyage. J'ai honte. Je me dépêche de finir. Mais je suis obligée de revenir vers les toilettes. Je ne peux pas les laisser dans l'état où ils sont. Les gens sont plus sales que ce qu'ils paraissent. Et puis, en y réfléchissant, je pense qu'il faut réveiller ce monsieur. Il ne doit pas rester là. Sinon, ses collègues se moqueront de lui.
Je vais lui chercher un café. Je dois fouiller dans la poche de mon pantalon, sous ma blouse, pour trouver des pièces. Je me demande pourquoi ce n'est pas gratuit. Je suis bien placée pour savoir qu'il

n'y a pas de petites économies, mais quand même, ils brassent beaucoup d'argent ici.
Je retourne près de l'homme allongé. Je pose le café sur le lavabo et je me penche vers lui. Je secoue doucement son épaule.
« Monsieur, Monsieur, réveillez-vous. »
Il ne bronche pas.
Je le secoue un peu plus fort. Il ne remue toujours pas.
Je ne sais vraiment pas quoi faire. J'essaie d'appeler mon aîné, il a des solutions à tout. Il ne répond pas. Il doit dormir. J'hésite à téléphoner à mon patron. Mais, non, il faut que je lui montre que je suis capable de me débrouiller toute seule. Il l'a dit à la dernière réunion. Nous devons apprendre à être plus autonomes.
Je regarde ma montre. J'ai le temps d'attendre un peu. Il va peut-être se réveiller. Je fais un tour dans les bureaux. Je m'attarde quelques secondes devant mon préféré. Je l'imagine prendre son petit-déjeuner en famille avec sa femme et ses enfants avant de se préparer pour venir ici. Je vois les jolies petites têtes blondes. J'entends leurs rires.
Mais le temps passe vite. Je sors de mes rêveries et retourne dans les toilettes. L'homme n'a pas bougé. Le café est froid. Je le vide. Je remplis le gobelet avec de l'eau et je fais une chose que je ne devrais pas faire. Je le jette sur la tête du monsieur. Je ne connais rien de plus efficace pour réveiller quelqu'un. Mes fils le savent bien.
L'homme n'a aucune réaction.
Alors je comprends que je me trompe depuis le début. Il ne dort pas. Il y a autre chose. Je suis une idiote. Mes mains tremblent pour attraper mon téléphone. J'essaie de me souvenir du numéro des urgences. Je repense à la publicité qui passe à la télévision. Je tape sur les touches. Je dis à la dame qui décroche qu'il faut envoyer des secours. Je ne sais pas donner l'adresse, mais j'explique comment venir. J'attends qu'ils arrivent. Je leur montre et je me sauve. J'ai d'autres ménages à faire.

Dans l'après-midi, mon patron me téléphone. L'entreprise l'a contacté. Ils voulaient me remercier d'avoir appelé le SAMU. Je reste silencieuse, je ne mérite pas leur reconnaissance. Je n'ai fait

que ce que n'importe qui aurait fait, et j'ai un peu trop tardé. Mon chef continue à parler. L'homme que j'ai trouvé était un employé. Il s'est suicidé en avalant des médicaments. Il avait pris la clé d'un des responsables pour commettre son acte au bureau. Les secours n'ont rien pu faire. Il était mort depuis plusieurs heures. Je sens des frissons parcourir mon corps. Je ne comprends pas. Il me semble qu'ils ont tout pour être heureux dans cette société.
Mon patron m'explique, ils ont été rachetés par des Hollandais qui ont décidé de licencier du personnel pour réduire les coûts. Les plus pessimistes pensent même qu'ils vont fermer le site. Ses mots sont presque du chinois pour moi. Il poursuit. Dans notre région, le taux de chômage est important. Les possibilités de retrouver un travail dans ce domaine sont quasi inexistantes, à moins de déménager. À quarante ans passés, avec un emprunt sur le dos et une famille à nourrir, c'est une situation terrifiante. La pression était devenue trop forte pour cet homme. Il l'a écrit dans le mail qu'il a envoyé à ses collègues. Il laisse trois enfants derrière lui.
Avant de raccrocher, mon patron me dit qu'il ne faut jamais sous-estimer la chance que nous avons. Je le sais. Je ne me plains pas de ma situation.

Le matin suivant, j'ai peur en ouvrant la porte. Je commence mon nettoyage. En arrivant devant mon bureau préféré, je constate qu'il a été vidé. Tout a été rangé dans des cartons, même la petite carte. C'était lui, l'employé malheureux. Ils n'ont pas attendu pour faire de la place.
Les larmes coulent sur mes joues.
Je me recueille un instant et je pars en courant. Je sais que je risque mon poste si je m'en vais sans finir mon ménage, mais je ne peux pas rester.
Demain, pour la première fois, je ne reviendrai pas travailler avec plaisir.

Je revis

Laurence BOURGEOIS

1er prix du concours 2016

Quelle cavalcade, ce matin ! La nouvelle oncologue de Gustave-Roussy n'a même pas pris le temps de se présenter. Peu importe, les nouvelles sont bonnes : à quatre-vingt- dix-neuf pour cent, je suis tiré d'affaire. Seize séances de radiothérapie auront suffi à éradiquer la cochonnerie et à mon plus grand soulagement, j'échappe à la chimio, ce qui place mon état de santé au-dessus de tout soupçon.

Chez MilKrebs, le laboratoire pharmaceutique qui m'emploie depuis bientôt cinq ans, être contraint de dévoiler ma faille, et, avec elle, ma boule à zéro, me ficherait dans un sacré pétrin. « Chez nous, on veut le top du top ! La crème de la crème ! » répète inlassablement mon PDG, Patrick Renaut. Il avait conclu notre entretien d'embauche par ces mots : « En tant que DRH, vous devrez montrer l'exemple. » C'est sûr, pris entre l'enclume de la direction et le marteau des employés, mon métier m'impose une résistance à toute épreuve. Chaque jour, j'œuvre pour réconcilier péniblement les intérêts du business et le cœur de tous ces hommes et de toutes ces femmes, dont j'écoute les frustrations ressassées et les problèmes personnels, dont j'étudie les désirs d'évolution ou de départ, que je tente de remotiver et de protéger d'un management de plus en plus déviant, prêt à les sacrifier sur l'autel de la rentabilité et de la performance.

Pour eux, je me dois d'être « au top ». Et ce matin, je le suis, comme rarement. C'est bien simple, j'ai l'impression de tout redécouvrir. Bien sûr, il y a toujours cette écrasante tour de verre et d'acier perforée de milliers de petits trous. Ces affreux ficus trônant dans le hall, le sourire forcé de l'hôtesse d'accueil et, au trente-neuvième étage, la sempiternelle farandole de ronds de jambes, de courbettes obséquieuses et de congratulations hypocrites. Mais je vois tout ça d'un œil neuf, maintenant. D'un

œil émoustillé par le bonheur de faire à nouveau partie de ce monde.

Ce matin, je revis, et je suis heureux d'aller travailler.

Mon duffle-coat encore sur le dos, Marie-Laure me tend une pochette jaune poussin. À la DRH, on classe secrètement les collaborateurs par couleur, selon leurs résultats et leur comportement (un peu comme on trie les patates en fonction de leur taille pour respecter la segmentation culinaire).

« Tiens », me lance-t-elle avec un étrange rictus, « Patrick te cherche depuis tout à l'heure, il souhaite te parler de ce dossier, c'est urgent. »

Le jaune poussin étant réservé aux salariés « modèles », je ne suis pas surpris de lire le nom de Suzanne Gilardoz sur l'étiquette : il s'agit-là d'une de nos meilleures visiteuses médicales. La cinquantaine bien tassée, voilà plus de vingt ans qu'au volant de son suppositoire bleu métallisé, cette femme aussi massive qu'authentique, à la chevelure parsemée de fils argentés, sillonne la région Rhône-Alpes en quête de prescriptions. Sa mission : démontrer à toute allure les vertus d'un médicament et semer derrière elle quelques gadgets, afin que les juteuses pilules de MilKrebs atterrissent sur l'ordonnance. Mais contrairement à toutes les machines blond doré payées pour débiter un argumentaire monotone et désincarné, Suzanne, elle, laisse parler son cœur. Et le miracle opère. Alors certes, il y a peut être moins de cases cochées dans ses tableaux de bord, mais les résultats sont au rendez-vous. À elle seule, elle enterre tous les consultants en techniques de communication de la capitale, et haut la main.

La chemise poussin sous le bras, je toque à la porte du patron.

« Entrez ! Ah… tu tombes à pic. Installe-toi. J'aimerais te parler de Suzanne. Je serai bref : comme beaucoup ici, je suppose que tu l'apprécies, mais nous allons devoir la sortir, et fissa. »

Mon sang ne fait qu'un tour. Soudainement, je sens une petite boule toute dure remonter au niveau de mon estomac, lentement, comme un têtard en quête d'oxygène. Je me mords la langue pour faire revenir ma salive, et reprendre tant bien que mal le fil de la conversation :

« Mais… mais c'est impossible…

- Écoute, elle n'est plus taillée pour la course, la Suzanne. Ce n'est pas avec elle qu'on va passer la barre du milliard, pas vrai ? Pour piler la concurrence, nous devons nous entourer des meilleurs ! Renouveler l'eau du bocal, en remplaçant les vieux coucous rétrogrades par des avions de chasse. Exit, les indécrottables réticents au changement ! On a beau les pousser, ils ne bougent pas d'un iota. Tiens, pas ça ! », vocifère Renaut en faisant claquer l'ongle de son pouce sur son incisive.

- Mais ses chiffres sont là… et ses médecins l'adorent !

- Inutile de chercher à m'amadouer. Je te demande de me préparer sa convocation à l'entretien préalable pour demain matin.

- Tout de même, Patrick… Vingt ans d'ancienneté, ça va nous coûter bonbon… Sans compter l'absence de cause réelle et sérieuse. Licenciement abusif, sans vouloir te faire de dessin, on monte vite à deux ans de salaire. Et en cas de litige, son dossier sera épluché au peigne fin par les juges. Crois-moi, on ne nous fera pas de cadeaux. Non vraiment, je…

- Stop !!! Demain à la première heure, avec la convocation. Je la signerai personnellement.

J'ai subitement l'impression de tremper dans l'eau croupie d'une mare renfermant une ribambelle de colverts morts. Comment est-ce possible ? Et pourquoi est-ce à moi de porter l'estocade ? Après tout, ce n'est pas mon initiative… Pourtant, rebelote, je m'apprête à exécuter les ordres d'une direction oppressante. Au fond, de directeur, je n'ai que le titre, apposé en relief sur un joli bristol rectangulaire. En réalité, je ne suis qu'une vulgaire chambre

d'enregistrement, une caisse de résonnance des décisions prises en haut lieu. Mais non ! Hors de question de foutre sur la paille une famille entière sans avoir éclairci l'affaire ! Aucun motif ne justifie ce licenciement. Alors quoi ? Sanctionne-t-on son anticonformisme ? Le fait d'avoir un jour copiné avec les partenaires sociaux ? D'oser mettre du cœur dans une organisation où tout élan d'humanité finit par passer pour de l'insoumission ? Quand bien même, où serait le degré d'urgence la concernant ? À moins que… Oui, elle a dû commettre une faute… Une boulette énorme ! Mais pourquoi me l'avoir cachée ? Je veux absolument avoir le fin mot de l'histoire. Je vais investiguer. Non ! Cette fois-ci, je n'obéirai pas comme un caniche galeux. Après tout, mon métier ne se résume pas à foutre à la porte et à calculer les lots de consolation ! J'ai bien réussi, par le passé, à tirer des collaborateurs de la panade, à éviter des licenciements secs, à redresser des êtres démotivés… Je vais me battre pour Suzanne.

Après vingt-deux secondes d'ascension vertigineuse, je débarque dans le hall, tympans bouchés. Tête baissée, je pénètre dans l'antre présidentiel.

« À nous, annonce Renaut. Où dois-je signer ?

- Nulle part.

- Pardon ?

- Je n'entamerai aucune procédure sans un minimum d'explications.

- Ne te bile pas pour ça, tu vas en avoir… Permets-moi tout d'abord de te remettre ceci. »

Il me tend une enveloppe avec un rabat gommé soigneusement replacé à l'intérieur. Pas de nom, pas d'adresse. D'un geste maladroit, je glisse mon indexe sous le rabat. Mon cœur tambourine par à-coups incontrôlés. Je déplie le papier. Une déchirure sourde, d'une rare violence, me fend du crâne aux

orteils, comme du bois sec sous les coups d'une hache. Le cerveau engourdi par une décharge de cent mille volts, je bégaie :

« Vous… Enfin tu… tu me convoques ?

_ Tu es DRH, je ne vais pas t'apprendre ton métier… Refus d'appliquer une directive, c'est la faute grave assurée : sortie directe, quasi sans indemnités.

- Mais…

- Jusque-là, tu avais été irréprochable. Un parcours sans faute. Le top du top ! La crème de la crème ! Mais MilKrebs ne pourrait supporter ne serait-ce qu'un petit pour cent de défaillance potentielle. L'histoire de Suzanne était donc pour moi le seul moyen de t'épingler.

- Je… je ne comprends pas…

- Ma femme vient d'intégrer le service d'oncologie de Gustave-Roussy. »

Et le lendemain, on a tout changé

Sylvie FRANCEUS

1er prix du concours 2017

C'est la nuit, insomniaque, qui a laissé ouvert les yeux de François. Une nuit brutale. Malgré les draps confortables. Malgré la fenêtre ouverte sur le printemps.

Il a su, à un moment très précis, que tout devait changer.

Ce moment, c'était hier soir : une femme pleurait dans l'ascenseur.

Il ne l'a pas regardée. Pas un regard. Pas un mouchoir. Pas un mot. Rien.

Il n'était pas fatigué mais elle, elle semblait tenir les parois métalliques pour ne pas s'effondrer sur ses pieds cirés de directeur.

Elle s'est écroulée, plus tard, sous l'abribus puis elle a couru vers quelque chose qui ressemblait à une impossibilité. Son visage a pris l'apparence de la vitre, dans le bus : il est devenu transparent. Avec des marques rouges sur les joues comme des claques de torchon mouillé. Il y avait là toute la férocité du monde.

François a laissé faire la peine sur son oreiller mais il n'a pas dormi. A cause de la honte : un sentiment puissant et tenace.

Alors, ce matin, il prend une posture nouvelle, physique et géographique, à l'entrée de son entreprise et c'est la première fois que cela lui arrive. C'est le début d'une histoire.

Il n'a pas eu envie d'engoncer son corps de patron dans son costume habituel et gris. Il porte un jean clair, un pull vert d'eau et des chaussures en toile. Il est le premier arrivé. Il va saluer chaque salarié - e - et sourire, en même temps. Le même geste. La même répétition. Quinze fois. Il sourit et il demande à chacun et à chacune de l'accompagner dans la cantine. Maintenant.

C'est une urgence.

Le petit matin sans sommeil lui a laissé tout le temps nécessaire pour préparer des pichets de café et des tasses destinés à cette tablée aussi inquiète qu'inédite. La cantine ressemble à une cathédrale. Rien n'est habituel.

François parle doucement et il sert les cafés. Il sourit.

L'urgence est là. Maintenant.

Il propose que tout le monde dise la liste de ses ennuis et la liste de ses rêves.

Il s'agit d'exprimer, à voix haute, ce qui rend la vie si difficile et ce qui peut changer les choses.

C'est à la femme de l'ascenseur, de l'abribus et du bus qu'il s'adresse en premier, un sachet de sucre à la main qui tremble un peu. A cause de la honte.

Nolie dit que ses journées durent trop longtemps. Ses enfants sont petits, elle les voit peu. La nounou habite loin et coûte cher. Les devoirs lui demandent une patience qu'elle n'a pas. Nolie est épuisée. Elle rêve de temps pour sa famille et d'une crèche dans l'usine.
Jacques répète les mêmes gestes sur sa machine depuis vingt ans. Il s'ennuie. Il voudrait une formation pour partir à la rencontre de la clientèle.
Mado aimerait juste qu'on lui dise « bonjour » le matin et « au revoir » le soir. C'est tout.
Jeannie sait parfaitement calculer les salaires mais elle aimerait apprendre à coudre le cuir, à l'atelier. Elle propose d'échanger son poste de travail, de temps en temps.
Sergio aime la pétanque et la soupe. Deux plaisirs simples qui rythment sa vie mais qui sont mis à mal avec les contraintes du travail. Il aimerait un terrain de pétanque dans la cour de

l'usine et un peu temps pour jouer avec les collègues. Et de la soupe, tous les jours à la cantine, même l'été.
Perrine a mal au dos. Elle rêve d'une chaise plus souple et d'un abonnement à la piscine municipale. Et pourquoi pas des massages, par une personne dont c'est le métier, quand elle est penchée douloureusement sur son établi, surtout le matin quand ses muscles sont encore tendus.
Dilo ne sait pas gérer sa paperasse, il prend toujours du retard, il apprécierait une aide.
Pierrot aimerait des horaires plus souples et moins routiniers, plus en concertation avec les autres et en fonction des pics d'activités.
Milie trouve que l'usine est triste, sale et moche. Elle a envie d'un lieu plus gai et plus joli. Et qui sent bon aussi. Elle a des idées de déco plein la tête.
Martine aime la terre, les fleurs et les légumes. Elle verrait bien un aménagement de la friche, là-bas, derrière le dépôt, pour ceux qui ont envie, comme elle, d'une parcelle de jardin.
Lise n'a jamais le temps d'aller chez la coiffeuse. Elle propose qu'une coiffeuse ait un salon au milieu de l'usine. On n'aurait qu'à prendre rendez-vous, ce serait simple.
Marc n'aime plus son travail de gardien. Lui, ce qu'il aime, c'est repasser le linge. Il dit que ça le détend. Il dit qu'il aime l'odeur du linge propre et bien plié. Il dit qu'il est prêt à assurer le repassage de tous, dans une salle dédiée. Ce serait son nouveau job.
Fred aimerait prendre la place du Directeur un jour par semaine et le Directeur prendrait sa place, au ménage, puis ils se parleraient pour changer ce qui peut l'être. Fred est sourd mais les dialogues ne le seront pas : sourds.
Lola aimerait que le temps de pause à la cantine soit un temps partagé : on s'arrête ensemble, on mange ensemble, on parle ensemble, on se détend ensemble et on reprend ensemble.
Jeanne se sent concernée par la santé financière de son usine. Elle rêve de faire participer ses collègues à l'investissement, même très modestement.

Le tour de table se poursuit de manière très détendue. On se sourit. On s'écoute. La vie se joue maintenant et chaque mot est important. Chaque silence aussi. François veille sur les mots et sur les silences. Sur les pichets de café qui ont dilué la honte et sur les sachets de sucre qui ne tremblent plus.

On prend des décisions ensemble. On envisage ce qui se passe maintenant et ce que sera demain. Il y a ceux qui notent les idées sur un carnet. Ceux qui établissent des listes sur le tableau en papier. Ceux qui déambulent dans la cathédrale artisanale. Ceux qui ouvrent les fenêtres. Ceux qui crayonnent des plans sur tout ce qui peut l'être. Ceux qui ajoutent des ennuis qu'on n'aurait pas entendus. Ceux qui disent des rêves si simples qu'on a envie de pleurer. Ceux qui insistent parce que la crèche, c'est vraiment urgent. Ceux qui n'en reviennent pas de ce matin-là. Ceux qui en reviennent et qui sont sûrs que c'est possible.

Ceux qui ne disent pas qu'avant, c'était mieux. Ceux qui seront plus heureux. Ceux qui seront encore courageux mais moins fatigués. Ceux qui vont faire de cette usine un modèle de vie professionnelle unique et remarquable.

François a bien fait de ne pas dormir la nuit dernière parce qu'il aurait raté ce matin-là.

Il ne veut pas laisser le moindre espace au doute pour ses compagnons de route alors il suggère, et ce n'est qu'une proposition, d'imaginer une suite : une belle innovation.

La suite sera collectivement pensée et collectivement désirée. Chacun aura la parole et s'engagera pour lui-même. La responsabilité pour le présent et le futur sera la priorité.

Et pour être sûr de n'oublier personne et pour être sûr de la valeur de chacun, l'art va prendre une place vitale ici. Une forme d'art utile. Quelque chose de beau. Quelque chose de touchant. Comme les gens de l'usine.

François ponctue l'instant avec toute la beauté du monde qui se serre autour de lui, dans ce lieu devenu, en quelques heures, humainement précieux.

Dès demain, une compagnie d'artistes va investir l'usine pour fabriquer un film-documentaire et un livre. L'idée est de faire de chacun des salariés et de chacune des salariées un acteur et une actrice de sa vie et de raconter son histoire dans un micro, face à une caméra ou devant un écrivain.

Nolie ne le sait pas encore mais elle est à l'origine de ce grand projet qui va créer une nouvelle liste dans laquelle les ennuis prendront moins de place que les désirs.

L'idée du film et du livre a alimenté toutes les conversations à la cantine, ce midi et tout le monde était là. En même temps. Et personne n'a dit qu'il faudra rattraper le retard pris depuis ce matin parce que personne n'a pensé que ce temps-là est un temps perdu.

Le débat est ouvert et il le restera. On le verra sur la vidéo. On le lira dans le livre. On passera à la télévision. On parlera en France, en Europe et dans le monde entier de Nolie, Jacques, Mado, Jeannie, Sergio, Perrine, Dilo, Pierrot, Milie, Martine, lise, Marc, Fred, Lola, Jeanne et François.

C'est le soir maintenant. Il ne ressemble à aucun autre soir. Il est si doux, ce soir.

Cette année, en phase avec les sujets qui mobilisent le réseau Anact - Aract, les auteurs ont été invités à prendre la plume pour « parler » du travail en évoquant en particulier le thème de la qualité de vie au travail. Loin des approches centrées principalement sur l'appui individuel aux salariés sous pression, pas de doutes pour nos auteurs : la QVT se conjugue avec la possibilité de faire un travail de qualité, qui permet que le client ou l'usager y trouve son compte, que les salariés soient fiers d'un travail bien fait et socialement reconnu, que l'entreprise tende vers une performance économique et globale durable.

Ecrire sur la QVT inviterait t-il aussi à se projeter vers demain, vers un nouveau modèle organisationnel et managérial, pour tirer partie des possibles ouverts par les transformations techniques et numériques ? Toujours est-il que pour cette treizième édition de notre concours de nouvelles sur le travail, le digital et en particulier l'intelligence artificielle ont fait irruption dans les textes soumis à notre jury ?
Ainsi, plusieurs auteurs ont mobilisé leurs claviers et souris pour partager leurs représentations ou ce qu'ils imaginent des effets possibles de la révolution numérique sur le travail et ceux qui le réalisent. Les uns s'en inquiètent et cauchemardent le pire. D'autres s'en réjouissent et en subliment les biens faits espérés. Il n'y aurait donc pas de déterminisme en la matière ! Tel semble bien être le point de vue de plusieurs auteurs qui proposent de mobiliser l'intelligence bien humaine celle là, le débat et la controverse entre les principaux intéressés, pour penser les transformations du travail et la place des femmes et des hommes dans les entreprises, les secteurs professionnels et les territoires de demain.

Frédéric DUMALIN
Directeur de l'Aract Occitanie
Délégué régional de l'Anact

Crédit photo : Séverine Beaudot, "Le travail en images"

Préfet de la Région Occitanie
Anact Aract Le réseau
La Région Occitanie Pyrénées - Méditerranée